Institut canadien de Québec
Annuaire
no.4(1877)

AS
42
I5
no 4

ANNUAIRE

DE

L'INSTITUT CANADIEN

DE QUÉBEC

1877

N° 4

SOMMAIRE

Légendes Canadiennes, par l'Hon. P. J. O. Chauveau.
Les Frères des Ecoles Chrétiennes, par M. P. J. Jolicœur.
Les Poëtes Anglais, par M. Jules P. Tardivel.
L'Etude des Insectes, par M. l'abbé Provancher.
Printing and the Public Press, by the Hon. W. C. Howells.
Inauguration de l'Institut d'Ottawa, etc., par M. H. J. J. B. Chouinard.
Les Archives du Canada, par M. Louis P. Turcotte.
Appendice.

QUÉBEC
IMPRIMERIE A. COTÉ ET Cie

1877

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n4annuaire1877inst

ANNUAIRE

DE

L'INSTITUT CANADIEN

DE QUÉBEC

1877

N° 4

QUÉBEC
IMPRIMERIE A. COTÉ ET Cie

1877

LIBRARY
MAY 8 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

AS
42
I5
no 4

Officiers de l'Institut Canadien pour 1877-78.

Hon. P. J. O. Chauveau ..... Président honoraire.
MM. J. O. Fontaine ..... Président actif.
Louis P. Turcotte, / Dr. Arthur Vallée, } ..... Vice-présidents.
L. P. Vallée ..... Trésorier.
L. P. Sirois ..... Assistant-trésorier.
Achille LaRue ..... Secrétaire-archiviste.
Charles Vallée, / Cyprien Labrecque, } ..... Assistants-sec.-arch.
H. Adjutor Turcotte ..... Secrétaire-correspondant.
Charles Langelier, / Dr. Edwin Turcot, } ..... Assistants-sec.-correspond.
H. J. J. B. Chouinard ..... Bibliothécaire.
J. N. Proulx ..... Curateur du Musée.

Bureau de Direction.

Le Président-actif ; les Vice-présidents : le Trésorier ; le Secrétaire-archiviste ; le Secrétaire-correspondant ; le Bibliothécaire ; le Curateur du Musée ; Mgr. Cazeau, M. le Curé de Québec, M. l'abbé L. N. Bégin, l'Hon. P. Garneau, M. P. P., H. T. Taschereau, M. P., Ph. J. Jolicœur, T. Ledroit, L. J. C. Fiset, Ferdinand E. Hamel, D. J. Montambault, Victor Bélanger, E. Rémillard, T. E. Roy, Chs. Joncas, Cyprien Labrecque et L. P. Sirois.

AVANT-PROPOS.

L'Institut Canadien de Québec par la publication du quatrième volume de ses annales, donne une nouvelle preuve de sa vitalité et des services qu'il rend à la cause des sciences et des lettres. En lisant les divers rapports des officiers, on verra la prospérité toujours croissante de cette institution, une augmentation dans le nombre des membres actifs, de nombreuses additions faites à sa Bibliothèque déjà si bien composés, une série de conférences et de causeries données par nos littérateurs sur les sujets les plus intéressants et les plus variés, enfin une augmentation sensible du musée. Pendant cette année les officiers de l'Institut ont porté une attention toute particulière au musée, et grâce à plusieurs dons généreux, ils ont beaucoup augmenté les collections d'antiquités canadiennes, de numismatique et d'oiseaux du Canada. Leur désir est de continuer leurs efforts pour créer un musée tout à fait canadien, et ils comptent pour cela, sur la générosité des membres et sur les faveurs de la législature.

Voilà un résumé qui démontre que l'octroi de la législature a été bien employé. Ce qui fait le progrès et la popularité de notre Institut, c'est qu'il est avant tout une institution nationale, un centre littéraire pour tous ceux qui désirent s'instruire, une institution catholique qui reçoit le patronage des dignitaires de l'Eglise ; ce qui fait encore son succès, c'est qu'il a le concours

de tous nos littérateurs, qui par leurs écrits lui donnent un lustre tout particulier. On en a une preuve dans les magnifiques études publiées dans cet annuaire et dues à la plume de MM. Chauveau, Jolicœur, Howells, Provancher, Turcotte, Chouinard et Tardivel.

Plusieurs autres conférences et causeries du plus grand intérêt ont été données par nos littérateurs, mais pour des raisons particulières, elles n'ont pu être publiées. Nous sommes cependant heureux d'en donner la liste :

Les crises commerciales, conférences lues par M. J. C. Langelier, le 12 janvier et le 2 mars 1877.

Saint-Benoit et les Bénédictins, conférence lue par M. l'abbé L. N. Bégin, le 19 janvier 1877.

Les poëtes anglais, 2e partie, conférence lue par M. Jules P. Tardivel, le 26 janvier 1877.

Voyage à la mer morte et au Jourdain, causerie donnée par le Dr. A. Vallée, le 9 mars 1877.

Les tendances de la science moderne manifectées par la théorie de l'évolution, conférence lue le 22 mars par M l'abbé J. C. Laflamme.

LÉGENDES CANADIENNES.

CONFÉRENCE PRONONCÉE A L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC, LE 16 JANVIER 1877,

PAR L'HON. P. J. O. CHAUVEAU,

PRÉSIDENT HONORAIRE DE CETTE INSTITUTION.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT ACTIF,

Mesdames et Messieurs,

Il y a une douzaine d'années, notre bonne ville de Québec possédait deux publications littéraires : Les *Soirées Canadiennes* et le *Foyer Canadien ;* entre ces deux publications il existait une rivalité mortelle, si bien mortelle qu'elles en sont mortes l'une et l'autre.

Mon intime ami, M. Charles Taché, était le chef d'une des deux phalanges de collaborateurs, qui n'en avaient formé qu'une seule avant l'établissement du *Foyer.* A vrai dire, il se trouva bientôt le général, l'avant-garde, le corps d'armée et la réserve des *Soirées Canadiennes ;* il avait bien le droit de crier au secours. Aussi me fit-il à moi, alors montréalais, le plus touchant appel. J'aurais été un ami bien tiède, si je n'avais pas fait mon possible pour lui venir en aide, tandis qu'il montrait un courage si héroïque.

Seulement, il s'était mis en tête de me faire écrire dans la langue des dieux. Or, on ne fait point même de mauvais vers comme on le veut bien, lorsqu'on est chargé de la direction d'un département public, avec un traitement de mille louis. C'est surtout, je crois, le traitement qui est le plus grave obstacle.

Pour plaire à mon ami, je sacrifiai quelques pièces que je gardais depuis longtemps en portefeuille, et qui auraient dû peut-être y rester ; mais cela ne lui suffisait point. Il en voulait d'autres, et comme il est de ces hommes qui ne doutent de rien, il m'expédia les canevas de quelques légendes du pays, m'ordonnant de lui broder et de lui rimer tout cela, dans un délai de quelques semaines.

Je me mis à l'œuvre, et me souvenant de Dalembert, dont Voltaire a dit:

Il se crut un grand homme et fit une préface,

tant bien que mal, je rimai d'abord un prologue.

Je commis l'imprudence d'en informer mon ami ; on est toujours trop pressé de se vanter de ces sortes de choses.

Chaque semaine, il m'écrivait pour avoir, sinon les légendes, du moins le prologue. Or, l'inspiration ne venait point, et je savais trop bien que si je lâchais les premiers vers, il faudrait m'exécuter jusqu'au bout. Je résistai, et pendant ma longue et savante résistance, les *Soirées* moururent. J'adressai à mon ami de très-sincères condoléances, et à moi-même, des félicitations plus sincères encore.

Plus tard, je me suis trouvé placé dans des circonstances plus favorables, sinon à l'inspiration poétique, du moins à l'exercice de la versification, à la recherche du rythme et de la rime, passe-temps qui en vaut bien un autre. J'avais perdu, il est vrai, le canevas des légendes, mais j'avais toujours ce fameux prologue qui, il me semblait, se désolait de rester ainsi dans l'obscurité et dans la solitude.

Il me revint alors à l'esprit des histoires que j'avais entendu raconter dans mon enfance, et, je ne sais comment ni pourquoi, ces bons vieux souvenirs se laissaient

revêtir de la forme de l'alexandrin, noble costume qu'ils portaient un peu sans façon, croisant et mêlant les rimes comme au hasard, se permettant assez volontiers l'enjambement et une foule d'autres licences, plus ou moins tolerées dans la prosodie moderne.

Je m'y plaisais d'autant plus qu'avec ces histoires, je voyais ressusciter tout un monde disparu depuis bien longtemps.

Je croyais voir et entendre la bonne vieille petite grande tante qui m'avait conté plusieurs de ces récits, et qui mourut, au moment où elle s'y attendait le moins, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Elle était si vive, si joyeuse, si bonne, si pieuse, si charitable ; elle se levait si volontiers et si lestement tous les matins, beau temps, mauvais temps, pour aller à la messe de cinq heures ; elle croyait si fermement à toutes ces terribles histoires qu'elle avait apprises de son mari ou des autres chasseurs, qui avaient vécu dans les postes du Roi, comme elle disait, dans l'île d'Anticosti au milieu du golfe St. Laurent ou bien à Itamamiou, sur la côte du nord, où elle avait passé une partie de sa vie.

Je croyais aussi entendre ce bon serviteur de mon grand père, ancien voyageur des pays d'en-haut, homme d'une taille presque colossale, qui me portait dans ses bras à l'école et me considérait comme une vraie petite merveille, parce que je pouvais lui épeler les enseignes des boutiques.

Le soir, quand ma mère avait fait aux serviteurs une lecture dans la *Vie des Saints*, il me contait une histoire ou me chantait une chanson. Il avait rapporté de ses voyages une habitude singulière—celle de passer des heures entières dans le plus profond silence, assis sur la marche d'un escalier, la tête appuyée sur ses mains et les coudes sur ses genoux. Il appelait cela *jongler*. Sans doute, il revoyait ainsi en esprit ses courses dans les pays lointains, les dangers qu'il avait courus, les privations qu'il avait endurées, aussi les plaisirs bruyants auxquels il s'était livré avec ses camarades. Devenu propriétaire et père de famille, il regrettait cependant la vie aventureuse d'autrefois, car après ses *jongleries*, il se montrait toujours plus brusque et moins aimable qu'à l'ordinaire. C'était du reste un excellent homme, hon-

nête et religieux ; on pouvait le voir tous les après-midi à l'église, à genoux près du bénitier, un foulard rouge noué autour de sa tête, une large ceinture aux mille couleurs sur les reins, et roulant les grains de son chapelet.

Seulement, tous les automnes, lorsque les voyageurs et les gens des cages remplissaient la ville, il n'y pouvait tenir ; il se laissait débaucher par quelqu'ancien camarade et faisait *une petite fête.*

Dans l'été, c'était sur le perron de la petite rue du Trésor que ce brave homme donnait ses *conférences*, et il avait souvent d'autres auditeurs que moi. Lorsque j'avais été sage, on me permettait de rester à l'écouter jusqu'à huit heures ; mais j'étais presque toujours sage, car on me menaçait, si je ne l'étais pas, de m'envoyer coucher sous le *gros arbre.*

Ce gros arbre, c'était l'orme plus de deux fois séculaire, sous lequel on prétend que Champlain avait planté sa tente. Né païen, converti au catholicisme, puisqu'il fit longtemps partie du jardin des bons Pères Récollets, cet arbre est mort protestant, il y a déjà un bon nombre d'années. Son contemporain, le frêne de Madame de la Pelleterie, qui existait encore en 1867 près du cloître des Ursulines, a été le dernier survivant de l'antique forêt qui couvrait jadis le promontoire de Stadaconé.

Quel bel orme c'était que celui de Champlain ! Ses rameaux s'étendaient au-dessus des maisons voisines ; on voyait de loin son dôme de verdure s'élever majestueusement entre les clochers des deux cathédrales. Les érables, les chênes, les tilleuls, qui ont la prétention de le remplacer dans la cour de l'église anglicane, n'égaleront jamais sa magnificence.

Un matin, il faisait plus clair que d'ordinaire dans notre maison ; c'est que pendant la nuit une tempête avait abattu la moitié du vieil arbre. Et c'est ainsi que la lumière nous vient quelquefois aux dépens de ce qui faisait notre bonheur !

Plus tard, des voisins trop craintifs, ou trop prudents, firent consommer l'œuvre de destruction par notre municipalité.

Avec l'orme de Champlain ont disparu des myriades d'oiseaux, des oiseaux comme il me semble que je n'en

ai jamais vu depuis ! Il y en avait de tous les plumages et de tous les ramages et, je crois, aussi de tous les pays. Je ne veux pas être injuste envers les petits moineaux du Colonel Rhodes ; mais ils ne remplaceront jamais, pour moi, mes beaux oiseaux du temps passé. [1]

On dit que Québec ne change point ! On flatte la bonne vieille cité d'une manière presque odieuse.

C'est comme le compliment de rigueur que l'on s'adresse entre vieilles connaissances, lorsqu'on ne s'est pas vu depuis des années—Comme tu n'es pas changé ! —Et puis l'on se dit à part soi, chacun de son côté : Juste ciel, comme le voilà fait ! Dieu merci, je suis mieux conservé !

Québec ne change point ! Cela est bon à dire à ceux qui sont nés d'hier, aux nouveaux venus, à ceux qui n'ont point connu le Québec d'il y a quarante à cinquante ans !

Je ne dirai rien des rues ; il y en a encore, Dieu merci, d'assez étroites pour nous donner un peu d'ombre dans nos étés torréfiants et pour nous mettre à l'abri des aquilons dans nos redoutables hivers.

Je ne vous parlerai point des belles enseignes d'autrefois, du Neptune de la basse-ville, du Jupiter du faubourg St. Jean... hélas ! les dieux s'en vont... les dieux sont partis ! Mais il nous reste encore ce que les anciens auraient appelé un demi-dieu, un héros ; il est tout près d'ici. C'est le général Wolfe. J'espère bien que si le progrès moderne, qui ne respecte rien, voulait le faire descendre de sa niche, l'Institut Canadien s'empresserait d'offrir l'hospitalité à cet excellent voisin, et mettrait de côté pour cela tout préjugé national !

Je vous ferai grâces des portes de ville que l'on a démolies, des fortifications qui tombent en ruine. Il y a bien encore sept ou huit bonnes vieilles maisons du temps des Français, des couvents, des monastères, des églises vénérables par leur antiquité ; mais que d'autres édifices ont disparu ! Surtout que d'institutions, que d'usages,

[1] Des moineaux ont été apportés d'Angleterre, il y a quelques années, par le Colonel Rhodes, et se sont multipliés d'une manière étonnante ; on prétend cependant qu'ils chassent les autres oiseaux.

que d'habitudes, que de traditions sociales ne se retrouvent plus !

Où sont les brillants régiments qui, le dimanche à quatre heures—on n'était pas alors aussi puritain qu'à présent paradaient au pied de l'esplanade, en présence de toute la population de la ville et des faubourgs ? Comme toute cette foule était bien mise, joyeusement habillée, avec du blanc et de belles couleurs que l'on trouverait trop voyantes aujourd'hui ! Comme les ramparts étaient bien garnis ! Les petits garçons et les petites filles dans leurs plus belles toilettes, s'échelonnaient sur le talus des terre-pleins ; de loin l'on eut dit un jardin en amphithéâtre.

Les beaux corps de musique, les beaux officiers de l'état-major à cheval et caracollant, avec leurs panaches qui s'agitaient sur leurs têtes, avec leurs belles épaulettes d'or—il n'y a plus d'épaulettes que dans la marine—les sapeurs à barbe imposante qui marchaient en avant, et surtout les impayables tambours majors, qui savaient si bien lancer leur canne en l'air et la ratrapper si adroitement, dont les uniformes et la démarche faisaient les délices de la foule : tout cela, où le retrouverons-nous ?

Et la grande *garde montante* à midi, lorsque la musique d'un des regiments—il y en avait toujours au moins deux, sans compter l'artillerie et les ingenieurs royaux—venait se faire entendre sous les fenêtres du Château St Louis —tandis que l'on allait relever toutes les autres gardes de la ville ! Les fashionables et les oisifs avaient là comme une espèce de rendez-vous, au beau milieu de la journée ; c'était là que se produisaient d'abord les airs nouveaux — le *Di tanti palpiti* par exemple—pour se repéter ensuite sur tous les pianos de la ville. La bonne aubaine aussi pour les externes du séminaire, que l'on voyait toujours là avec leurs livres et leurs cahiers sous le bras, avec leurs *frilles*, leurs capots bleus et leurs ceintures à flèches omnicolores—des ceintures comme il n'y en a plus—groupes joyeux qui s'approchaient aussi près que possible du cercle magique formé par les musiciens de Sa Majesté ! Que de *pensums* gagnés à écouter les disciples d'Euterpe, et peut-être un peu à regarder les jolies dryades et hamadryades, qui causaient avec les enfants de Mars !

Et à propos de ces écoliers, que de choses sont différentes aujourd'hui ! Sans parler des vacances à St. Joachim—les grandes vacances comme on les appelait—sans parler des brillants examens du temps de M. Holmes, que j'en aurais à dire sur les séminaristes d'autrefois ! Mais il faudrait une conférence *ad hoc*.

Il y eut presque toujours un régiment d'écoliers, en mémoire sans doute des élèves du Cap Tourmente qui se distinguèrent autrefois, et peut-être aussi en souvenir du fameux *coup des écoliers*, si célèbre dans notre histoire. On paradait dans la grande cour, avec fusils sans plaques, sabres de fer blanc, drapeaux déployés et tambour battant.

Un des grands plaisirs, c'était de sortir en camail l'hiver pour les enterrements. Il y avait alors beaucoup de processions qui ne se font plus ; on portait le bon Dieu solennellement aux malades. Maintenant il n'y a plus que la grande procession de la Fête-Dieu : espérons du moins qu'on n'y renoncera jamais.

Le camail noir, espèce de domino peu gracieux, je l'avoue, et qui donnait au clergé un faux air des confréries de pénitents qui font partie des cortéges funèbres en Italie et dans le midi de la France —le camail attristait bien un peu nos églises pendant tout l'hiver ; mais aussi, aux belles matines de Pâques, lorsque les prêtres, les séminaristes, les enfants de chœur, en surplis et la tête poudrée à blanc, faisaient leur entrée, l'allégresse générale s'augmentait de tout le contraste qu'il y avait avec le sombre costume d'hiver.

Malgré ce vêtement confortable, nous gagnions assez souvent, dans nos excursions funéraires, un rhume aggravé d'une remontrance paternelle et d'un *pensum* pour quelque devoir négligé. La compensation consistait dans quelques deniers, que la fabrique nous payait à la fin de l'année.

Si l'on était gourmand, cela passait tout droit chez le pâtissier ; si, au contraire, studieux, le libraire en faisait son profit. Je sais des gens qui sont très-fiers de leurs belles bibliothèques, et qui ne songent peut-être pas assez que c'est à cette modeste ressource qu'ils doivent d'être devenus bibliophiles.

Il y eut aussi parmi les externes une compagnie de

pompiers. Le costume imposant que cela leur permettait de revêtir, le tapage que cela leur permettait de faire, entraient bien pour autant que le patriotisme dans leur ardeur civique. Je me rappelle que la compagnie arriva la seconde à l'incendie du Château St. Louis, le 23 janvier 1834, et que le capitaine Joseph De Blois fut recompensé en conséquence.

Cette institution n'eut que peu de durée : maîtres et parents trouvèrent qu'il y avait là des dangers de plus d'un genre : le feu n'était pas toujours où l'on pensait.

Puisque nous en sommes au chapitre des incendies, quelle différence dans la mise en scène de ceux d'autrefois ! Aujourd'hui vous entendez la nuit quelques coups de cloche qui vous indiquent où est le feu et, par conséquent, vous invitent à vous rendormir si ce n'est pas dans votre voisinage. Autrefois, c'était d'abord la crecelle et les cris formidables de l'homme du guet, puis le tambour qui battait la générale ou la trompette qui sonnait comme pour un combat, puis enfin le tocsin, dont les lugubres volées se faisaient entendre longtemps encore après que tout était fini.

Avec cela, jour ou non, beau temps, mauvais temps, il fallait bien sortir ; et comme il n'y que le premier pas qui coûte, on se rendait toujours au lieu du sinistre : on formait la chaîne, on se passait de main en main des seaux de cuir qui arrivaient à la pompe plus souvent vides que pleins—n'importe, il y avait toujours de l'eau, précisement parce qu'il n'y avait pas d'aqueduc. Et le bon petit réveillon que l'on faisait au retour !

Je ne m'attarderai point à regretter une foule de choses qui pourraient paraître insignifiantes à bien des gens aveuglés par les préjugés de notre civilisation. Je ne dirai rien de ces magnifiques perrons qui empiétant sur la rue, couvraient quelquefois tout le trottoir. C'était là pourtant que des générations successives avaient causé de tout, arrangé leurs petites affaires, que le voisin avait fumé la pipe avec son voisin, la voisine confié quelques médisances à sa voisine. Aussi quelle indignation, lorsque la municipalité voulut detruire ces petits monuments qui faisaient l'orgueil de notre ville ! Quelle noble résistance et quels procès ! Il y eut même quelqu'un qui s'écria : " Nos institutions, notre langue,

nos perrons et nos cahots !" Les perrons ont succombé ; mais il est facile de constater que les cahots tiennent bon.

Un des sujets de plaisanterie contre notre bonne ville, c'était le grand nombre de chiens attelés à de petites charrettes que l'on voyait dans nos rues. Avant même la formation de la société pour la protection des animaux, la race canine avait obtenu son émancipation. En est-elle plus heureuse ? Dans tous les cas elle n'a pas réclamé le droit au travail ; et tous les individus qui la composent sont aujourd'hui égaux devant la loi ; ils jouissent d'une oisiveté sans pareille et vivent complètement aux dépens de leurs maîtres. Que d'honnêtes gens voudraient en faire autant !

La belle calèche des bons vieux jours va bientôt disparaître, chassée par des véhicules plus prétentieux, mais qui n'auront jamais sa désinvolture. Il fallait voir les *voyageurs* et les *hommes de cages* entassés les uns sur les autres, avec leurs rubans aux vives couleurs, leurs chemises bigarrées parcourir sur ces chars rapides la ville et les faubourgs ! C'était absolument comme à Naples, et Québec avait là une ressemblance de plus avec la ville qui possède le tombeau de Virgile.

Quand la dernière calèche aura remonté pour la dernière fois la côte de la Basse-Ville, il faudra dire adieu à la couleur locale. Le vieux Québec aura vécu !

Mais où sont ces bons lurons dont nous venons de parler, qui chantaient si gaiement par nos rues, en marquant la mesure au moyen d'un aviron imaginaire ? N'avaient-ils pas l'air de nous dire avec le refrain d'une de nos vieilles chansons :

Bonhomme, bonhomme,
Tu n'es pas maître dans ta maison
Quand nous y sommes.

Où sont aussi les gais matelots qui jouaient au cheval fondu au beau milieu des rues, renversaient les tables des revendeuses, distribuaient bâtons de sucre de crême et *croquignoles* [1] aux gamins ébahis, et payaient en milords tout le dommage causé ?

[1] Espèce de pâtisserie.

Il n'y avait point de police pour leur chercher noise ; mais la nuit il y avait pour nous protéger les hommes du guet, les *watchmen* qui chantaient d'une voix à la fois si lugubre et si ra-surante, " HALF PAST TEN O'CLOCK, FINE WEATHER ! " ou n'importe quelle autre heure suivie de n'importe quel renseignement. Si Felicien David les avait entendus, il aurait substitué ce chant à celui du muezzin dans le désert.

Où sont ces pauvres diables si inoffensifs, si obligeants même, toujours prêts à reconduire poliment chez eux les bons bourgeois qui, ayant un peu trop soupé, auraient été exposés à prendre les perrons pour des canapés, et les trappes de caves entr'ouvertes pour l'escalier de la Basse-Ville ? Je ne sais trop comment ils faisaient pour porter tout l'attirail dont ils étaient munis. L'espèce en est perdue ; peut-être avaient-ils trois mains ? Ils avaient une crecelle, une lanterne sourde, un bâton et quelquefois une longue gaffe, avec laquelle ils prenaient les voleurs..... lorsqu'ils ne se faisaient pas prendre par eux.

Mais leurs plus grands ennemis n'étaient pas les voleurs ; c'étaient les viveurs du temps, qui ne se faisaient pas faute de les rosser chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Où sont tous ces drôles de garnements qui faisaient sur nos marchés, à nos bons habitants, mille tours plus ou moins pendables ? qui la nuit cassaient les marteaux des portes—il n'y avait pas alors de sonnettes—éteignaient les lumières des réverbères et transposaient, plus ou moins malicieusement, toutes les enseignes d'une rue ? On prétend que semblable transposition vient de se faire dans l'escalier de la rue Champlain, et quelques journaux ont pris notre jeunesse à partie. Je n'en crois rien ; elle est trop sage, trop studieuse, elle s'occupe trop de politique ; si pareille chose est arrivée, ce sont les viveurs du temps passé qui reviennent, et entre nous, c'est pour cela sans doute que la police n'y peut rien.

Ces bons diables avaient surtout la manie de se déguiser en vrais démons. Ainsi costumés ils faisaient irruption dans les bals des guinguettes, et devenaient sans le vouloir les auxiliaires du curé, par la terreur qui s'en sui-

vait. Une nuit, quatre ou cinq de ces messieurs, déguisés de cette manière, firent le tour de la ville dans un traîneau attelé de deux chevaux noirs. Ils avisèrent un quidam qui cuvait son rum dans un banc de neige ; ils le saisirent et le couchèrent tout endormi au milieu d'eux. Bientôt réveillé par les cahots et dégrisé par la peur, notre homme fait un grand signe de croix. Aussitôt quatre bras vigoureux l'enlevent et le jettent dans dans un autre banc de neige, en lui faisant sentir les griffes qu'il y avait au bout de leurs doigts. Voilà une légende qui avait pour la raconter un temoin bien convaincu ! O le bon vieux temps et les aimables gens !

Au fait cependant, il y en a d'autres qui méritent davantage nos regrets. Ce sont précisément les parents de ces farceurs, les excellents bourgeois qui avaient amassé, pistoles par pistoles, la fortune que ces messieurs dépensaient d'une manière si intelligente.

Où sont ces honnêtes citoyens qui tenaient tant à tout ce qui nous est encore cher aujourd'hui, qui remplissaient gratuitement une foule de fonctions publiques, qui prêtaient leur argent sans intérêt, à moins que ce ne fût à constitut ou comme on disait alors à *fonds perdu*—qui étaient marguillers, membres de la société d'éducation, de la société d'agriculture, de la société du feu, c'est-à-dire contre le feu—*magistrats* et par là même édiles de la cité, qui donnaient, sous une forme ou sous une autre, presque tous leur temps au public et par dessus le marché souscrivaient et payaient largement pour toutes les entreprises, religieuses, charitables ou patriotiques ? Tandis que leurs fils ou leur *coquins de neveux*, bien à leur insu, faisaient de si belles équippées, eux ne sortaient guère de la maison une fois le coup de canon du couvre-feu tiré, à moins que ce ne fût pour aller à la chambre entendre Papineau et Bourdage tonner contre le gouverneur et les bureaucrates. Chaque semaine, ils attendaient avec anxiété la *Gazette Officielle* pour voir si, par hasard, ils n'étaient point cassés comme juges de paix ou comme officiers de milice, en punition de leur dernière incartade politique, c'est-à-dire pour avoir, dans une assemblée publique quelconque, proposé ou secondé une *resolution* quelconque, approuvant la chambre et censurant le gouvernement. Notez bien qu'à cette époque les Cana-

diens-français ne formaient qu'un seul parti. Nous n'avions pas encore le *gouvernement responsable*, et toutes les charges publiques étaient pour les Anglais, avec une exception par-ci, par-là, pour une classe très peu nombreuse qui faisait cause commune avec eux.

Où sont aussi ces bureaucrates, dont je viens de vous parler, si détestés, un peu plus arrogants peut-être que de raison, mais à leurs heures, polis, sociables, hospitaliers, ayant toujours cela de bon, qu'ils jetaient gaiement par les fenêtres l'argent qu'il gagnaient ou qu'ils ne gagnaient pas, si bien même qu'il n'en restait pas toujours assez pour ceux qui venaient frapper à la porte, le tailleur, le boucher, le boulanger, par exemple ? Cela se voit bien encore aujourd'hui, mais au lieu d'être la règle c'est l'exception.

Où sont les " *garrison belles* " d'alors, si dédaigneuses des jeunes gens de la ville, si entichées des habits rouges et des épaulettes, toujours prêtes à partir par n'importe quelle tempête de neige, pour un pic-nic chez Kostka Hamel, sur le chemin du Cap Rouge, à Lorette ou au Saut de Montmorency ? Où sont les grandes dames si pimpantes, si richement mises, si dévotes et si mondaines, qui faisaient le carême entièrement—et quel carême que celui d'alors !—mais qui pendant le carnaval arrivaient à l'église au beau milieu du sermon, en sautillant, presque en dansant, pour entendre la messe du *Credo*, messe qui a été supprimée comme bien d'autres usages ?

Mais où sont, comme a dit une vieux poète français, où sont les neiges d'antan ?...sur nos cheveux sans doute !

Revenons à nos légendes, dont nous ne nous sommes point tant écartés qu'on le croirait.

Bien des choses, parmi celles que nous avons rapidement resumées, qui nous paraissent d'hier, sont inconnues à beaucoup de nos auditeurs—bientôt elles seront à l'état légendaire. D'autres reviendront peut-être ; car c'est surtout avec du vieux que l'on fait du neuf.

C'est ainsi que l'on a rétabli la messe de minuit, à Noël, qui avait cessé d'être célébrée, dans les villes du moins, il y a une quarantaine d'années.

A Montréal, on s'est remis dernièrement à chanter la *guignolée* la veille du jour de l'an—vieille coutume tom-

bée depuis longtemps en désuétude. Voilà deux bons points à donner à notre époque. [1]

Une de nos légendes a une authenticité que je ne lui soupçonnais pas d'abord, c'est l'histoire de Lanouet. Il paraîtrait que le fait s'est passé à la Baie des Chaleurs et non pas au Labrador. Mais quand je l'ai appris, *mon siège était fait*. Du reste, Labrador entre plus facilement dans un vers que Baie des Chaleurs. C'est une excuse qui, pour tous les gens du métier, devra paraître suffisante.

Le prêtre qui reçut une lettre à peu près semblable à celle que j'ai rimée, était le vénérable M. Desjardins, chapelain de l'Hôtel-Dieu, et non pas le curé de Québec; elle venait de la Chine et non pas de Bretagne. Voilà, je l'admets, des variantes assez notables. Mais pour des légendes et des poésies, on n'y regarde pas de si près. L'histoire elle-même, la grande et sérieuse histoire, qui s'écrit en prose, est rarement plus véridique.

Le prologue suppose un campement de nos voyageurs dans les pays d'en haut. Ils se sont, d'une manière ou d'une autre, égarés dans leur course à travers le désert, et la nuit venue, ils trompent leur inquiétude en écoutant les récits de deux anciens.

La parole est au père François Laporte, en son jeune temps de la paroisse de Beauport.

[1] Pour la *guignolée* ou *ignolée*, voyez *Forestiers* et *Voyageurs* par M. Taché et les *Chansons populaires* du Canada, par M. Ernest Gagnon. Aussi le *Journal de l'Instruction Publique* cité par ce dernier auteur.

PROLOGUE

Ecoutez ! c'est la chute et c'est le vent du nord
Qui nous apporte ici sa voix par intervalle !
L'entendez-vous mugir et, dans chaque rafale,
Le bruit s'accroître ?... Allons ! courage vers le fort
Nous pourrons nous guider : *la Vache* est toute proche
Du ravin qui descend à la *Pointe des Ours ;*
De là par la prairie on n'a plus que deux jours.
La chute est bien nommée et, soit dit sans reproche,
Elle beugle plus fort qu'un troupeau tout entier.....

— Comme il parlait ainsi, la flamme du brasier
Qu'il avait allumé, s'affaissa pâlissante,
Et bientôt s'éteignit..... La brise vacillante
Se tait, et de nouveau, le silence et la nuit
Affligent à la fois la pauvre caravane.
Alors vous eussiez vu, dans l'ombre diaphane,
Les tristes voyageurs, pour ressaisir le bruit,
Se coucher sur le sol, et d'une oreille avide
Ecouter..... écouter ..... L'herbe au loin frémissait,
Et dans la vaste plaine, un murmure passait,
Comme un chuchotement prolongé mais timide .....

— Père, qu'en pensez-vous ? Est-il loin, le rapide ?
Quand serons-nous au fort ? — Le vieillard répondit :
Enfants, ne craignez rien ; enfants, prenez courage.
Moi, j'ai cru bien des fois, dans ce pays maudit,
Ne jamais voir la fin d'un trop rude voyage ;
Bien souvent, j'ai perdu la trace du retour ;
Bien souvent, j'ai cru voir briller mon dernier jour,
Lorsqu'après une nuit où je ne dormais guère,
J'entendais au matin les féroces *Pieds-noirs*,
L'un l'autre s'appelant, pousser leur cri de guerre.
On s'y fait, croyez-moi. Les plus riches manoirs
N'offrent plus aucun charme au chasseur intrépide.
Il brave avec ardeur, et loin de tout foyer,
Les cornes du bison, la dent du loup-cervier,
Le tomahawk sanglant et la flèche rapide.....

—Père, vous qui savez sans nombre des récits
De combats ou de chasse, ou bien de ces merveilles
Qui, d'âge en âge, vont étonnant les oreilles
De ce qu'ont fait jadis les follets, les esprits ;
O père, contez-nous, contez-nous quelque chose,
Pour, en vous écoutant, que chacun se repose !

—D'herbe et de rameaux secs, il nourrit avec soin
Le feu, qui se rallume et resplendit au loin ;

Puis, à demi-couché, roulé dans sa couverte,
A ceux qui l'écoutaient la bouche grande ouverte,
Et tous rangés en cercle :—" Il faut donc vous conter
Quelque chose de neuf ; car de se répeter,
C'est ennuyeux, dit-il.....

I

LE COLPORTEUR

C'était un soir d'automne,
Après la Saint-Michel—J'étais bien jeune alors,
Et j'étais bien peureux..... je ne pensais qu'aux morts,
La nuit venue ..... Amis, si cela vous étonne,
Rappelez-vous comment c'était aux temps passés :
On entendait toujours parler des trépassés ;
On les voyait partout.—Ce soir-là, de la ville
Mon père et le voisin n'étaient pas de retour ;
Nous n'avions avec nous que Charlot l'imbéci'e,
Quand le vieux donateur, au coin de notre four,
Fut trouvé bien malade et respirant à peine.
—Va chercher le curé, dit ma mère, va, cours :
Ce pauvre malheureux, c'est le meilleur secours
Qu'on puisse lui donner ; tandis que Madeleine
Et moi, nous lui ferons un fameux bon *sang-gris*.
Charlot pourra t'aider ; prends le gros cheval gris ;
Prends la calèche neuve, et *file* au presbytère...
J'avais toujours aimé le bonhomme Santerre :
Il m'avait, tout petit, bercé sur ses genoux ;
Il nous aimait de même et ne pensait qu'à nous.
Eh bien ! je restais là, tout figé comme un cierge,
Et j'y serais encore, oui, vrai, ma bonne vierge !
Si la fille au voisin, avec son grand œil noir
Et son air déluré, ne m'eût ouvert la porte,
Et dit : Monsieur François, bon voyage et bon soir !
Croyez, après cela, si le sorcier m'emporte !
Le cheval gris trottait qu'on ne pouvait le voir ;
Les chandelles du ciel et celles de la ville,
Et celles des vaisseaux qui dansaient dans le port,
Ne firent qu'un ruban du village à Beauport,
Un grand ruban de feu !
Restait le plus facile,
Puisqu'avec le curé, je ne ne craignais plus rien,
Feux-follets, loups-garous, revenants, ni sorcières.

—Ce pauvre vieux, vraiment, c'était un bon chrétien,
Me dit monsieur Renaud, et dans nos cimetières,
Les gens de son espèce ont droit de se loger,
Sans qu'on ait rien à dire .....As-tu vu l'étranger
Qu'on a trouvé noyé, dimanche, sur la grève ?
On ne sait d'où ça vient, et lorsque cela crève,

On ne sait où les mettre. En route ! mon garçon,
Et ne va point trop vite à travers les ornières.
Le curé ne dit plus un seul mot, de façon
Qu'on allait tristement, et sur ses fins dernières
Méditant à loisir. Le ciel était plus noir,
Le vent était plus froid qu'en venant du village,
Et lorsqu'on eut passé la route du manoir,
J'avais déjà perdu beaucoup de mon courage.
Il me parut alors que nous n'avancions pas,
Que le chemin pour nous s'allongeait à mesure.
Je ne connaissais plus ni maison, ni clôture ;
Nous changions de pays..... Bientôt, à chaque pas,
Mon cheval s'arrêtait, et cette pauvre bête,
Comme moi, j'en suis sûr, avait perdu la tête.
Nous étions dans un bois d'arbres vieux et chenus,
Dont l'espèce et le nom ne m'étaient point connus ;
J'entendais, mais bien loin, comme des chants d'église
Se mêler tristement au souffle de la bise ;
Je parlais au curé, qui ne répondait point :
Il dormait et disait :—Voici mon premier point—
Je n'osais lui toucher, lorsqu'au bord d'une ornière,
Mon cheval, s'arrêtant, ne voulut plus partir.
J'eus beau crier, frapper, s'il eût été de pierre,
C'eût été tout de même. Alors, on voit sortir
De terre un grand cercueil, entouré de lumière,
Qui se place tout droit au milieu du chemin.
Le curé se réveille et descend de voiture,
Et moi j'en fais autant ; puis il lève la main :
" Si tu viens du démon, va-t-en, je te conjure,
Dit-il ; mais si c'est Dieu qui te conduit, alors,
Fantôme ou vision, nous prierons pour tes morts.

—Pour réponse à ces mots, tout autour de la bière,
Nous vîmes tous les deux s'accroître la lumière.
Le curé fit dans l'air trois grands signes de croix,
Puis il reprit : C'est bien.... c'est ma faute, je crois.
Mettons-nous à genoux — et puis, tout d'une haleine :
De profundis, auquel je répondis à peine,
Tant j'avais par la peur le gosier resserré.
Monsieur Renaud tout seul dit le *Miserere*.
Quand il se releva, se parlant à lui-même :
Pauvre garçon, dit-il, je le ferai demain.
Le cercueil aussitôt disparut du chemin ;
La lune dans le ciel montra sa face blême ;
Et, je ne sais comment, nous étions à l'endroit
Où la route conduit au village tout droit.
Les nuages épais et notre forêt sombre,
S'étaient évanouïs, devant nous, comme une ombre.
Mon cheval retrouva son ancienne vigueur.
Quelques instants après, nous tombions chez mon père.

Le curé confessa notre bon vieux Santerre,
Et ne parla de rien.

Ici notre conteur,
Comme s'il eût fini jusqu'au bout son histoire,
S'étendit sur le sol, laissant son auditoire
Discuter vivement sur l'étonnant recit.
Que son brusque silence à plaisir obscurcit.
Et la discussion fut longue et puis savante.
Chacun dit ce qu'il croit ou bien ce qu'il invente ;
Si l'un tient pour cela, l'autre tient pour ceci.
Ils allaient s'emporter, quand le vieux dit : Voici
Ce que j'ai su plus tard. D'abord, ce fut mon père
— De la ville il était justement de retour —
Qui voulut ramener le prêtre au presbytère.
Je n'en fus point fâché, car c'était bien son tour !
Le voyage se fit sans aucun sortilege,
Fantôme, ou manigance. En remontant à lége,
Mon père ne vit rien non plus qu'en s'en allant ;
Et quand je lui contai le fait du revenant ?
Je saurai bien, dit-il, le fin mot du grimoire.
Mais le temps se passait sans qu'on fût plus savant,
Lorsque, dans les jours gras, après l'avoir fait boire,
On fit coucher chez nous Marcou le sacristain,
Garçon des plus instruits et qui parlait latin.
Donc, Marcou nous conta que, le lendemain même,
A l'enclos des enfants trepassés sans baptême,
On releva le corps de ce pauvre inconnu
Qu'on avait inhumé sans aucune prière.
On lui fit préparer une fort belle bière
Et notre bon curé, le soir etant venu,
Le coucha décemment dans la terre bénite.
Le récit de Marcou se repandit bien vite,
Et notre histoire avec. On remarque aussitôt.
Qu'un petit colporteur, dont la riche cassette
Faisait faire à chacun plus d'une folle emplette,
Homme honnête et charmant, qu'on attendait bientôt,
Ne reparaissait point. Plus tard, un misérable,
Que pour un autre meurtre on pendit à Québec,
De l'avoir etrangle se reconnut coupable.
Ils avaient mis son corps sur le rivage avec,
Au moment où le fleuve allait couvrir la rive,
Espérant qu'il irait bientôt à la dérive.
Quand viendrait le montant.
— Merci, Père Laporte.
C'est bien dit : mais je veux que le diable m'emporte,
Si j'en crois un seul mot. C'est sans vous offenser.
Vous étiez jeune alors et l'on peut bien penser.....
— Que j'avais la berlue ? Eh bien ! c'est tout de même
Un peu fort, mon blanc-bec. Et le curé tout blême,

Qui pria comme moi, dans le chemin, la nuit !.....
Et du noyé l'affaire ! ..... et tout ce qui s'en suit ! .....
Si vous n'y croyez point, vous ne pourrez donc croire
Ce que le vieux trappeur m'a conté bien des fois,
Et conté, savez-vous, devant plus d'un bourgeois,
L'histoire de Lanouet ?
— Dites-la, cette histoire ;
Père, nous la croirons, si ça vous fait plaisir.
— Mes beaux mangeurs de lard, malgré votre désir,
Je laisserai la chose au trappeur .... Ladébauche !
Mais il s'est endormi ! ..... Lève-toi donc, vieux gauche !
Allons ! ce farceur-là ne veut pas m'écouter.
Tandis qu'il ronfle, eh bien ! je m'en vais vous conter
La messe qu'à l'Islet dit un prêtre sans tête,
Juste à minuit, un jour ou plutôt une nuit,
Que mon oncle était là.....

II

LA MESSE DE MINUIT.

Cela fit bien du bruit.
Il était en vacance et sortait d'une fête
Où l'on avait trinqué chez Thomas Giasson
Un peu..... pas mal, je crois.
Il entendit le son
De la cloche tintant comme pour l'agonie.
En voilà, par exemple, une cérémonie !
Se dit-il..... Allons voir si ce pauvre bedeau
Sait ce qu'il fait..... Je gage..... il aura bu moins d'eau
Que de vin..... Ou peut-être encor quelque bonne âme,
Aux pécheurs endurcis, par manière de blâme,
A charitablement fait entendre ce glas.
Moi-même le premier, j'en aurais bien, hélas !
Un grand besoin.
L'église, au détour de la route,
Lui parut tout en feu, du bas jusqu'à la voûte.
Il se hâtait, disant des *Ave Maria*
Aussi drus qu'il pouvait, marchant de telle sorte
Qu'il fut en même temps au dernier *Gloria*
Du chapelet et puis devant la grande porte,
Comme au plus beau dimanche ouverte à deux battants.
Il entre, mais ne voit point de flamme au dedans.
Seulement, sur l'autel, comme pour un office,
Six grands cierges brûlaient.—Sapristi ! mon garçon,
M'a-t-il dit bien des fois. j'eus un fameux frisson,
Et je ne savais point si c'était mon service
Que l'on allait chanter. Volontiers sur ses pas
Il serait revenu, si sans lui dire gare,
La porte de l'église, avec un grand fracas,
Ne s'était refermée. Alors, il se prépare

Pour le pire, attendant ce qui va se passer.
Il sentit dans son corps tout le sang se glacer,
L'horloge ayant sonné devers la sacristie
Lentement douze coups, quand il vit dans le chœur
Un prêtre s'avancer..... La tête était partie
D'avec le corps..... " J'étais dans le banc du *Seigneur*,
Me dit toujours mon oncle, et je vis qu'à la place
Du visage, il avait un nuage léger,
Quelque chose de gris... enfin comme une trace
De fumée ou d'encens." Mais ce prêtre étranger
Et bien étrange aussi, portait une chasuble
Du plus beau violet..... Rarement on s'affuble
Aussi bien sans sa tête..... Et pour lors, sur l'autel
Il plaça le calice: il ouvrit son missel,
Et puis, en descendant à mon oncle il fit signe,
Disant " *Introibo ad altare Dei*—
Mais l'autre ne bougea..... N'étant pas obéi,
Le prêtre s'en alla d'une façon bénigne,
Comme un homme qu'on chasse et qui l'a mérité.
C'était un écolier du petit-séminaire,
Mon oncle, et qui savait répondre à l'ordinaire
De la messe très-bien. Il fut donc irrité
Contre lui même un brin, d'avoir été si lâche
Et si peu complaisant—Il faudra que je tâche
De réparer cela.... je reviendrai demain,
Se dit-il aussitôt ; mais trouvons un chemin
Pour sortir au plus vite. Allons ! par la fenêtre
Du vieux vestiaire, on peut sauter dehors peut-être ;
Et derrière l'autel la porte m'y conduit :
Elle est ouverte encor.... C'est par là que s'enfuit
Ce malheureux curé... puis, si je le rencontre,
Nous nous expliquerons.... je n'ai rien à l'encontre
De ce pauvre monsieur.... s'il fallait en vouloir
A tous gens que l'on voit ayant perdu la tête,
On n'aurait plus d'amis, et ce serait trop bête.
Il partit comme un trait ; mais au fond du couloir
La porte était fermée. Il fallut dans l'église
Demeurer jusqu'au jour.....
Sur la muraille grise
—Les cierges de l'autel s'étant soufflés tout seuls—
On pouvait voir errer, comme autant de linceuls,
Les bizarres reflets de la lampe blafarde.
Dans telle obscurité, plus et plus on regarde,
Plus on trouve partout de menaçants objets.
En son tableau, la Vierge au fond de la chapelle,
Si divine au grand jour, si riante et si belle,
Paraissait bien sévère ; et sinistres sujets,
Les martyrs, tout armés, dans leurs niches profondes,
Semblaient, pour la plupart, des gens peu rassurants,
Les chérubins rosés, aux chevelures blondes,
Bons enfants d'ordinaire, avaient l'air très-méchants.

La belle voûte bleue aux étoiles dorées,
La plus riche, je crois, de toutes nos contrées,
Comme un drap mortuaire était du plus beau noir.
Ce qui par-dessus tout n'était pas drôle à voir,
C'était bien le navire à l'antique structure,
Qui promenait son ombre à la nef suspendu.
On eût dit quelqu'objet affreux par sa nature,
Araignée aux longs bras, squelette de pendu,
Tout ce que vous voudrez de plus abominable.
Puis, c'était un silence à vous faire mourir :
On aurait entendu, dans l'église, courir
Une souris. Alors, près de la sainte table
Mon oncle se plaça, tout tremblant, à genoux,
Priant de tout son cœur pour lui-même et pour nous,
Pour le prêtre sans tête, et pour les saintes âmes
Du purgatoire, en masse, aussi pour ses parents,
Pour tous les bons chrétiens, tant savants qu'ignorants,
Pour gens de tous métiers, même les plus infâmes,
Inventant, j'en suis sûr, mille dévotions,
Et prenant devant Dieu des résolutions
Qu'il sut tenir depuis—Sachez que, par la suite,
Il devint prêtre..... et, bien pire que ça..... jésuite.
Tout rempli de ferveur, il priait donc ainsi,
Pour tout en général, pour cela, pour ceci,
Et je crois, sans mentir, qu'il y prierait encore,
Sans un sommeil de plomb qui, juste avant l'aurore,
Vint le surprendre enfin. Il fut tout ébahi
D'entendre " *Introibo ad altare Dei* "
Saluer son réveil. Mais il n'eut pas d'angoisse :
C'était la voix d'un prêtre ayant sa tête à lui,
Et tête qui pensait pour toute la paroisse ;
C'était, sans le nommer, le curé d'aujourd'hui.
Donc, mon oncle entendit dévotement sa messe,
Puis il fut le trouver, lui disant à confesse
Tout ce qu'il avait vu —— " C'est très-bien, mon enfant,
Il faudra soulager ce pauvre revenant ;
Le bon Dieu le permet. Je le ferais moi-même,
A votre charité s'il n'avait eu recours.
Je serai là, tout prêt à vous porter secours,
Si de l'esprit du mal c'était un stratagème."

Par le bedeau, le soir, dans l'église conduit,
Mon oncle avait repris son poste avant minuit,
Tout seul. Il entendait marcher dans le vestiaire,
Le curé récitant rondement son bréviaire.
Quand l'heure fut venue, il vit une lueur
Passer près de l'autel ..... et voila que s'allume
Un cierge..... un autre après..... " A tout l'on s'accoutume :
J'avais cette fois-là, dit-il, beaucoup moins peur ;

Et sans trop m'effrayer les douze coups sonnèrent,
Et le prêtre sans tête entra bien lentement,
Et me fit signe encor, mais plus timidement,
D'avancer dans le chœur ; et les cierges donnèrent
Une lueur plus vive au moment où je fus,
Près de lui, prendre place. Il avait l'air confus,
Tout d'abord ; mais sa voix tremblante et sépulcrale
Se raffermit bientôt ; à plus court intervalle
Venait chaque verset ..... puis j'etais moins transi.
Il prenait du courage et m'en donnait aussi.
Je répondais plus haut ; je servis les burettes,
Sans craindre d'approcher mes mains de ses manchettes.

Puis, l'église soudain sembla se transformer ;
Et l'on voyait partout des cierges s'allumer :
La vierge dans son cadre avait l'air plus heureuse,
Et se penchant vers nous, souriait gracieuse.
Les petits chérubins gazouillaient finement ;
Les grands saints tout dorés regardaient tendrement ;
Ils se parlaient entr'eux dans un très-beau langage,
Qui n'etait pas français ni latin davantage.
La voûte transparente avait l'air de monter
Par degrés vers le ciel, les murs de s'incruster
D'agate, de porphyre et d'opale et le reste,
Comme on le dit de ceux de la cité céleste.
L'orgue rendait tout seul des sons harmonieux ;
Et, quand vint le *Sanctus*, de douces symphonies
Descendirent d'en haut. Comme aux cérémonies
Des plus grands jours, l'encens le plus délicieux
Sortait je ne sais d'où. Le prêtre, plus agile,
Avait la voix sonore. Au dernier évangile,
Au mot *veritatis*, il se tourna vers moi.
Me laissant voir en face un radieux visage,
Il me dit : " Mon enfant, merci pour ton courage
Le bon Dieu saura bien récompenser ta foi.....
Je monte en paradis..... Pour expier l'offense
D'avoir été distrait et léger à l'autel,
J'ai, pendant cinquante ans, attendu la présence
D'un servant qui voulût me faire aller au ciel,
Et priant avec moi....."

Mon oncle ne put dire
Comment tout le mystère à la fin s'acheva ;
Car au milieu du chœur le curé le trouva
Dans un état d'extase, et puis dans un délire
Qui dura plusieurs jours. N'entendant rien du tout,
Son bréviaire lini de l'un à l'autre bout,
Ne sachant que penser de cela tout en somme,
Il venait au secours de ce pauvre jeune homme.
Il ne vit dans l'église aucun signe nouveau,
Et se dit que le mal était dans le cerveau

De l'écolier. Plus tard, connaissant mieux l'affaire,
D'un miracle il trouva que la preuve était claire.
C'est ce qu'a dit mon oncle et je l'ai toujours cru.

— Cette histoire est trop belle et n'est pas de ton crû.
C'est sûr, fit une voix.
— Allons ! il se réveille,
Ou bien c'est qu'il faisait tantôt la sourde oreille !
Viens nous conter ce que tu vis au Labrador.
Voyons, fanfan, tu dois t'en souvenir encor :
L'histoire de Lanouet !
Et fanfan Ladébauche,
Balançant ses grands bras, comme un homme qui fauche,
S'en vint tout lourdement tomber au milieu d'eux.

III

L'HISTOIRE DE LANOUET.

" Çà, mes amis, dit-il, vous n'êtes point peureux ?
Et si quelqu'un l'était, il vaudrait mieux le dire.
Je commencerai donc par ainsi..... tout d'abord.....
Nous étions deux trappeurs sur la côte du nord,
Deux trappeurs, bons lurons, aimant très-bien à rire,
A prendre un petit coup quand nous pouvions nous voir.
Ce n'était pas souvent. On ne va pas le soir
Veiller chez son voisin, quand il est à cent milles.
Il chassait à Mingan—moi j'étais aux Sept-Iles,
Plus tard à Masquaro, Lanouet à Wapit'gan ;
Eh bien ! malgré la neige et malgré l'ouragan,
Malgré des froids de loup, sans compter la distance,
Chaque hiver nous faisions deux ou trois fois bombance.
L'un chez l'autre à son tour—grâce aux chiens esquimaux,
Aux *cométics* légers que ces fins animaux..
Plus prompts que des éclairs, font voler sur la neige.
Un soir, je revenais, je ne dis pas à lége,
Car Lanouet défrayant noblement son écot,
M'avait pendant trois jours fait un royal fricot,
Arrosé librement de bonne jamaïque
Et d'un excellent vin, qu'un bourgeois d'Amérique
Avait laissé chez lui. Nous avions bien mangé
De l'ours, du caribou pas trop mal arrangé,
De bons civets de lièvre et puis des perdrix blanches,
Du saumon, du homard, même du rat-musqué.
Je m'endormais un peu, lorsqu'à travers les branches,
J'aperçus près d'un cap un sauvage embusqué.
Un sauvage ? non pas ; mais c'était, chose étrange,
Un beau monsieur bien mis et l'air doux comme un ange.
Il me dit en passant : " Retourne chez Lanouet,
Il court un grand danger." Puis, sans prendre mon fouet.

Il parut commander à tout mon attelage !
Il me fit un salut et toucha de sa main
Le gros chien de devant, qui rebroussa chemin,
Et puis il descendit du côté du rivage,
Et disparut..... Mes chiens, sans s'occuper de moi,
Partirent tout d'un trait, s'élançant dans les brousses,
Comme s'ils avaient eu tout l'enfer à leurs trousses.
Je fus choqué d'abord et puis je dis : Ma foi,
Cet homme n'est pas fou..... je suis sûr qu'il se passe
Aux dépens de Lanouet quelque chose là-bas.....
Laissons-les donc courir..... j'ai mon fusil de chasse,
De quoi tirer vingt coups, et mon grand coutelas.
L'ami n'est pas prudent..... quelques rôdeurs de côtes
Pour le dévaliser sont devenus ses hôtes ;
Il vantait sa richesse..... ils l'auront entendu ;
Un trésor dont on parle est un trésor perdu !
Le bourgeois de tantôt connaît leur manigance.

Et mon bon *cométic* refaisait d'anse en anse
Le chemin parcouru. La lune se sauvait
Devant nous dans le ciel, sur les rochers sauvages,
Sur les mornes chenus, sur les bois sans feuillages,
Et ma meute toujours en vain la poursuivait,
Comme fait ce chasseur courant sur un nuage,
Avec des chiens nombreux la veille d'un orage.
Vous l'avez vu sans doute ; on vous en a parlé,
Du moins dans votre enfance..... Il s'était écoulé
Plus d'une heure déjà..... l'attelage allait vite,
Et plus vite toujours sans jamais arriver ;
Et je songeais alors aux choses qu'on évite
De se dire tout bas, pour ne pas enlever
Un peu de son bonheur à notre pauvre vie.
Chaque maxime était par une autre suivie
Comme dans un sermon, car j'entendais prêcher
Quelqu'un plus fin que moi dans ma triste cervelle,
Eé je me demandais comment, ayant *embelle*
A penser au bon Dieu, j'avais pu m'empêcher,
Etant seul dans les bois ou bien dans ma cabane,
De le prier souvent ; et comment la savane,
Le grand fleuve, les lacs, et les monts orgueilleux,
De tous les saints devoirs m'avaient fait oublieux.
Car enfin, mes amis, s'il est bien difficile
D'être sage à travers les plaisirs de la ville,
On devrait être bon et meilleur de beaucoup.
Dans ces vilains recoins où le sort nous éprouve,
Où l'on vit au hasard ; et le contraire prouve
Que le diable est toujours rôdant comme un vieux loup
Dans la cité bruyante et dans la solitude.

Ensuite je songeais, non sans inquiétude,
A ce pauvre garçon qui courait un danger,
D'après ce qu'avait dit le monsieur étranger.
—Baptiste, me disais-je, en cela me ressemble,

Il n'est pas trop dévot. Quand nous étions ensemble,
Nos discours n'étaient point des sujets d'oraison
Et nous buvions souvent bien plus que de raison.
Il jurait un peu fort. Nous disions des paroles
Plus que lestes parfois..... enfin des gaudrioles.
Il était de Lorette et moi de Charlesbourg.
Nous parlions du passé, de nos bals du faubourg,
Des fricots, des soupers chez la mère Gavroche,
Dont la maison, soit dit ne fut point sans reproche ;
On y voyait des gens pas beaucoup *secundum*.
Et semaine et dimanche, on y vendait du rhum.
Quels farauds nous étions ! Il portant une aigrette
Et de rouges rubans autour de son chapeau,
Dans plus d'une bagarre il a risqué sa peau
D'avoir fait tout cela, bien sûr, il le regrette
A présent, mais trop tard ! Et je tenais toujours
Sur son compte et le mien ces sévères discours,
Et je laissais courir mon vaillant attelage
De rochers en rochers, de rivage en rivage,
Si bien qu'enfin je vis paraître à l'horizon,
Dans un bois de sapins, le toit de sa maison,
Ou, si vous l'aimez mieux, sa hutte ou sa chaumière.
Aussitôt j'aperçois une blanche lumière,
Forme d'ange ou de femme, au sombre firmament,
Au-dessus des sapins s'élevant lentement.
Un instant je pensai que c'était de ces flammes,
Dans notre ciel du nord si communes ..... les âmes,
Disent les Montagnais, des chefs pleins de valeur,
Qui reprennent là-haut leurs combats ou leur chasse.
Mais le ciel était noir et dans le vaste espace
On ne voyait briller aucune autre lueur,
Si ce n'est comme ici des étoiles en foule.
Pour ne rien vous cacher j'eus bien la chair de poule,
Lorsque rendus enfin tout près de chez Lanouet,
Tous mes bons esquimaux rebelles même au fouet,
Poussant des hurlements se mirent à plat-ventre.
Je charge mon fusil, et prenant à deux mains
Mon courage : Voyons, fanfan, dis-je, que diantre !
Il faut aller tout droit, non par quatre chemins !
Deux fois je frappe..... Rien. J'ouvre, j'entre, je crie :
Baptiste !..... Pas un mot ..... Es-tu mort ou en vie ?
Réponds-moi donc un peu !.... Rien... J'avance en poussant
La porte de sa chambre ; alors je vois dans l'ombre
Un animal velu, hideux et repoussant,
Dans ses gros yeux de chat roulant comme un feu sombre,
Debout au pied du lit — Monsieur Satan je crois ?
Ce que disant je fais un grand signe de croix.
Sans se faire prier, démon, ou bête fauve,
Je ne sais trop par où mon animal se sauve,
Laissant de la fumée, une mauvaise odeur,
Et pour moi, croyez bien, une fameuse peur.

J'allume une chandelle et voici le plus triste.
Je marche droit au lit de ce pauvre Baptiste ;
Il etait mort..... bien mort..... ce pauvre cher enfant
Son air était serein, et comme triomphant.
De coups ni de blessure il n'avait point de trace ;
D'ailleurs dans la maison tout était à sa place.
J'en fis le tour pour voir..... et pour boucher le trou
Par où pouvait venir cet affreux loup-garou.
Mais je n'en trouvai point. Je fermai bien la porte,
Pres de lui je priai, puis me mis à jongler
Comment on avait pu si raide l'étrangler,
Ce pauvre enfant..... ou bien si trop de boisson forte
N'aurait point par hasard amené son trépas.....
Puis je bourrai ma pipe..... et je ne fumais pas
Depuis plus d'un quart d'heure, alors qu'à la fenêtre
J'entendis toc .. toc..... toc.—Ah bien ! oui, carcajou,
C'est moi qui vas t'ouvrir ! Reste chez toi..... Peut-être
Est-ce un ami, repris-je, et non point le *grichou*.
La compagnie au fait serait la bienvenue !
—Toc... toc... encor... Risquons... et je criai : Qu'est là ?
—Le père Duchesneau du Grand Mécatina,
Répondit au dehors une voix bien connue.
—Père, vous arrivez bien mal d'une façon,
Dis-je en ouvrant la porte, et pas trop mal de l'autre ;
La volonté de Dieu soit faite et non la nôtre ;
Mais notre ami Lanouet, cet excellent garçon,
Est mort... mort cette nuit... et vous voyez bien comme
Vous n'êtes pas de trop. C'était un bien saint homme,
Ce père Duchesneau, savant comme un curé
Je le pensais, dit-il, d'un air très-assuré ;
Ma femme a fait un rêve et m'a fait mettre en route
De bonne heure ; elle avait ses raisons... plus de doute.
Elle a mis dans mon sac un vieux rameau bénit,
Un flacon d'eau bénite et son gros *formulaire*,
Mais j'arrive trop tard... tout est fait... tout est dit !
Excepté de le mettre, hélas ! dans un suaire.
Tu m'aideras, Fanfan, ce matin tous les deux
Nous ferons un cercueil. Il est bien malheureux
De vivre et de mourir si loin de tous les prêtres.
Mais le bon Dieu le sait, nous n'en sommes pas maîtres.

Là-dessus je contai mon histoire : d'abord
Le bourgeois qui m'avait fait *revirer* de bord,
Au-dessus des sapins l'étonnante lumière,
Et le vilain gibier que j'avais fait lever.
C'est sérieux, dit-il, faisons une prière.
Et la prière faite et sans se relever,
Et jetant l'eau bénite à la droite, à la gauche :
Je m'explique très-bien, mon pauvre Ladébauche,

Tout ce qui s'est passé. Vraiment un grand danger
Vous menaçait tous deux et tu l'as paré belle.
Oui, le bon Dieu nous aime..... il te faudra changer
De vie et t'occuper de l'autre..... l'éternelle !
Celui qui t'a parlé..... c'est son ange gardien ;
Le rêve de ma femme était aussi du sien.
C'est le malin bien sûr, qui rôde sous la forme
De ce gros loup cervier ; et cette bête énorme
Venait pour vous gripper ; mais elle a fait trouvaille
Qu'elle ne flairait point..... scapulaire et médaille
Sont sur le corps, vois-tu ..... puis d'un saint il a l'air ;
Enfin cette lueur apparaissant dans l'air ;
Tout cela bout-à-bout fait une certitude
Qui ne me laisse pas la moindre inquiétude.

Il avait bien raison, comme vous allez voir.
Quand nous eûmes rendu le funèbre devoir
A notre cher ami..... " Faut trouver sa cachette,
Dit le père. Il avait, soi disant, un trésor ;
Il en parlait souvent et voulait que son or
Servit à son neveu, le fils de Jean Touchette,
Pour le faire *éduquer*."

Après avoir fouillé
Partout, on découvrit un coffre-fort rouillé,
Tout petit, mais bien lourd ; pistoles, portugaises,
Piastres d Espagne, écus, doublons, piastres anglaises,
Tout compté, formaient bien plus de trois mille francs.
Le père Duchesneau se chargea de la somme
Au nom de l'héritier ; c'était un si brave homme,
Bon parmi les meilleurs, franc parmi les plus francs,
Que je le laissai faire. Il prit encore avec,
La montre, les fusils, et les peaux les plus belles
De martre et de renard, pour les vendre à Québec,
Disant qu'à son retour j'aurais de ses nouvelles.

Dans l'automne suivant, deux voyageurs un soir,
L'un jeune, l'autre vieux, frappèrent à ma porte.
Le vieux dit en entrant : Mon fanfan, je t'apporte
Des nouvelles tout plein ; de plus tu vas savoir
Le fin mot du mystère au sujet de Baptiste.
Ce monsieur que voilà, c'est son neveu François,
Son héritier, qui vient..... par ici..... tu conçois....
—Je conçois qu'il faut boire et manger, et j'insiste,
Père, pour que l'on prenne au moins un petit coup.
Après nous jaserons un peu de tout..... beaucoup
De notre ami Lanouet..... son neveu lui ressemble,
Et je suis très-content de vous avoir ensemble.....
Seulement je crois bien que vous ne ferez pas,
Avec un civet cuit sans oignons, un repas

Bien soigné ; car enfin, faut que je vous le dise,
Je suis pauvre à présent comme un vrai rat d'église ;
Mais toujours, mes amis, c'est offert de grand cœur !

Nous causâmes bien tard, tout en faisant honneur
A mon maigre festin. J'appris bien des histoires,
Comment les avocats et leurs maudits grimoires
Avaient failli manger la moitié du gâteau.
Comment aussi fin qu'eux, le père Duchesneau
Sut par un compromis régler toute l'affaire.
—Nous avions tous signé par-devant le notaire,
Dit-il, je n'avais plus qu'à porter au curé,
Pour des messes, vingt francs. Il commençait à lire
A peine mon écrit..... Etes-vous assuré
De ce nom-là, Lanouet, fit-il : voulez-vous dire
Lanouet du Labrador ?—D'où le connaissez-vous ?
Vous ne fûtes jamais en mission chez nous
— Non, mais je corresponds avec un prêtre en France,
Je le charge souvent des messes en souffrance.....
Cela semble impossible..... enfin nous allons voir.
Puis il prit une lettre au fond d'un grand tiroir,
Disant. C'est qu'elle vient, voyez-vous, d'un saint prêtre.
On y lisait ceci :

Daté de Caudebec,

Fête de saint Etienne—Au curé de Québec.
Messire, le curé, je ne voudrais pas être
En retard avec vous..... J'ai reçu ces jours-ci
Votre bonne missive et la lettre de change ;
Le tout mérite bien que l'on dise merci.
Souffrez que je vous conte une aventure étrange
Qui vient de m'arriver..... J'exorcise un garçon,
Que le méchant esprit poursuit d'une façon
Cruelle et dangereuse. Il ne lui laisse trêve
Ni jour, ni nuit ; souvent, il le traîne à la grève
Pour le faire noyer. Comme un homme enivré,
Le pauvre enfant trépigne et jure et se démène.
Je croyais, grâce à Dieu, ce chrétien délivré
De son affreux tourment. Depuis une semaine,
Le démon se taisait. Il reparut encor
Hier, plus furieux, et faisant un tapage
Plus infernal, criant : Je viens du Labrador,
De chez Lanouet. Et puis répondant avec rage,
Interrogé par nous : Je n'ai pu réussir,
Car Marie était là ! Vous pourrez découvrir
S'il a dit vrai. Priant Dieu pour qu'il vous conserve
En parfaite santé, surtout qu'il vous préserve
De tout esprit du mal, sorcier ou manitou,
Vous et votre troupeau, de tout mon cœur je signe
Votre humble serviteur Jean de Kergariou,
Curé de Caudebec et prêtre bien indigne

— Tu le vois donc, Fanfan, c'était bien le démon,
Et la blanche lumière était la sainte Vierge.
Comme a dit le curé, tu lui dois un beau cierge !
Là-dessus vous pensez s'il m'en fit un sermon !
Je n'avais pas besoin de toute sa morale ;
On n'est jamais flatté d'avoir vu de si près
Sa Majesté le roi de la cour infernale !
J'en frissonnais encore plus de deux ans après,
Et redoutais sans cesse un second tête-à-tête,
La nuit surtout, avec cette vilaine bête.
Le père Duchesneau m'avait donné pourtant
Un chapelet bénit. Il me dit en partant :
Pour ne pas avoir peur, souviens-toi de Marie.
Elle a sauvé Lanouet..... de celui qui la prie
Elle a toujours grand soin.

Le temps était très-beau,
Quand je les conduisis à bord de leur vaisseau,
Mais, cependant, à peine avaient-ils pris le large,
Qu'un *nordais* enragé vint secouer leur barge.

Ils me l'ont dit depuis, de tristes hurlements,
Semblables tout à fait aux cris d'un chat sauvage,
Les suivirent toujours, s'élevant du rivage.
On entendait aussi de grands ricanements
Applaudir dans les airs aux coups de la tempête.
Pendant trois jours et plus, la mer se fit un jeu
De leur terreur, et puis lorsqu'ils se faisaient fête
D'arriver chez Lanouet, ils virent un grand feu
Et ne trouvèrent plus, débarqués sur la plage,
Que cendres et fumée, au lieu de l'héritage
Que cherchait le neveu..... bien trop heureux encor
D'avoir pu conserver peaux de martre et trésor.
Les flammes n'avaient point laissé planche sur planche.
Le diable, c'est trop clair, avait pris sa revanche !

On ne discute point l'histoire du trappeur.
Mais elle met en verve un autre voyageur,
Qui vient dire comment, un soir, dans sa cabane,
Il a de ses yeux vu le *Matché-manitou*,
A l'appel d'un jongleur descendre par un trou.

De bien d'autres récits, la pauvre caravane
S'amusa jusqu'au jour, le groupe d'auditeurs
Se faisant de plus mince en plus mince, à mesure
Que le sommeil, ami de l'humaine nature,
Triomphait doucement du talent des conteurs;
Il faut le dire aussi, plus d'un récit de chasse
Auprès du merveilleux avait trouvé sa place.

EPILOGUE.

Ces contes, dira-t-on, sont à dormir debout !
Je le veux bien, lecteurs, si c'est là votre goût,
Mais chaque jour pourtant, dans vos papiers-nouvelles,
Que de contes aussi ! ..... Vous en lisez de belles !
Réclames, faits divers, feuilletons et romans,
Spiritisme, magie, absurdes nécromans,
Remèdes à tous maux, pancartes revernies,
Vieilles inventions plus ou moins rajeunies,
Anecdotes, bons mots, fabriques au besoin,
Vains propos de salons recueillis avec soin,
Discours improvisés, mais imprimés d'avance,
Eloges à prix fait ou portant redevance,
Faisant de tout cela votre pain quotidien,
Vous n'avez rien à dire au plus crédule indien !

Du reste, on n'a pas su le dernier mot encore
De tous ces vieux recits que le vrai peuple adore,
Plus d'un sage docteur met de l'eau dans son vin,
Et ne se moque plus du merveilleux divin,
Ni de l'autre. Ils sont même, à leurs heures, aimables
Au point de regarder comme choses probables
Ce que d'honnêtes gens ont pu voir de leurs yeux !
C'est le poète anglais qui nous le certifie,
Plus de prodiges sont, sur terre et dans les cieux,
Que n'en rêva jamais notre philosophie
Ce qu'un grand homme admet, on le voit trop souvent
Fierement repoussé par le demi-savant,
Chose bizarre au fait, tandis que la science
Hésite et se récuse, on entend l'ignorance
Nier brutalement. Tous nos bons épiciers,
Se croyant plus fins qu'eux, se moquent des sorciers.

Légendes, doux récits, qui berciez mon enfance,
Vieux contes du pays, vieilles chansons de France,
Peut-être un jour, hélas ! vos accents ingénus,
De nos petits neveux ne seront plus connus.
Vous vous tairez, ou bien l'écho de votre muse
Ira s'affaiblissant partout où l'on abuse
De ce grand vilain mot, si plein d'illusion,
Et trop long pour mes vers : Civilisation.

O poëmes naïfs, dont le peuple est l'auteur,
Légendes que transmet à la folle jeunesse,
Avec un saint amour, la prudente vieillesse,
Votre charme est surtout aux lèvres du conteur,
Et, malgré votre nom, il faut bien vous le dire,
On ne vous croira plus lorsqu'on pourra vous lire !

NOTES.

Quelques locutions particulières au pays, ont dû trouver place dans ces légendes. Pour le lecteur étranger elles demandent des explications. Au lieu de hérisser le texte de notes trop nombreuses on a cru mieux faire en les rejetant à la fin.

1

.... La vache est toute proche
Du ravin qui descend à la *Pointe des Ours*
De là pour la prairie on n'a plus que deux jours
La chute est bien nommée ; et soit dit sans reproche
Elle beugle plus fort qu'un troupeau tout entier.....

Ce nom était donné autrefois familièrement à plusieurs sauts ou rapides. Les images ou les onomatopées sont partout de l'essence du langage populaire.

2

—Va chercher le curé, dit ma mère, va, cours :
Ce pauvre malheureux, c'est le meilleur secours
Qu'on puisse lui donner ; tandis que Madeleine
Et moi, nous lui ferons un fameux bon *sang-gris*,
Charlot pourra t'aider ; prends le gros cheval gris ;
Prends la calèche neuve, et *file* au presbytère.....

On trouve dans Bescherelle : " SANG-GRIS, sorte de boisson très-forte en usage aux îles françaises de l'Amérique. Le sang-gris se fait avec du vin de Madère, du sucre, du jus de citron, un peu de canelle et de girofle, beaucoup de muscade et une croute de pain rôtie. Quand tous les ingrédients ont eu le temps de macérer ensemble, on passe la liqueur par un linge fin. Le sang-gris est rafraîchissant et surtout fort agréable à boire."

On trouve aussi dans Worcester.—" SANGAREE.—(Spanish *sangre, blood.*) A beverage made of wine, water, sugar and nutmeg ; said to have been first used in the West Indies."

Comme on le voit le *sang-gris* (on prononce ici assez généralement saingris) est une boisson *rafraîchissante* dont la recette vient *des Iles*. Les Antilles françaises avant la conquête et les Antilles anglaises jusqu'à ces dernières années eurent toujours un très-grand commerce avec le Canada, commerce qu'il s'agit de rétablir aujourd'hui. C'était de là que nous venaient *directement* le rum, les liqueurs, le sucre, la melasse, le café et les épices. L'étymologie espagnole du mot se rapporte très bien à la couleur rouge foncée du liquide, ici surtout où ce breuvage se faisait plutôt avec du vin d'Oporto, ou quelqu'autre vin de couleur rouge qu'avec du vin de Madère. Que de *sangrados* canadiens ont prescrit un bon *sang-gris* sans songer à cette étymologie si voisine du sobriquet par lequel on les désigne ! Que de braves gens transis de froid se sont réchauffés avec cette liqueur prétendue rafraîchissante !

File au presbytère.—On dit familièrement en France *filer* pour *partir, s'en aller promptement.* Mais il me semble que *filer à un endroit*, pour *s'y rendre promptement* ne se dit qu'au Canada.

3

Croyez, après cela, si le sorcier m'emporte !

Ici comme en France le *sorcier* se dit pour le *diable*. C'est l'agent pris pour son *principal*.

4

—Mes beaux *mangeurs de lard*, malgré votre désir,

On appelle *mangeurs de lard* ou mieux encore *mangeux d'lard*, les débutants dans la carrière de *voyageur*. Les véritables *voyageurs* ceux qui ont fait plusieurs courses dans les *pays d'en haut* sont très portés à se moquer des nouveaux arrivants qui sont comme les conscrits à l'armée, en butte aux plaisanteries des gens plus aguerris. Le lard entre pour beaucoup dans la nourriture de l'habitant canadien, et, il est assez rare dans celle du *voyageur ;* ceux-ci nourris de *sagamité* de maïs, et au *pémican* de bison—regrettaient le lard comme les Israélites regrettaient les oignons d'Egypte. Voyez *Forestiers et Voyageurs* par M. Charles Taché.

5

" J'étais dans le banc du *Seigneur*,

Parmi les droits seigneuriaux était celui qu'avait le seigneur de posséder un banc dans l'église. Ce droit a été limité par quelques arrêts au seigneur patron de l'église.

6

..... Et je vis qu'à la place
Du visage, il avait un nuage léger,
Quelque chose de gris enfin comme une trace
De fumée ou d'encens."....

Dans les légendes et même dans les récits merveilleux plus modernes, les esprits se présentent assez souvent sous la forme d'une petite colonne de vapeur grisâtre. Voyez la savante dissertation de M. de Mirville sur les apparitions du presbytère de Cideville dans son livre *Des esprits et de leurs manifestations.*

7

Ce qui pardessus tout n'était pas drôle à voir,
C'était bien le navire à l'antique structure,
Qui promenait son ombre à la nef suspendu.

Dans presque toutes nos anciennes églises, il y avait un joli petit modèle de navire très complet et souvent très bien fait, suspendu à la voûte. D'où venait cet usage ?

8

..... Sachez que, par la suite
Il devint prêtre..... et, bien pire que ça..... jésuite.

Dans le langage populaire *pire* veut souvent dire *mieux* ou *plus fort*. Une curieuse anecdote à ce sujet. L'honorable M. J. E. Turcotte, orateur, (président) de l'Assemblée Législative avait fait don d'un terrain à la ville des Trois-Rivières pour une place publique qui fut appelée le *Boulevard Turcotte*. Un électeur de son comté entendant parler de cela dit : " Cré Jo Turcotte ! Il est bien pour avoir toutes les places ! Ils l'ont bien fait *boulevard !* C'est-il *pire qu'honorable ?* "

9

Et d'un excellent vin qu'un bourgeois d'Amérique
Avait laissé chez lui.....

L'Amérique pour un canadien c'est la république des Etats-Unis. On dit aujourd'hui les *américains* comme on disait autrefois les *Bastonnais*. Dans certaines parties du district de Montréal lorsqu'on veut parler d'une

invasion possible on dit encore " l'Amérique va descendre." Les anglo-canadiens disent aussi *the americans* pour les citoyens de la République.

10

Et mon bon *cométic* refaisait d'anse en anse
Le chemin parcouru.....

Le *cométic* est un traîneau long et très léger auquel on attele les chiens esquimaux ; c'est le nom en langue sauvage.

11

Comme fait ce chasseur courant sur un nuage,
Avec des chiens nombreux la veille d'un orage.
Vous l'avez vu sans doute ; on vous en a parlé
Du moins dans votre enfance.....

La *chasse-galerie* est une des croyances populaires les plus répandues au Canada. Les gens qui *l'avaient vue* n'étaient pas rares autrefois. Les bizarres reflets de la lune à travers les nuages, aidant à l'imagination prévenue d'avance ont pu causer ces visions. C'est du reste une des superstitions les plus anciennes et les plus répandues en France et dans bien d'autres pays.

12

Et je me demandais comment, ayant *embelle*
A penser au bon Dieu, j'avais pu m'empêcher
Etant seul dans les bois ou bien dans ma cabane
De le prier souvent ;.....

Avoir *embelle* à faire une chose—prendre son *embelle*—l'avoir *embelle*—voilà des locutions très usitées a Canada et dont les gens les plus instruits se servent à chaque instant. *Embelle* est un terme de marine qui désigne une partie d'un vaisseau. Il est particulièrement en usage sur les vaisseaux des pêcheries de Terreneuve, nous disent les dictionnaires. Notre locution qui m'assure-t-on est aussi en usage dans plusieurs parties de la France, aurait-elle là son origine ? Ou viendrait-elle du vieux mot français *bel* souvent pris pour *beau*—voir une chose *en bel* pour la voir *en beau ?* Avoir *bel* à faire une chose pour avoir *beau ? Embellie* est aussi un autre terme de marine—c'est un changement favorable dans le temps, dans l'atmosphère ; on profite d'une *embellie* pour mettre à la voile. De là peut être l'avoir *embelle* ou *avoir embelle ?*

13

..... Puis me mis à jongler
Comment on avait pu si raide l'étrangler.

D'après les dictionnaires *jongler* veut dire faire des tours de *passe-passe ;* mais cela se dit ici pour : penser très-sérieusement à une chose, s'absorber dans ses réflexions. Voyez l'introduction.

14

.... Peut-être
Est-ce un ami, repris-je, et non point le grichou.

On dit le *grichou* pour désigner l'esprit infernal auquel on donne toutes sortes de petits noms pour ne pas avoir à l'appeler de son vrai nom. C'est le cas dans le langage populaire de tous les pays. On dit aussi un *grichou* pour dire un *diablotin*, une jeune personne très éveillée et très espiègle.

15

Père, vous arrivez bien mal d'une façon,
Dis-je en ouvrant la porte, et pas trop mal de l'autre.

" D'une façon mais pas de l'autre " est une manière de parler très commune chez nos *habitants*, qui comme les paysans partout ailleurs ne craignent rien tant que de se compromettre par une assertion quelconque. Je me souviens des réponses suivantes données par un témoin dans un procès pour diffamation. *Question.*—Le demandeur jouit-il d'une bonne réputation ? *Réponse.*—Oui monsieur, d'une façon..... mais pas de l'autre.—Q. Comment cela ?—Dame il passe pour un homme chanceux.—Q. Que voulez-vous dire ?—R. Une fois il a trouvé une grosse corde dans le chemin.—Q. Après cela ?—Il y avait une paire de bœufs au bout ; il les a mis dans son étable puis il est allé les vendre à la ville."

16

Un flacon d'eau bénite et son gros *formulaire*.

Le Formulaire des prières chrétiennes à l'usage des Religieuses Ursulines livre d'un assez grand format est très répandu, dans le pays. Dans bien des familles c'était autrefois le livre de prière, par excellence.

17

Là dessus je contai mon histoire : d'abord
Le bourgeois qui m'avait fait *revirer de bord*.

Virer de bord ou encore mieux *revirer de bord*, expression maritime qui comme bien d'autres de même origine est très usitée surtout dans la région de Québec.

18

..... Après avoir fouillé
Partout, on découvrit un coffre-fort rouillé
Tout petit, mais bien lourd ; pistoles, portugaises,
Piastres d'Espagne, écus, doublons, piastres anglaises.
Tout compté, formaient bien plus de trois mille francs.

Les billets de banque étaient inconnus à cette époque ; les monnaies d'or et d'argent décrites dans ces deux vers formaient le numéraire. Rien qu'à les entendre nommer on se rappelle les jours d'abondance où ces belles pièces renfermées le plus souvent dans un bas ou dans un chausson s'entassaient dans les coffres de nos habitants.

19

Mais, cependant, à peine avaient-ils pris le large,
Qu'un *nordais* enragé vint secouer leur barge.

Au Canada comme dans plusieurs provinces de France on dit *nordais* pour nord-est. Le vent de *nordais* comme je l'ai dit ailleurs est un véritable fléau indigène pour certaines parties de notre pays.

20

Il y a plusieurs autres locutions canadiennes qui se rencontrent à plusieurs reprises dans ces vers ; entr'autres l'emploi du pronom impersonnel *on* à la place de *nous*. Cette manière de parler est très usitée dans toutes les classes de la société ; elle est caractéristique et peut servir à décéler aux oreilles d'un puriste européen, ceux-là même de nos compatriotes qui parlent le français le plus correctement. *On* surtout avec *notre* sonne très curieusement pour un français de la *vieille France*. *On va dire notre chapelet.*

LES FRÈRES

DES

ÉCOLES CHRÉTIENNES.

CONFÉRENCE PRONONCÉE A L'INSTITUT CANADIEN
DE QUÉBEC, LE 19 AVRIL 1877,

PAR M. P. J. JOLICŒUR.

« Il est à propos que le peuple soit guidé et non point « qu'il soit instruit ; il n'est pas digne de l'être. Il me « paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorants ; ce « n'est pas le manœuvre qu'il faut instruire, c'est le « bourgeois. Le peuple ressemble à des bœufs à qui il faut « un aiguillon, un joug, et du foin. » Je me hâte de dire que ces ignobles paroles ne sont pas de moi. Elles ont été écrites par le coryphée de la philosophie au 18me siècle, par Voltaire, à qui les libres penseurs de France ont élevé une statue sur un des boulevards de Paris. Et quel moment ont-ils choisi pour glorifier le plat courtisan de Frédéric de Prusse, l'insulteur de Jeanne d'Arc ? celui où la France pleurait un million de ses enfants morts au champ d'honneur, et où elle était couverte de

ruines entassées par les armées prussiennes. Heureusement que la France religieuse et raisonnable, ne tardait pas à se laver de cet affront. Le 2 juin 1875, on élevait sur une des places publiques de Rouen, un monument à la mémoire d'un grand homme de bien, à un véritable ami du peuple—je veux parler du Vénérable Jean-Baptiste de La Salle. La cérémonie fut splendide et imposante ; de tous côtés on se hâta de venir rendre hommage à ce bienfaiteur de l'humanité, qui ne pensait pas, lui, que le peuple n'était bon qu'à manger du foin, mais qui consacra quarante ans d'une vie pénible et laborieuse à donner aux enfants pauvres une éducation élémentaire et chrétienne. [1]

Je viens donc ce soir vous lire quelques pages sur la fondation de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes, sur leur système d'enseignement, sur leur développement, sur leur influence et leur propagation.

Jean-Baptiste de La Salle naquit à Reims, le 30 avril 1651. Son père, Louis de La Salle, d'une famille ancienne et des plus distinguées, y remplissait avec honneur une fonction judiciaire. Sa mère, Nicole Moët de Brouillet, fuyait le monde et embellissait sa maison de tout le charme des vertus domestiques. Jean-Baptiste fut l'ainé de sept enfants—cinq garçons et deux filles. Trois des garçons entrèrent dans les ordres, et une des filles se fit religieuse. Dès son jeune âge, Jean-Baptiste se distingua par sa piété. Placé au collége de Reims pour y faire ses études, il conquit aussitôt l'affection de ses maîtres par sa docilité et son intelligence, tandis que sa bonté, sa complaisance, son humeur toujours égale lui gagnaient l'amitié de tous ses condisciples. Il pensait dès lors à entrer dans l'état ecclésiastique, et, suivant l'usage du temps, il fut tonsuré à onze ans. A dix-sept ans il était fait chanoine métropolitain. Pour se mettre à la hauteur de cette dignité, il poursuivit ses études avec ardeur et, après avoir terminé son cours de philoso-

1 Le monument fut construit au moyen d'une souscription publique dont le chiffre dépassa 110 mille francs. Toutes les parties du monde y contribuèrent ; Montréal et Québec envoyèrent leur quote-part. On estime à cent mille le nombre des personnes qui prirent part à la fête de l'inauguration. Quarante-deux nations y furent représentées par autant de bannières.—Le Canada y eut la sienne.

phie, il reçut le diplôme de maître-ès-arts. Afin de compléter son instruction, il crut devoir aller à Paris pour y subir à l'Université les épreuves du doctorat. Logé au séminaire de St. Sulpice, il y rencontra Fénélon; mais ces deux grands amis de l'éducation se connurent à peine. La mort successive de sa mère et de son père le força de revenir à Reims pour y veiller à ses affaires domestiques et à celles de ses frères et sœurs dont il était le tuteur. A son retour, il fit la connaissance de l'abbé Rolland, chanoine théologal de la cathédrale de Reims, et fondateur et directeur de la communauté de l'Enfant Jésus, espèce de séminaire où l'on formait des institutrices qui se destinaient à l'instruction des jeunes filles pauvres et orphelines. L'abbé Rolland, qui avait ses vues, initia son jeune ami à la régie de sa communauté. Plus d'une fois leurs entretiens roulèrent sur la corruption des classes pauvres, résultant de l'ignorance. De là apparaissait à leurs yeux le besoin d'écoles gratuites.

M. de La Salle fut ordonné prêtre le 9 avril 1678 ; il était âgé de 27 ans. Peu de temps après, arriva la mort de l'abbé Rolland. Il nomma son ami exécuteur testamentaire et le pria de prendre soin de la communauté de l'Enfant Jésus. Malgré ses répugnances, l'abbé de La Salle accepta la tâche, par respect pour la mémoire de l'abbé Rolland.

Il était entré en fonctions, quand une noble dame de Rouen, qui avait longtemps habité Reims où elle était née, et qui, après avoir passé sa jeunesse dans la dissipation, s'était convertie, résolut de consacrer à des œuvres charitables l'immense fortune que lui avait laissée son mari. Ayant entendu parler de la communauté de l'Enfant Jésus, elle voulut établir dans sa ville natale une maison semblable pour former des maîtres d'école pour les enfants pauvres. Elle chargea de cette mission un pieux laïque parvenu à l'âge mûr, M. Adrien Niel, qui avait déjà inauguré à Rouen des écoles gratuites pour les garçons. Il avait une lettre pour la supérieure de l'Enfant Jésus et une autre pour M. de La Salle. Après qu'ils eurent conféré ensemble, il fut décidé que M. Niel, avec un jeune homme qu'il avait amené avec lui, irait loger chez M. de La Salle. Ils s'occupèrent pendant quelque temps à discuter le projet et, après avoir consulté

le curé de St. Maurice de Reims, ils terminèrent leurs arrangements, et la première école gratuite fut ouverte le 15 avril 1679. Grâce à la générosité d'une autre dame, une seconde école fut fondée dans la paroisse de St. Jacques.

M. Niel était plein d'initiative et d'ardeur; mais il manquait de l'esprit de suite et d'ensemble indispensable à un chef d'établissement. Faute de direction, les maîtres se relâchaient ; il n'y avait point de discipline parmi les écoliers. Le besoin de méthode et d'uniformité se faisait sentir ; chaque maître procédait à sa manière, n'écoutant que son caprice et son génie particulier. Et c'était là le défaut général des écoles de France. Le clergé, les rois avaient fait de grands sacrifices pour répandre l'instruction primaire, mais sans beaucoup de succès. Il y avait plusieurs causes à cet état de choses. D'abord les ouvriers manquaient à la moisson et la qualité ne suppléait pas à la quantité.—Je lis dans une conférence donnée à Rouen par un avocat éminent, la veille de l'inauguration du monument de l'abbé de La Salle : « Parmi les maîtres se rencontraient fréquemment des fripiers, des gargotiers, des cabaretiers, des joueurs de marionnettes; et, dans un des quartiers de Paris, où le curé donnait pourtant à l'éducation un soin tout spécial, on n'avait pu trouver pour toutes les classes des maîtres qui sussent écrire. » Faut-il penser si cette classe était estimée. On les traitait de gens de petite condition, bornés d'esprit et de rudes manières. L'abbé de La Salle lui-même disait : « La seule pensée qu'il m'aurait fallu vivre avec eux, m'était insupportable. Aussi, le plus souvent on n'embrassait cet état que comme pis-aller, et on peut répéter ce que disait un ancien : 'un des châtiments que les dieux réservaient à ceux qu'ils poursuivaient de leur colère, c'était de les faire maîtres d'école.' »

Ces braves gens étaient organisés en confrérie ou corporation. On sait ce qu'étaient ces corporations dans l'ancienne France. De même qu'il y avait des corporations de menuisiers, de bouchers, de forgerons reconnues par arrêt de parlement, il y eut aussi la corporation des maîtres-d'école ou maîtres écrivains, comme ils s'appelaient, avec leurs priviléges et leurs prérogatives.

On ne savait pas alors ce que c'était que la pédagogie. Chaque élève avait un livre différent, le maître faisait lire ses écoliers isolément. Outre que cette méthode était extrêmement fatigante pour le maître, on peut s'imaginer le beau tapage que faisait la classe pendant que se donnait la leçon.

M. de La Salle, frappé de ce désordre, résolut d'y porter remède. Il réunit les maîtres et les logea dans une maison voisine de la sienne. Il s'appliqua à les former, à les pétrir, si je puis m'exprimer ainsi, dans le même moule. Il lui fallut refaire les livres d'enseignement, rédiger des alphabets, des catéchismes, des livres de méthode ; il lui fallut réformer l'écriture, qui était défectueuse et peu intelligible et la remplacer par une écriture rapide et facile à lire. Au milieu de ces occupations, il trouvait le temps de se faire recevoir docteur. Dans le même moment, une troisième école s'ouvrait à Reims, au grand contentement des mères de famille. Le maire et les échevins de la petite ville de Guise, ayant appris le succès des écoles de Reims, voulurent en établir une semblable dans leur ville.

Ce fut M. Niel qui fut chargé d'aller l'installer. Jusques là, M. de La Salle s'était contenté de recevoir ses disciples chez lui, à l'heure des repas et pour les exercices de piété qu'ils faisaient en commun. Afin de se rapprocher d'eux davantage, il les réunit dans sa propre maison. Mais le nouvel institut faillit prendre fin dès sa naissance. Par une inconstance inhérente à la nature humaine, plusieurs des maîtres se lassèrent de la vie d'obéissance et de retraite qu'ils menaient : d'autres, pleins de bonne volonté, mais manquant de talent, changèrent de position ; enfin quelques autres inquiets de l'avenir se disaient : « nous allons travailler toute notre vie, nous allons user notre santé et, quand la vieillesse viendra, incapables de rendre service, nous n'aurons pour perspective que la mendicité. M. de La Salle peut en parler à son aise ; il est riche et il ne sentira jamais le besoin. » Le nombre de ses disciples à Reims se trouva réduit à deux. Les autres maîtres étaient épars dans diverses localités. A l'aide de quelques vocations nouvelles, M. de La Salle put réunir douze disciples. Après une retraite de huit jours, il leur proposa de se réunir en communauté, de faire des vœux,

d'adopter des règles pour leur régie, de porter un costume uniforme. Après avoir bien réfléchi, on convint que les membres de la communauté feraient pour trois ans le vœu de pauvreté et d'obéissance : le costume fut celui que l'on voit encore aujourd'hui ; soutane de gros drap, manteau à amples manches, rabat blanc, chapeau à larges bords et relevé en triangle, gros souliers ; — la nourriture consistait en grosse viande, en pain grossier ; pas de volaille ni de mets délicats ; abstention presque absolue de vin. L'abbé de La Salle lui-même se soumit à la règle dans toute sa rigueur, quoique sa santé dût en souffrir ; il revêtit aussi le costume de l'ordre. Ils changèrent leurs noms de maîtres d'école, en celui de *Frères des écoles chrétiennes et gratuites.* [1]

Voici maintenant le partage de la journée des frères. Ils se lèvent à quatre heures et demie, font une lecture de piété à quatre heures et trois quarts, la prière et la méditation à cinq heures, assistent à la messe à six heures, se livrent à un travail de bureau à six heures et demie, déjeunent à sept heures et un quart, récitent le chapelet à sept heures et demie, font la classe à huit heures, l'étude du catéchisme à onze heures et demie, dînent à onze heures et trois quarts, et prennent un peu de récréation. — A une heure après midi prière et chapelet, à une heure et demie la classe, à cinq heures travail de bureau, à cinq heures et demie étude du catéchisme, à six heures lecture spirituelle, à six heures et demie méditation, à sept heures souper et récréation, à huit heures et demie prière du soir, à neuf heures le coucher, à neuf heures et un quart, on éteint les lumières.

On a vu que dès l'ouverture de ses écoles, l'abbé de La Salle avait introduit diverses réformes ; il s'occupa alors de compléter le système d'enseignement. A la méthode qui avait jusque là prévalu de donner la leçon aux écoliers l'un après l'autre, il substitua l'enseignement simultané, « une des plus belles découvertes de l'esprit humain, » suivant M. Droz. La classe était divisée en sections ; le maître donnait la leçon à tous les élèves d'une section à la fois, chacun suivait du regard

1. On les appelle quelquefois, même dans des documents publics, *frères de la doctrine chrétienne ;* mais leur vrai nom est comme suit : *frères des écoles chrétiennes et gratuites.*

et du doigt tous les mots de la leçon. [1] Un élève la prononce, les autres la répètent, le livre en main. Pendant ce temps, l'autre partie de la classe sous la surveillance de moniteurs choisis parmi les élèves les plus sages et les plus intelligents, répète la leçon. Chaque matière avait son heure réglée. Elle consistait dans la lecture des livres imprimés, des manuscrits, dans l'écriture, le calcul et le dessin, et une demi-heure de catéchisme tous les jours.

La communauté formée, les écoles organisées, M. de La Salle, dans le but de s'identifier davantage avec ses disciples et de leur inspirer la foi et la constance, prit une résolution qu'on peut regarder comme heroïque. Il vendit ses biens et en distribua le produit aux pauvres dans un temps fort opportun pour les malheureux, car une grande disette désolait alors la France. Tant qu'elle dura, il nourrit une partie de ses écoliers et leurs parents. Le sacrifice n'était pas assez grand, M. de La Salle, croyant que ses nouveaux devoirs n'étaient pas compatibles avec ses fonctions de chanoine, résigna son canonicat en faveur d'un ecclésiastique plein de talent et de mérite, mais d'une condition humble et pauvre. Cette dernière résolution lui attira bien des déboires et des désagréments. Sa famille lui fit des reproches amers, ses amis le blâmèrent, mais rien ne put le faire revenir sur sa détermination ; et voilà le fils de famille qui aurait pu parvenir aux honneurs et aux dignités et mener une vie douce et facile, réduit volontairement à la plus grande pauvreté ; voilà le chanoine de la cathédrale, le docteur en théologie enseignant la lecture à des enfants pauvres et déguenillés.

Les écoles gratuites se sentirent de suite de la nouvelle impulsion qui leur était donnée ; mais les pauvres frères durent dès l'abord s'armer de patience et d'humilité. Dès qu'ils sortirent sous leur nouveau costume, ils excitèrent la malignité et la moquerie ; on les montrait du doigt ; les enfants les poursuivaient en les outrageant.

1. Les principes et le secret de la méthode simultanée sont expliqués dans le livre intitulé : *La conduite des écoles chrétiennes*, composé par l'abbé de La Salle, revu par le frère Anaclet et perfectionné par le frère Philippe. " Il est aujourd'hui, dit un auteur, la loi la plus simple, la plus courte et la plus obéie qu'il y ait au monde."

M. de La Salle lui-même n'en fut pas exempt, et il fut plus d'une fois insulté par des gens qu'il avait nourris, lors de la disette. A tous ces outrages les frères n'opposaient que la douceur ; et bientôt les succès qu'ils obtinrent firent cesser tout esprit d'hostilité ; mais ce ne fut pas pour longtemps. Une circonstance insignifiante réveilla la mauvaise humeur des gens. Les enfants de Reims, qui recevaient de mauvais exemples dans leur familles, étaient pour la plupart méchants et indociles; ils donnaient beaucoup de mal aux frères par leur grossièreté et leurs espièglerics. On essaya de les gagner par la douceur, mais ce fut peine inutile. Force fut donc de recourir aux corrections. Les enfants exaspérés se plaignirent à leurs parents : ceux-ci vinrent injurier les frères et excitèrent leurs enfants à les imiter. Quand ces mauvais sujets rencontraient leurs anciens maîtres, il les poursuivaient en leur jetant de la boue et des pierres. Une autre cause de tribulation leur vint de la part des maîtres écrivains qui craignaient la concurrence Ils citèrent plusieurs fois M. de La Salle en justice sous prétexte que parmi ses enfants, il y en avait qui appartenaient à des parents à l'aise. A force de patience et de douceur, les frères finirent par triompher. Mais les tracasseries se succédaient venant de tous lieux ; les ressources manquaient aussi et souvent les frères se trouvèrent réduits à la disette, ne prenant de nourriture que tout juste ce qu'il en fallait pour ne pas mourir de faim Cependant l'institut se propageait. Les curés des environs de Reims, témoins du bien que faisaient les nouvelles écoles, s'adressèrent au fondateur pour en établir dans leurs paroisses. Mais il se présentait une difficulte. En vertu d'une règle de l'ordre, on n'envoyait jamais un frère seul faire l'école dans une localité ; il fallait qu'ils fussent au moins deux. Or, les curés étaient trop pauvres pour payer deux maîtres, quelque modique que fût la subvention des frères. Ils choisirent alors quelques-uns des enfants de leur paroisse parmi les plus sages et les mieux disposés à s'instruire et les envoyèrent auprès de M. de La Salle, le priant de les former à sa méthode d'enseignement. C'était une charge nouvelle, car ces jeunes gens ne pouvaient point payer de pension et les curés avaient compté sur *Celui qui nourrit les oiseaux du*

ciel et sur la charité de M. de La Salle. Celui-ci trouva moyen d'en recevoir trente à qui on enseignait la lecture, l'écriture, le catéchisme et le plain-chant. Ces jeunes maîtres, revenus dans leurs villages, faisaient un bien immense. C'est bien là le premier modèle de nos écoles normales.

Mais le temps est venu pour M. de La Salle d'exercer son apostolat sur un plus vaste théâtre. Depuis longtemps, on le sollicitait d'aller établir ses écoles à Paris où une multitude d'enfants turbulents, dissipés, impies par imitation, croupissaient dans l'ignorance ; mais divers obstacles l'avaient arrêté jusques-là. En 1688 il se rendit enfin à la demande pressante du curé de St. Sulpice, et le 23 février, il partait accompagné de deux frères. Tous trois furent très bien accueillis et logés dans la maison des écoles. On leur confia tout de suite une école fréquentée par deux cents enfants. M. Compagnon, prêtre et grand chantre de l'église de St. Sulpice, en était le directeur. Tout était désordre et confusion dans cette école ; il n'y avait ni règle ni discipline ; la classe commençait tantôt à une heure tantôt à une autre ; les écoliers entraient et sortaient à leur guise et, attroupés dans la cour, plusieurs jouaient de l'argent. M. de La Salle s'aperçut bientôt qu'il avait une rude tâche à remplir. S'il eût eu le contrôle exclusif, il eût bientôt mis les choses en règle, grâce à son expérience et à sa méthode, mais il fallait compter avec M. Compagnon et ménager sa susceptibilité. Les frères prirent le parti de procéder avec beaucoup de prudence et de mesure et d'introduire leurs réformes petit à petit. Mais la classe était trop nombreuse et les frères ne pouvaient suffire à la besogne ; un d'eux même succomba d'épuisement et M. de La Salle fut obligé de prendre sa place dans la classe. A cette vue, le curé de St. Sulpice autorisa M. de La Salle à faire venir autant de frères qu'il serait nécessaire pour la bonne tenue de l'école, et il se décida à lui en remettre le contrôle exclusif. M. de La Salle appela deux frères à son aide et, libre désormais de toute entrave, il commença ses réformes. Il établit les choses sur le même pied qu'à Reims. La maison était ouverte et fermée à heure fixe, ce qui habitua les écoliers à la ponctualité ; tous les exercises, lecture, écriture, orthographe, calcul,

catéchisme se faisaient à heures fixes, et la population de Paris fut bientôt édifiée de la conduite modeste et recueillie de deux à trois cents enfants, auparavant tapageurs et espiègles, qui défilaient par les rues deux à deux, en se rendant à l'église sous la conduite des frères.

Une autre école s'établissait dans la rue du Bac. M. Compagnon ne voyait cependant pas de bon œil les nouvelles écoles. Il entreprit de les disperser et, à cet effet, il se fit le délateur des frères auprès du curé. Celui-ci se laissa séduire un instant et il était déterminé à donner congé à M. de La Salle. Heureusement que les rapports qu'on lui avait faits furent reconnus faux. Il rendit aux frères toute son estime. M. de La Salle croyait jouir désormais de la paix et de la tranquillité ; mais la confrérie des maîtres d'école jalouse de ses succès, commença à lui susciter mille tracasseries ; c'était un véritable système de persécutions. On le cita à plusieurs reprises devant les tribunaux ; on fit saisir les meubles des écoles ; on réussit à en faire fermer quelques unes, toujours sous le prétexte que leurs priviléges étaient méconnus, et qu'on admettait aux écoles gratuites des enfants qui avaient le moyen de payer. M. de La Salle réussit pendant quelque temps à calmer l'orage ; mais les persécutions se renouvelaient souvent, et il fallut toute l'autorité du curé pour les arrêter. Il promit aux maîtres d'école qu'aucun enfant ne serait admis aux écoles gratuites sans une permission écrite de sa main.

Vers 1690, M. de La Salle fut appelé à Reims pour les besoins de l'institut qu'il y avait laissé. Quoique malade, il partit à pied par une forte chaleur. C'était l'usage des frères de faire leurs voyages à pied ; ils s'en allaient avec quelques sous dans leurs poches, heureux quand sur la route ils trouvaient quelques personnes charitables pour leur donner asile. Les fatigues du voyage, les privations qu'il s'imposait avaient épuisé ses forces, et il arriva malade. Le repos, un régime un peu plus substantiel, les soins de ses disciples, le ramenèrent à la santé. Mais il trouva sa congrégation dans un bien triste état. Il avait laissé une communauté de cinquante membres divisée en trois classes ; elle avait disparu ; il avait laissé seize élèves, il n'en trouva plus que huit. La maison des maîtres de campagne n'existait plus Il

répara le désastre du mieux qu'il put, mit à la tête de sa communauté deux hommes capables, les frères Nicolas Wiart et Gabriel Drolin, et repartit pour Paris.

Il était à peine de retour qu'il tomba de nouveau gravement malade ; on désespéra longtemps de ses jours, et ce ne fut que par une espèce de miracle qu'il revint à la vie.

Aussitôt que ses forces le lui permirent, il s'occupa de trouver aux environs de Paris une maison située dans un endroit salubre et où il pourrait envoyer ses frères malades. La santé des frères s'altérait rapidement. La mauvaise nourriture, le mauvais air, le travail excessif ruinait les corps les plus robustes ; dans l'espace de trente-un ans il avait perdu quarante-cinq disciples morts d'épuisement et presque tous n'ayant pas dépassé l'âge de trente ans. Il trouva ce qu'il cherchait à Vaugirard. Ce n'était pas une maison de plaisance. Le lieu était salubre, mais la maison était délabrée et ouverte à tous les vents ; les meubles nécessaires ne s'y trouvaient même pas ; le lit consistait en une paillasse jetée sur deux planches ; on n'y faisait pas de cuisine ; la nourriture était apportée de la maison de Paris qui elle-même était tributaire de la cuisine de St. Sulpice. Il y établit un noviciat. Pendant les vacances, il y réunissait les frères et les confirmait dans leur vocation.

C'est alors qu'il songea à lier les membres de sa communauté par des vœux solennels. Il fit mander les plus anciens frères de chacune de ses maisons. Après une longue retraite, après avoir pesé la détermination pendant des mois entiers, les frères prononcèrent les vœux solennels de chasteté, d'obéissance et de pauvreté. Ce grand acte accompli, il mit par écrit la constitution et les règlements de l'ordre qui furent acceptés unanimement. C'est vers le même temps qu'il composa divers ouvrages dont il avait senti la nécessité. Voici la liste de ces ouvrages :

Les devoirs du chrétien envers Dieu et les moyens de pouvoir s'en acquitter.

Les règles de la bienséance et de la civilité chrétienne.

Instructions et prières pour la sainte messe.

Conduite des écoles chrétiennes.

Les douze vertus d'un bon maître.

Il fonda une école du soir, et organisa les écoles dominicales. Chaque dimanche, l'après-midi, deux à trois cents jeunes ouvriers au-dessous de l'âge de 21 ans, recevaient une éducation appropriée à leur état ; les moins capables apprenaient à lire et à écrire ; aux autres on enseignait le dessin, les mathématiques, la géographie, la comptabilité et l'architecture. A tous l'on donnait l'instruction religieuse et des conseils sur les devoirs de leur état. On les détournait ainsi de la vie de dissipation et de libertinage à laquelle ils étaient exposés, et ils contractaient les habitudes de la vie chrétienne. Il rétablit en même temps le séminaire des maîtres de campagne. Le roi d'Angleterre, Jacques II, alors en exil en France, eut occasion de visiter les établissements de M. de La Salle, et il fut si satisfait de ce qu'il avait vu, qu'il confia aux frères l'éducation d'un certain nombre de jeunes irlandais qui l'avaient suivi dans sa mauvaise fortune.

Depuis longtemps, le Fondateur désirait envoyer deux de ses disciples à Rome, afin qu'ils pussent travailler sous les yeux du St. Père et obtenir de Sa Sainteté l'approbation de l'institut. Il avait toujours attendu après les ressources nécessaires : mais comme elles ne venaient pas, il se décida à confier ses disciples à la garde de Dieu et il les mit en route avec la somme de cent livres,—à peu près cent francs. Les deux frères firent le voyage en demandant l'aumône, réservant leur petit pécule pour leurs dépenses à Rome. L'un des deux envoyés ne resta à Rome que quelques mois et s'en revint. L'autre, le frère Gabriël Drolin persévéra pendant vingt-cinq ans et ne rentra en France qu'après avoir obtenu du Saint-Père l'approbation de l'Institut.

Enfin, on peut dire que les utiles fondations se multipliaient sous ses pas et cependant durant le cours des vingt-sept ans qu'il habita Paris, lui et ses frères, « martyrs de la patience chrétienne eurent à souffrir de la part de leurs compatriotes, à l'exception de la prison et de la torture, tout ce que les premiers chrétiens endurèrent de la part des payens.» (Ayma) Et ces persécutions ne venaient pas seulement de la part de la canaille, des ennemis de la religion, mais chose incroyable et par un malentendu déplorable, les coups les plus rudes lui furent portés par des personnes réputées pieuses et amies

du bien. Les choses allèrent si loin que décrété de prise de corps, l'abbé de La Salle fut obligé de s'enfuir de Paris et de laisser ignorer sa retraite. Il voyageait à pied visitant une à une les maisons de son ordre qu'il rencontrait sur son chemin, réformant les abus, réchauffant le zèle : c'est ainsi qu'il se rendit à Grenoble et fut reçu avec grande joie par ses disciples.

L'absence dura trois ans, et ce ne furent que les instances réitérées de ses frères qui le décidèrent à revenir à Paris. Son institut avait beaucoup souffert ; il fallut au fondateur quelque temps pour remettre les choses en ordre.

En 1715, la cherté de la vie à Paris força le fondateur à transférer son noviciat de Vaugirard à Rouen. Quelques années auparavant, il avait été heureux d'établir ses écoles dans la ville qui avait été pour ainsi dire le berceau des écoles chrétiennes. Comme je l'ai dit en commençant, c'est de Rouen que Mme. de Maillefer avait envoyé M. Niel pour établir des écoles gratuites à Reims. Les frères avaient en dehors de la ville une maison qu'on appelait la maison de Saint Yon. Là comme ailleurs ils eurent bien des déboires ; mais ils eurent aussi des protecteurs puissants dans la personne de Mgr. Colbert, archevêque de Rouen et fils du célèbre ministre de Louis XIV, et dans celle de M. de Pont Carré, premier président du parlement de Normandie. Le noviciat établi à Saint Yon réunissait tous les ans la plus grande partie des frères qui venaient s'y reposer de leurs fatigues et retremper leurs forces. A la demande d'un certain nombre de familles M. de La Salle adjoignit à son noviciat un pensionnat pour y élever les enfants qui, pour une cause ou pour une autre, avaient besoin de quitter pendant quelques temps le toit paternel et de vivre de la vie commune. D'autres plus pervers et plus insoumis étaient aussi confiés aux frères, par ordre du roi, par arrêt du parlement ou à la sollicitation de leurs parents. [1] Ces divers pensionnats étaient isolés et avaient leurs règles et leur régime particuliers. A propos de Saint Yon, il a été longtemps de mode, en France, parmi certaines gens,

1. C'est peut-être de là qu'est venue l'idée de *nos écoles de réforme et d'industrie.*

d'appeler les disciples de M. de La Salle *frères ignorantins*. De Saint Yon, les frères étaient souvent appelés frères Yontais ou Yontins ; de là les mauvais plaisants avaient corrompu le mot et l'avaient travesti en *ignorantins*. Qu'il me soit permis de citer un petit article du *Morning Chronicle* d'Halifax :

« Les ignorantins sont devenus effrayants de science, et il faut être effrayant d'ignorance pour appeler de tels maîtres *ignorantins*.»

Cependant M. de La Salle voyait arriver la vieillesse, et il s'apercevait que ses forces le trahissaient. La vie dure et austère qu'il avait menée, les macérations qu'il avait imposés à son corps, les fatigues et les tribulations qu'il avait endurées, l'avaient tellement affaibli, qu'il voyait clairement que ses jours étaient comptés. Il songea alors à décharger ses épaules du poids de ses devoirs de supérieur; à plusieurs reprises déjà il avait prié ses disciples de lui donner un successeur; mais ils n'avaient jamais voulu consentir. Cette fois il leur parla avec tant de force et de persuasion qu'il consentirent à choisir un nouveau supérieur. Le choix unanime tomba sur le frère Barthelémy, un des disciples les plus aimés de M. de La Salle. Ce dernier se plaça alors au dernier rang de la communauté, pratiquant l'obéissance dans ses plus minutieux détails. La maladie le cloua bientôt sur son lit et le 7 avril 1719, il expirait dans les bras du frère Barthelémy, à l'âge de soixante-huit ans, pour aller goûter le repos et la paix qu'il avait vainement cherchés pendant quarante ans. La nouvelle de sa mort se répandit promptement, et de tous côtés on disait : *le saint est mort, le saint est mort*. D'après l'opinion générale, ce fut en effet un saint. En 1840, la cour de Rome l'a qualifié de Vénérable ; en 1873 elle declarait qu'il avait pratiqué dans un degré héroïque les vertus théologales, cardinales et morales ; et plusieurs d'entre nous verront le jour où il sera placé sur les autels et invoqué comme patron de l'éducation. Ce jour-là sera célébré avec pompe dans toutes les écoles des frères, ce qui veut dire qu'il y aura des réjouissances dans les parties les plus reculées du monde.

A l'époque du décès du Vénérable de La Salle, l'institut comptait vingt-sept maisons, deux cent soixante-

quatorze frères et neuf mille huit cent quatre-vingt-cinq élèves. De ce moment les persécutions cessèrent presque entièrement et l'institut put se propager librement, grâce sans doute à la protection que du haut du ciel le saint fondateur continua d'accorder à son œuvre chéri. Il faut dire aussi que les frères trouvèrent de puissants amis parmi lesquels on peut nommer, outre M. de Pont-Carré, le célèbre D'Aguesseau, chancelier de France, MM. de Besons et du Tresson, archevêques de Rouen, et le cardinal Fleury.

En 1720, le frère Barthelémy était remplacé par le frère Timothée. De grandes choses s'accomplirent pendant le règne de ce dernier qui dura trente-et-un ans. D'abord en 1724, Louis XV approuva l'institut par des lettres patentes et dans la même année, le pape Benoit XIII lui donnait l'institution canonique, de sorte que désormais reconnus comme communauté avec son caractère propre et ses constitutions particulières par les autorités religieuses et civiles, les frères se trouvaient à l'abri de bien des tracasseries. Le frère Timothée qui à ses grandes qualités joignait une grande force de volonté et de persévérance, établit soixante-dix maisons de son ordre : Avignon, Valence, Nantes, Cherbourg, Orléans, Montpellier, Angers, etc., etc., recevaient les bienfaits de l'éducation chrétienne. Peu s'en fallut que dès lors notre pays en profitât aussi. En 1737, deux frères des écoles chrétiennes furent envoyés à Montréal pour acquérir les propriétés des frères Charon dont l'établissement venait d'être fermé ; mais le projet ne réussit pas. C'était un siècle trop tôt. J'emprunte ce fait au remarquable ouvrage de M. Chauveau, sur l'instruction publique au Canada.

A la suite du frère Timothée, le frère Claude gouverna l'institut pendant seize ans ; puis nous voyons le frère Florence, puis enfin en 1777 le frère Agathon, une des gloires de son ordre. « Les vingt ans de son gouvernement » dit M. Poujoulat, « sont mémorables par les progrès accomplis et par les lamentables événements de cette époque. Ancien professeur de mathématiques à l'école du port de Brest et d'hydrographie à l'ecole de Vannes, ancien directeur du pensionnat d'Angers, le frère Agathon possédait à la fois les hautes connais-

sances spéciales, une rare capacité d'administrateur, l'intelligence des intérêts spirituels et des besoins de la vie religieuse, et, ce qui passe avant tout, de grandes vertus. Dès la tenue du premier chapitre général, il fit accepter d'importantes mesures, prescrivit l'établissement d'une école de maîtres à Melun, et prépara des règlements destinés à fortifier les noviciats. Les circulaires du frère Agathon ont gardé leur autorité dans l'institut des frères tant elles s'inspirent de la règle à laquelle ces lettres servent de commentaire et parfois de supplément. *L'explication des douze vertus d'un bon maître*, le *traité d'arithmétique*, un *abrégé de grammaire* recommandent sa mémoire Il avait entrepris une vie du vénérable abbé de La Salle, pour laquelle lui manquèrent le temps et le repos.» Sous ce frere le siége de la congrégation fut transfere de nouveau à Paris, puis quelque temps après à Mélun.

Mais les mauvais jours allaient venir. La révolution avait envahi la France ; toutes les institutions religieuses disparaissaient les unes après les autres. Les freres seuls continuaient à résister à l'orage, appuyés de la protection des classes populaires, mais enfin leur tour devait venir. Un décret du 18 août 1792, supprima les corporations religieuses et les corporations laïques telles que celles des écoles chrétiennes : « Attendu,» disaient les considérants, « qu'un état vraiment libre ne doit souffrir aucune corporation, non pas même celles qui, vouées à l'enseignement public, ont bien mérité de la patrie.»

Les frères durent donc se disperser. Plusieurs périrent sur l'échafaud, d'autres subirent une longue détention. De ce nombre furent le frère Florence et le frère Agathon. Après une détention de dix-huit mois le frère Agathon put quitter Paris et aller se réfugier à Tours où il termina ses jours en 1797, assisté par deux anciens frères et consolé par les secours de la religion reçus en secret.

Un petit incident fait voir en quelle estime les frères étaient tenus par les familles. Sur la dénonciation d'un prêtre schismatique, les frères de Laon furent emprisonnés ; mais les mères de famille se soulevèrent, et elles firent tant et si bien que les frères furent relâchés immédiatement. Leur sortie fut l'occasion d'une ovation ; on jetait des fleurs sur leur passage, les enfants battaient

des mains ; le tout se termina par un banquet qui réunit dans la cour de l'école maîtres et écoliers.

Les autres frères restèrent fidèles à leur mission. Sous des costumes et des noms civils, ils continuèrent à instruire les enfants pauvres et lorsque dans un village une école se faisait remarquer par la bonne tenue des élèves et leur degré d'instruction, on pouvait dire sans crainte de se tromper qu'un ancien frère avait passé par là.

Ici finit ce qu'on pourrait appeler la première époque de l'histoire des frères des écoles chrétiennes. Il y a un intermède de dix ans, intermède de crimes, de ruines et de ténèbres.

Nous sommes en 1802, sous la main ferme et puissante de Napoléon, la France sortait du chaos et l'ordre commençait à renaître. Pour rétablir la société sur des assises solides, le premier consul, avec son regard d'aigle, comprit que l'éducation basée sur la religion serait son plus puissant auxiliaire. Dès le 1er mai, une loi consulaire, permit aux anciens frères de reprendre leurs fonctions. Napoléon connaissait les frères et il les estimait, car il savait que « le peuple français serait redevable à leurs soins de la régénération de ses mœurs et de la foi de ses pères.»

Ce fut à Lyon que les débris de cette congrégation commencèrent à se réunir. On avait remarqué dans un des faubourgs de la ville une école dirigée par un vieillard. La parfaite tenue et les réponses de ses élèves dans les catéchismes révélèrent au grand vicaire l'ancienne profession de ce maître d'école ; c'était le frère François de Jésus, ancien maître des novices. On l'engagea à chercher quelques-uns de ses frères pour réorganiser une communauté. Il écrivit donc au seul qu'il connaissait, le frère Pigménion, qui remplissait les fonctions d'instituteur à Condrieux. Mais à peine ces deux frères furent-ils réunis, que la mort enlevait le frère François de Jésus, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Le frère Pigménion ouvrit néanmoins l'école le 3 mai 1802 ; les élèves furent nombreux et trois postulants se présentèrent.

Dans le même temps, une école s'ouvrait à Paris grâce aux dons généreux de Mme. de Chamillard, marquise de Trans. Le frère Gerbaud se chargea de la direction de cette école. Puis d'autres écoles s'ouvraient

à Saint Germain en Laye, à Toulouse, à Valence, à Soissons, à Reims. Mais toutes ces écoles n'avaient aucun lien entre elles ; c'étaient comme autant de tronçons épars. Comme on l'a vu les maisons de cet ordre avaient été abolies en France ; mais il en était resté en Italie. Pendant l'emprisonnement du frère Agathon le directeur de la maison de St. Sauveur, à Rome, le frère Frumence, avait été nommé vicaire-général. Par l'entremise du cardinal Fesch, archevêque de Lyon et oncle de l'empereur, il revint à Lyon avec trois de ses frères, et réorganisa l'institut. La tâche lui fut facilitée par M. de Fourcroy directeur général de l'instruction publique. Il chargea les préfets de prendre des renseignements sur les anciens frères qui dirigeaient des écoles. De son côté le cardinal Fesch leur adressa une circulaire : « On demande des frères dans plusieurs villes, » leur disait-il, « on leur offre tout ce qui est nécessaire, et quelquefois leurs anciennes maisons. La peine du cher frère Frumence votre supérieur est de n'avoir pas assez de sujets pour répondre au vœux de tant de personnes zélées pour la religion. La moisson est abondante et les ouvriers en petit nombre. Je vous invite, mon cher frère, et vous conjure, par le zèle qui vous anime pour la gloire de Dieu, le salut des âmes et votre propre devoir, de vous rendre le plus tôt possible à Lyon, auprès du frère Frumence pour être employé selon votre pieux institut. Vous me donnerez par là une sensible satisfaction que je n'oublierai jamais. Désirant protéger toujours plus efficacement votre congrégation et la propager, et pouvant vous assurer des intentions de Sa Majesté Impériale et Royale à votre égard, je vous salue cordialement. »

Napoléon s'intéressait réellement à la réorganisation des écoles chrétiennes et il les défendait contre les préjugés. « On prétend, » disait il dans une séance du conseil d'Etat le 21 mars 1806, « on prétend que les écoles primaires tenues par les frères pourraient introduire dans l'université un esprit dangereux ; on propose de les laisser en dehors de la juridiction. Je ne conçois pas l'espèce de fanatisme dont quelques personnes sont animées contre les frères ; partout on me demande leur rétablissement : ce cri démontre assez leur utilité. La moindre chose qui puisse être demandée par les catho-

liques, c'est sans doute l'égalité, et trente millions d'hommes méritent autant de considération que trois millions. »

Lors de l'organisation de l'université, on rendit aux frères leur existence légale et on les reconnut comme corps enseignant avec leur constitution particulière et leurs lois propres. Grâce à ces puissantes influences, les maisons des frères renaissaient de toutes parts et en 1805 on comptait déjà vingt communautés.

Le 8 septembre 1810, le frère Gerbaud, dont j'ai mentionné le nom plus haut à propos du rétablissement des écoles de Paris, était élu supérieur-général, en remplacement du frère Frumence decédé dans le cours de l'année. L'influence des frères augmentait et, comme ils avaient de fréquents rapports administratifs avec le gouvernement, M. Decazes, ministre de l'intérieur et grand maître de l'Université, proposa au frère Gerbaud de transférer de nouveau le siége de la communauté à Paris. Le conseil municipal avait acquis pour cette fin une grande maison dans le faubourg St. Martin. Les frères en prirent possession en 1821 et l'appelèrent « Maison de l'Enfant Jésus. » C'est vers cette époque qu'ils rencontrèrent quelques difficultés principalement au sujet de la conscription. Pendant tout le temps du règne de Napoléon, les frères avaient été exempts du service militaire ; sous la restauration, bien disposée d'ailleurs pour les corporations religieuses, mais cedant aux exigences du corps universitaire, on leur imposa certaines restrictions. La question fut portée à la tribune de la chambre des députés. Les frères d'un côté eurent pour défenseurs MM. de MacCarty, de Villèle et de Bonald et eurent pour adversaire M. Royer Collard. La chambre décida contre les frères et ils furent contraints de souscrire le même engagement que les élèves de l'école normale et les autres membres de l'instruction publique.

Le frère Gerbaud mourut en 1822 et fut remplacé par le frère Guillaume de Jésus, vieillard de 75 ans qui avait eu pour précepteur un contemporain et disciple du vénérable de La Salle ; c'était un trait d'union entre l'ancienne et la nouvelle génération. Le 2 septembre 1830 le frère Anaclet était élu supérieur-général. La restau-

ration venait de faire place à la royauté de juillet. Ce fut un temps difficile pour les frères ; le parti libéral avait déclaré la guerre aux corporations religieuses et les frères ne furent pas épargnés. La mauvaise presse, la caricature et la chanson se donnèrent la main pour les attaquer. Les subventions furent retirées à plus de quarante maisons dont onze furent fermées ; par une ordonnance de 1831 leur qualité de membres d'une corporation religieuse ne leur donna plus aucun droit, quant à la conscription. Cependant ils continuaient leurs bonnes œuvres ; ils ouvrirent des écoles du soir pour les adultes réunissant près de huit cents ouvriers. M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, encouragea l'œuvre et fit voter un crédit annuel de huit mille quatre cents francs pour augmenter le nombre des écoles du soir. Au frère Anaclet on doit aussi la publication d'ouvrages classiques pour les écoles. Sous son administration, eut lieu une fondation qui nous intéresse particulièrement. Le 10 octobre 1837, quatre frères des écoles chrétiennes s'embarquaient au Hâvre, à bord du paquebot *Louis Philippe*, en route pour le Canada : c'étaient les frères Aidant, directeur, les frères Adelbertus, Rombaud et Euverte. Le 3 novembre ils mettaient le pied à Montréal et recevaient l'hospitalité du séminaire de St. Sulpice. C'est à la demande de cette communauté, qu'à cent ans de distance, les frères venaient pour la deuxième fois dans cette ville. Après une annonce du curé au prône, deux cents enfants étaient dès lors admis aux écoles qui furent inaugurées le 22 janvier 1838, par une messe solennelle, à laquelle assistait Monseigneur Bourget, alors coadjuteur de Montréal. Une collecte abondante fut faite pour fournir aux enfants pauvres les livres et autres objets nécessaires. D'abord installés dans la rue St. François-Xavier, ils transportèrent ensuite leur établissement dans un magnifique édifice, que le séminaire, aidé de souscriptions publiques, construisit dans le quartier St. Laurent, sur l'emplacement de Près-de-ville, où on voyait l'ancienne maison de Paul Lemoyne, sieur de Maricourt. Les classes des frères devinrent tellement populaires qu'en peu d'années on fut obligé de leur adjoindre de nouveaux compagnons, et à l'aide de quelques postulants recrutés sur place ils étaient bientôt au nombre de vingt-cinq faisant l'école à dix-huit cents enfants.

En 1843, Québec recevait à son tour les disciples de M. de La Salle ; en 1844, ils s'établissaient à Trois-Rivières. Les frères de Montréal parlent avec intérêt de trois visites mémorables qu'ils reçurent. En 1840, c'était Lord Sydenham, gouverneur général qui, après avoir tout examiné, n'eut que des louanges à faire. L'année suivante, les évêques de la Province, accompagnés de Mgr. de Forbin Janson, évêque de Nancy, y apportaient leurs félicitations et leurs bénédictions. Enfin en 1869, Sir John Young, depuis Lord Lisgar, leur rendit hommage et, leur parlant d'une bonne éducation chrétienne comme du plus sûr moyen de servir l'Etat et d'être utile aux hommes, loua l'œuvre des frères comme le type de cette bonne éducation. Un journal rapporte que Son Excellence désira que les frères lui fussent présentés individuellement et qu'il leur serra cordialement la main à tous, principalement au frère Adelbertus venu au Canada avec les premiers frères, et qu'on voit encore aujourd'hui dans la communauté.

Mais retournons au siége de l'institut à Paris. Après une administration de courte durée mais féconde en bons résultats, le frère Anaclet terminait sa carrière. M. Guizot lui avait offert la croix de la légion d'honneur, mais il ne put triompher de sa modestie.

Le 21 Novembre 1838, le chapitre général élisait le frère Philippe, probablement le plus illustre des enfants de M. de La Salle, tant par la durée de son administration, que par les grandes œuvres qui se sont accomplies sous son règne, par les qualités qu'il mit au service de l'institut, par les événements auxquels il se trouva mêlé et par l'extension que prit son ordre. Il était né le 1er novembre 1792, au hameau de Chaturage, commune de St. Pal, dans la Haute Loire. Son Père Pierre Bransiet et sa mère Marie Anne Varagnat étaient de fervents chrétiens. Mathieu Bransiet reçut sa première éducation d'un ancien frère. A dix-sept ans il entrait au noviciat de Lyon, d'abord sous le nom de frère Boniface qu'il changea plus tard en celui de frère Philippe. Sa grande aptitude pour les mathématiques, le fit nommer professeur de cabotage à Auray. Il réussit très bien dans son enseignement et publia même un petit ouvrage sur la matière. De là, il passait quelque temps à Béthel, puis

à Soissons ; il se rendait ensuite à Reims, berceau de l'institut où il prononça ses vœux en 1817. Là il eut à soutenir une lutte assez vive pour défendre la méthode *simultanée*, inventée par M. de La Salle et suivie par les Frères, contre l'enseignement mutuel ou à la Lancastre, favorisée par le parti libéral. L'expérience et le bon sens public ont fait justice de cette nouvelle méthode qui a fini comme tout finit en France, par la chanson. Il y a près de quarante ans on en a fait l'essai au petit Séminaire de Québec, dans la classe élémentaire qu'on appelait alors la *trente-sixième* ; mais malgré le zèle du bon M. Baillairgé, elle n'a pu réussir.

Après avoir exercé la charge de directeur à Metz, le frère Philippe qui avait toute la confiance du frère Guillaume de Jésus, fut appelé à Paris en qualité de directeur de la communauté Saint Nicolas-des-Champs, et visiteur d'un certain nombre de maisons dans Paris et aux environs. C'était un poste important et qui demandait beaucoup de vigilance, de prudence et de fermeté, mais le supérieur était sûr que celui qu'on appelait « le jeune vieillard » réunissait ces qualités au plus haut dégré.

Depuis l'élection du frère Anaclet comme supérieur-général, le frère Philippe avait été l'un des quatre assistants. Adjoint en 1834 à un comité général chargé de réviser et de refondre le programme de l'enseignement, il en fut un des membres les plus actifs et les plus assidus. Il s'agissait de tenir tête à la concurrence qui leur était imposée par une loi de 1833. Le comité consacra trente-deux séances à l'étude de la question. On ajouta aux matières déjà enseignées, le dessin linéaire, l'histoire et la géographie. Le frère Philippe reprit le travail commencé par le frère Anaclet et composa plusieurs ouvrages classiques embrassant toutes les parties de l'enseignement primaire. Ces livres sont de parfaits modèles dans le genre, et ils ont été reconnus comme tels par les juges les plus compétents et ont été même adoptés de préférence à d'autres ouvrages par des professeurs laïques. Ce mouvement eut pour résultat de mettre les élèves des frères en état de soutenir une glorieuse concurrence. La ville de Paris avait créé des bourses qu'elle met tous les ans au concours de toutes les écoles

qui sont au nombre de 68 pour les laïques et 54 pour les frères. D'après les statistiques publiées de 1848 à 1871, période de vingt-trois ans, sur 975 bourses, les enfants des frères en ont obtenu 802 et les laïques 173. Au concours de Bordeaux en 1868, les élèves des frères ont obtenu 47 prix sur 49. En 1872, ils en ont obtenu 10 sur 11.

Les petits noviciats et les pensionnats furent l'objet de l'attention du frère Philippe. Le petit noviciat est une espèce de petit séminaire préparant les vocations pour le noviciat ; il est composé d'enfants de douze à seize ans. Le pensionnat tient le milieu entre l'école primaire et l'école secondaire ; c'est là qu'on achève de développer certaines aptitudes. On y enseigne aux élèves suivant la carrière à laquelle ils se destinent : l'histoire, la géographie, la littérature, le style, la tenue des livres, la comptabilité, la géométrie, l'architecture, l'histoire naturelle, l'hydrographie, les langues vivantes. En 1875, le nombre des pensionnats était de 46 frequentés par plus de onze mille élèves.

Chaque fois qu'il s'agit de trouver des hommes de dévouement et capables de compâtir aux souffrances humaines, on songe aux frères. C'est ainsi que de 1841 à 1848 on leur confia la discipline d'un certain nombre de prisons et que, sous l'influence de la mansuétude chrétienne de ces nouveaux gardiens, des centaines de détenus entrés coupables dans les prisons en sortirent réformés et meilleurs. Mais à la suite de la révolution de février, des malentendus forcèrent le frère Philippe à demander que ses frères fussent déchargés du soin des prisons.

Les frères ont multiplié les fondations qui ont en vue l'amélioration intellectuelle et morale des classes ouvrières ; c'est ainsi qu'ils ont fondé les écoles du soir, les écoles dominicales, les écoles commerciales, les patronages, les cercles pour faire persévérer leurs élèves dans le bien et les empêcher de se livrer à la dissipation. Celle des institutions qui leur fait le plus d'honneur et qui produit le plus de bien, c'est l'œuvre de St. Nicolas, fondée d'abord par M. l'abbé de Bervanger, aidé du concours du comte de Noailles et dont les frères entreprirent la direction en 1859. Elle prend sous sa protection les enfants pauvres au sortir de l'école, leur enseigne un

métier et les met en mesure de gagner, à la fin de leur apprentissage six, sept et même huit francs par jour. Toutes ces institutions se sont développées sous la bienfaisante et active surveillance du frère Philippe.

Les suites de notre récit nous conduisent à l'année 1870-1871, date néfaste dans les annales de la France. Au milieu des désastres qui accompagnèrent cette funeste guerre, les frères ne demeurèrent pas étrangers au malheur de la patrie. Dès que l'ennemi eut envahi le sol français, on les vit sur tous les champs de bataille, recueillant les blessés, consolant les mourants, ensevelissant les morts, soignant les malades et bravant pour cela le froid, la faim, la fatigue et même la mort. J'aimerais à vous peindre le sublime dévouement de ces brancardiers, qui ont conquis l'admiration du monde entier, mais les bornes de cette conférence ne le permettent pas. D'ailleurs, si vous aimez les patriotiques émotions, lisez le livre de M. D'Arsac : *Les frères des écoles chrétiennes pendant la guerre de* 1870-1871.

Les frères endurèrent toutes les misères du siége de Paris et subirent toutes les horreurs de la commune. Le frère Philippe fut obligé de se réfugier en province, car, d'après de sinistres rapports, on en voulait à sa vie. Parmi les autres frères, les uns purent s'enfuir, les autres furent emprissonnés à Mazas, et sans la prompte irruption des troupes de Versailles, ils auraient été massacrés impitoyablement, mais les soldats arrivèrent triomphants : « *Frères ! chers frères !* » s'écriaient-ils, « vous êtes délivrés ! la barricade de la Croix-Rouge vient d'être enlevée. »

Dans plus d'un endroit et spécialement à Paris, il y avait eu, par suite de la guerre, bien des dérangements dans les maisons des frères ; il fallut quelque temps pour remettre tout en ordre.

Le 22 octobre 1873, le frère Philippe malgré son grand âge, (il avait alors 81 ans), partait pour Rome. Il en était à son cinquième voyage à la Ville Eternelle. Le Saint Père a une grande estime pour l'institut des frères et quand il voyait le frère Philippe, il le comblait d'attention et de bienveillance. Un jour le supérieur-général des frères était admis devant Pie IX. « Voici, » dit le Pape, « voici le frère Philippe, dont le nom est connu

dans tout l'univers. »—« Très-Saint Père, il va l'être maintenant à Madagascar, » répondit-il en souriant ; « Nous faisons maintenant des établissements à Madagascar. »—C'est dans ce voyage que le frère Philippe eut la joie d'entendre proclamer l'héroïcité des vertus du vénérable de La Salle, car la canonisation du fondateur des écoles chrétiennes avait été sa préoccupation constante.

Le frère Philippe avait fait son voyage de Rome sans fatigue ; il était revenu frais et dispos, et vaquait à ses occupations avec son activité ordinaire ; rien ne faisait donc pressentir sa fin prochaine. Néanmoins le 30 décembre sur le soir, il se sentit mal à l'aise ; le lendemain, le frisson le saisit. Le 1er janvier, après avoir assisté aux exercises du matin et avoir reçu les souhaits de la nouvelle année, il dut gagner sa cellule et se mettre au lit ; enfin le 8, il s'éteignait doucement, après avoir reçu la bénédiction apostolique que le Pape lui avait envoyée dans la journée. « La mort du frère Philippe produisit une impression profonde, » dit un historien, « il semble que de tels hommes voués au bien devraient durer toujours. On s'étonne qu'ils disparaissent, on sent qu'un grand vide se fait. »

Les funérailles furent une grande manifestation publique ; le cortège recruté dans tous les rangs de la société et où se faisaient remarquer les personnages les plus importants de l'église et de l'état, ne comptait pas moins de quarante mille personnes. Dès le mois de février, Pie IX, témoigna aux frères, par un Bref qu'il leur adressa, toute la douleur qu'il ressentait de cette perte.

Une des ambitions du frère Philippe en prenant le gouvernement de sa communauté avait été la diffusion de son ordre. Quelque temps avant sa mort, il avait eu la consolation de donner l'habit à cinquante-quatre postulants. Quand il fut placé à la tête de l'institut, les frères étaient au nombre de deux mille trois cents, et leurs élèves au nombre de cent quarante-trois mille ; à sa mort il y avait dix mille frères et près de quatre cent mille enfants. Voici un extrait véridique des statistiques de la fin de 1876 :

L'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes compte

1250 Etablissements, 12,800 Frères, 400,000 élèves. En Canada ; 271 Frères, 28 Maisons, 12,240 Elèves. Dans le reste de l'Amérique, 59 Etablissements, 651 Frères, 26,754 élèves. Tous les Etablissements d'Amérique tirent leur origine de celui qui a été fondé à Montréal en 1837, par quatre frères venus de France, dont l'un, le frère Adelbertus est encore dans ce pays, et n'a cessé de travailler au développement de l'instruction, soit en se dévouant dans les classes, soit en publiant d'utiles ouvrages d'enseignement.

Le frère Philippe était d'une prodigieuse activité. Il avait visité, à peu d'exceptions près, toutes les maisons de son ordre en France et il avait aplani bien des petites difficultés. Aussi était-il connu, respecté et aimé partout. Un jour qu'il devait faire un voyage assez long en chemin de fer, il avait modestement pris place dans un char de 3e classe. Un des directeurs l'aperçut, « Voyez donc,» dit-il, « le bon frère Philippe dans les chars de 3e classe. » De suite on va le chercher et il fallut lui faire violence pour le faire entrer dans le char de l'administration. La compagnie décida sur le champ que désormais le frère Philippe aurait son passage en première classe sur toute les lignes. La même faveur fut accordée à la Supérieure des Sœurs de Saint Vincent-de-Paul et au supérieur-général des Lazaristes.

Qu'il me soit permis maintenant de vous faire visiter la maison mère des frères à Paris et de vous faire voir ce qu'on appelle le régime ou l'administration de la communauté. J'emprunte cette description à un magnifique travail de M. Poujoulat sur la vie du frère Philippe. Cet excellent livre est dans notre bibliothèque et j'en conseille la lecture à mes amis.

« Dès les premiers pas que l'on fait, » dit-il, « après avoir franchi le seuil de la maison, on sent qu'une règle y préside : ce sont des frères qui remplissent l'emploi de concierge ; on en trouve pour tous les services ; chacun est à son affaire : on parle peu, on agit. La première cour offre un certain mouvement que nous appellerons temporel, et qui représente les relations nécessaires avec le dehors, relations qui rayonnent avec le monde entier : c'est le travail de la procure. La seconde cour, beaucoup plus spacieuse, largement ouverte

vers le ciel, plantée d'arbres, est à la fois le passage pour les communications intérieures et le lieu de récréations. Dans une de ces allées se promenait le frère Philippe, en des moments toujours bien courts, avec quelques-uns de ses assistants, et les entretiens ne roulaient jamais sur des sujets inutiles ; mais le premier frère venu, le plus petit des novices pouvait s'adresser à lui ; il ne manquait jamais d'être doucement écouté.

« Dans la maison mère est établi ce qu'on appelle le Régime, c'est-à-dire le gouvernement de la congrégation, composé du supérieur général et des assistants. Le nombre des assistants varie selon les besoins de l'institut ; leur nombre est aujourd'hui de dix. Rien ne distingue les membres du regime des autres frères : même chapeau, même rabat blanc, même robe noire et manteau noir, mêmes bas de la même étoffe que la robe, mêmes gros souliers de cuir avec des courroies de cuir. La salle du Régime est une merveille d'installation ; le supérieur général y est à son poste et les assistants sont là aussi. Chacun a, non pas son cabinet, mais sa place distincte, une petite place et sur la même ligne ; chacun a sa chaise de paille, son bureau et ses cartons ; le supérieur-général n'a qu'une pauvre chaise comme ses coopérateurs. Des étiquettes sur de petits casiers au bureau de chaque assistant indiquent les pays placés sous la direction particulière de tel ou tel ; on y rencontre de bureau en bureau toutes les contrées où se trouvent des écoles chrétiennes, depuis les villes de France et d'Europe jusqu'aux lieux les plus lointains du monde habité. De petites cartes dans de petits tiroirs représentent l'immensité de l'œuvre. Toute est réglé, marqué, classé en occupant le moins d'espace possible, comme si, en toute chose, ces serviteurs de Dieu ne voulaient tenir à la terre que dans les plus minces proportions. Les membres du Régime, à portée les uns des autres, peuvent se voir et s'entendre ; ils sont comme sur le pont d'un vaisseau toujours prêts à la manœuvre. Ils ont au milieu d'eux leur capitaine. Nous avons vu, dans la salle du Régime, la place vide du frère Philippe, sa chaise de paille et son modeste bureau avec une statuette de la Vierge qu'il aimait particulièrement et une statuette de Saint-Pierre qu'on lui avait donnée à

Rome. C'est de cette humble place qu'il étendait sa direction suprême sur toutes les maisons de son ordre, en France, en Belgique, en Italie, en Asie, dans le nouveau monde. Chaque matin lui arrivaient sur ce bureau des lettres de tous les pays ; il écrivait beaucoup ; ses réponses avaient la netteté, la brièveté de la parole d'un homme qui gouverne. Un tiroir à l'extérieur de son bureau était comme sa boîte aux lettres qui se remplissait et se vidait tous les jours.

« Le secrétariat occupe dix frères : que de lettres à mettre au net dans une correspondance officielle aussi étendue ! quel bel ordre dans tous ces cartons ! Rien n'est compliqué dans ce gouvernement : il embrasse tout, depuis les pièces administratives jusqu'au dossier de chaque frère. »

Le successeur du frère Philippe a été le frère Jean Olympe. Sa jeunesse et ses talents faisaient espérer pour lui de longues et brillantes destinées. Elu supérieur-général en mai 1874, il lui tardait de voir arriver le 2 juin 1875, jour auquel la ville de Rouen devait inaugurer le monument du Vénérable de la Salle ; mais il ne lui fut pas donné d'y assister ; la mort l'avait déjà moissonné ; ce qui faisait dire à Pie IX : *Ostensus non datus.* Dieu nous l'a montré plus qu'il ne nous l'a donné.

Le supérieur-général actuel est le frère Irlide élu le 13 juin 1875, — le onzième dans l'ordre des successeurs du Vénérable de La Salle.

LES POETES ANGLAIS.

Conférence donnée à l'Institut Canadien de Québec,

Le 26 Janvier, 1877,

Par JULES P. TARDIVEL.

Pour trouver l'origine de la littérature de l'Europe, il faut remonter bien haut. Je ne parle pas ici de la littérature des anciens Grecs et Romains, mais de la littérature de l'Europe moderne, de l'Europe qui a surgi des flots de l'invasion barbare. En Angleterre, comme partout ailleurs, les premiers littérateurs ont été des poëtes. Dans tous les pays du monde et de tous temps nous voyons la poésie précéder la prose.

L'Ancien Testament, le plus vénérable des livres, écrit sous la dictée de Jehovah lui-même, est un véritable poëme, si les images fortes et saisissantes, les expressions énergiques, les sentiments nobles, les pensées élevées et le langage rhythmique constituent la vraie poésie.

Dans l'antique Royaume des Indes, qui était, il y a trois mille ans, ce que la France est de nos jours: le foyer de la lumière intellectuelle, comme dans tous les pays orientaux, la poésie a joué un rôle important. La littérature indoue se compose presque exclusivement d'ouvrages en vers. L'un des plus anciens livres qui existent est la Râmâyana, la grande épopée, l'Illiade des Indous. C'est le récit en vers des aventures et des

exploits de Rama Kehandra, le mystérieux héros ou demi-dieu des Indes. Et cet écrit, qui, sous le rapport de l'ancienneté, le cède à la Bible seule, n'est apparamment qu'un recueil de traditions orales plus anciennes encore. Les Védas, livres sacrés des Indiens, sont aussi écrits pour la plupart en vers.

Les premiers littérateurs grecs étaient des poëtes. Homère et Hesiode ont vécu des siècles avant Thucydide et Platon. Et il ne faut pas croire qu'Homère soit le plus anciens des poëtes grecs. La Grèce a eu ses troubadours et ses trouvères, et c'est dans leurs chants que l'aveugle de Smyrne a puisé les éléments de ses deux poëmes.

Si nous descendons aux époques comparativement récentes, nous trouvons le même spectacle: la poésie qui sert de base à la littérature. Parmi les peuples germaniques, il existait, avant l'ère chrétienne, grand nombre d'hymes guerriers et historiques. Tacite en fait mention dans son livre *De moribus Germanorum*. Le principal sujet de ces chants populaires paraît avoir été la grande migration que les races germaniques avaient entreprise vers le sud sous la conduite de leur roi Filimis. Charlemagne en fit un recueil qui n'est pas parvenu jusqu'à nous.

En parcourant l'histoire des pays slaves, c'est-à-dire, de la Russie, de la Pologne, de la Hongrie et de la Serbie, on retrouve encore de ces chants populaires dont il ne reste aujourd'hui que le souvenir.

Chez les Scandinaves, ancêtres des Danois, des Norvégiens, des Suédois et des Islandais, les scaldes jouissaient d'une haute réputation. Comme les bardes des Celtes, ils célébraient les victoires des héros et des anciens rois des mers. Il existe encore un recueil de ces chants connu sous le nom de Kæmpo Viser.

Vous connaissez tous les troubadours et les trouvères, ces premiers littérateurs que connut l'Europe occidentale, lorsqu'elle sortit des ténèbres du paganisme. L'Angleterre ne fait pas exception à la règle générale. Elle a eu ses bardes et ses ménestrels longtemps avant d'avoir des prosateurs.

Afin de suivre plus facilement les progrès de la littérature anglaise, je la diviserai en trois périodes, que

j'appelerai la période des bardes ou des temps anciens, la période du moyen âge ou des premiers écrivains en vers et la période des temps modernes ou des poëtes contemporains Pour ce soir, je me bornerai aux deux premières périodes.

Lorsque Jules César, après avoir conquis la Gaule, débarqua avec ses légions victorieuses sur les côtes de l'Angleterre, il trouva cette île peuplée d'une race d'hommes à l'aspect farouche et guerrier. Divisés en une infinité de tribus, les aborigènes de la Grande Bretagne appartenaient tous à la famille des Gaëls ou Celtes dont on ignore l'origine. Assez policés au Sud et à l'Est de l'île, les Bretons devenaient de plus en plus sauvages à mesure que l'on s'avançait vers le Nord et vers l'Ouest. Enfin, dans les montagnes de l'Ecosse, les légions romaines se trouvèrent en face des Calédoniens, peuple de heros qui ne subit jamais entièrement le joug des Césars. Voici le langage que Tacite met dans la bouche de Galgacus, chef calédonien, s'adressant aux siens en présence de l'armée romaine :

« Courage donc, vous qui chérissez la vie et la gloire. Ici votre chef, ici votre armée ; là le tribut, les travaux, les souffrances de l'esclavage. Des maux éternels ou la vengeance vous attendent sur le champ de bataille. Marchez au combat ; pensez à vos ancêtres et à votre postérité. »

La religion des habitants de la Grande Bretagne était le druidisme. Les chroniqueurs et les écrivains de l'ancien temps font mention de trois classes parmi les druides : les druides proprement dits, ou prêtres, les eubages ou devins et les bardes ou poëtes, dont la mission spéciale était de chanter les hauts faits des héros de leur race. Ces bardes allaient à la guerre, non pour combattre, mais pour animer par leurs chants patriotiques le courage des soldats. Ils étaient les objets d'une vénération profonde et universelle ; mais le christianisme s'étant bientôt introduit en Angleterre les druides perdirent graduellement leur influence sur les masses.

De tous les anciens bardes bretons, il ne nous reste que le nom d'un seul—Ossian. Je n'entrerai point dans l'interminable discussion qui s'est élevée de nos jours

au sujet de ce poëte. Les uns prétendent qu'Ossian n'a jamais existé ; que les poëmes qui portent son nom ne sont que les écrits de James McPherson. D'autres affirment qu'Ossian a réellement vécu au troisième siècle et que McPherson n'a fait que traduire ses œuvres. Voilà les deux opinions, et les preuves à l'appui de l'une et de l'autre ne manquent pas. Libre à chacun de penser comme il voudra. Quoi qu'il en soit, que ce poëte ait vécu ou non, il existait certainement dans ces temps reculés des bardes dont on retrouve encore les chants, le souvenir et le langage dans les montagnes de l'Ecosse et du pays de Galles. Ils sont les pionniers de la littérature anglaise, ils n'en sont pas les fondateurs.

Il ne serait peut-être pas sans intérêt de dire un mot des écrits d'Ossian, et pour le moment nous considérons comme réelle l'existence de ce poëte.

« Il règne dans les poésies d'Ossian, dit La Harpe, une sorte d'imagination mélancolique, dont les illusions paraissent analogues à la nature d'un pays reculé et nébuleux, où les vapeurs des montagnes, le bruit monotone de la mer et les vents sifflant dans les rochers, donnent aux esprits une tristesse habituelle et réflechissante, en ne donnant aux sens que des impressions lugubres. »

Les héros de ces poëmes, qu'ils soient dans la joie ou dans la douleur, s'adressent toujours aux esprits de leurs ancêtres qui habitent les nuages. Ecoutez le guerrier Cuchullin après une défaite :

« Ombre du solitaire Cromla, esprits des héros qui ne sont plus, soyez désormais les compagnons de Cuchullin et parlez-lui quelquefois dans la grotte où il va chercher sa douleur. Non, je ne serai plus renommé parmi les guerriers célèbres. J'ai brillé comme un rayon de lumière, mais j'ai passé comme lui : je m'évanouis comme la vapeur que dissipent les vents du matin. Comul, ne me parle plus d'armées ni de combats ; ma gloire est morte. J'exhalerai mes gémissements sur les vents jusqu'à ce que la trace de mes pas s'efface sur la terre. Et toi, belle et tendre Bragila, pleure la perte de ma renommée, car jamais je ne retournerai vers toi ; je suis vaincu. »

Les mœurs des héros de l'antique Calédonie paraissent avoir été douces, presque chrétiennes, et très différentes

de celles des héros d'Homère. Voici par exemple le langage qu'Ossian, guerrier et poëte à la fois, adresse à Fingal, son père, mort depuis longtemps :

« Quelle doit donc être la douleur d'Ossian depuis que toi, mon père, n'es plus. Je n'entends plus le son de ta voix ; mes yeux ne peuvent plus te voir. Souvent, dans ma mélancolie solitaire et sombre, je vais m'asseoir auprès de ta tombe, et je me console en la touchant de mes tremblantes mains. Quelquefois je crois entendre ta voix ; mais ce n'est point ta voix ; ce n'est que le murmure des vents du désert. Il y a longtemps que tu es endormi pour toujours, ô Fingal, arbitre suprême des combats. »

Autre trait des mœurs de cette mystérieuse et lointaine époque : Ossian, le poëte, fils de Fingal, et Gaul, fils de Morni sont liés d'une étroite amitié. Ils vont attaquer seuls, la nuit, l'armée ennemie, comme Nisus et Euryale. Mais il y a une grande différence entre les héros de Virgile et les guerriers calédoniens. Les premiers égorgent sans pitié les soldats endormis. Que font Ossian et Gaul ? Rendus sur le bord du torrent qui les sépare de leurs ennemis plongés dans le sommeil, ils s'apprêtent à se lancer sur eux, lorsque Gaul, prenant Ossian par le bras, lui dit :

« Le fils de Fingal veut-il fondre sur un ennemi qui dort ? Veut-il ressembler au vent furieux qui déracine en secret les jeunes arbres au milieu de la nuit ? Ce n'est pas ainsi que Fingal a immortalisé son nom ; ce n'est pas par de tels exploits que la gloire couronne les cheveux blancs de Morni. Frappe Ossian, frappe le bouclier des combats. »

Ce discours transporte Ossian qui frappe trois fois son bouclier. L'ennemi tressaille et se lève : « Nous nous précipitons à l'instant, dit le barde. Ils fuient en foule au travers des bruyères ; ils crurent que c'était Fingal lui-même. »

Quel contraste avec les héros d'Homère et de Virgile, auxquels les ruses et les guet-apens ne répugnent pas. Et il ne faut pas croire que dans cet épisode, Ossian et Gaul seuls font preuve de générosité. Le lendemain matin, l'armée de Lathmor, leur ennemi, se réunit sur une colline au pied de laquelle se trouvent les deux

héros écossais. On conseille à Lathmor de fondre sur eux à la tête des siens. « Ils ne sont que deux, » répond Lathmor, et seul il s'avance pour défier Ossian au combat.

Parlerai-je des bardes irlandais ? Pour remplir le programme que je me suis tracé en commençant, [1] je devrais le faire, mais je crains, d'être trop long et d'abuser de votre patience. Vous me permettrez cependant de vous dire que la Verte Erin a eu ses bardes comme la Bretagne et la Calédonie, car au commencement de l'ère chrétienne elle était peuplée par une race d'hommes ayant évidemment la même origine que les Celtes ou Gaëls ; seulement, leur religion offrait des différences marquées avec le druidisme des Bretons. Les Irlandais d'il y a dix-huit cents ans avaient adopté les formes du druidisme, mais le fond de leur religion était un paganisme beaucoup plus ancien, provenant des premiers habitants de l'île, les Ibères ou descendants des Phéniciens. Les Ibères adoraient l'océan, le soleil, le feu, les vents ; et lors de la conquête de l'Irlande par les Celtes milésiens, le druidisme, au lieu de supplanter la religion primitive, comme en Bretagne, ne fit que s'y mêler.

Les bardes irlandais étaient nombreux et puissants lorsque Saint Patrice vint en Irlande, au 4eme siècle, prêcher l'Evangile à ses anciens maîtres. Voyant leur pouvoir ébranlé par la parole éloquente de l'apôtre, qui convertissait les princes, les nobles et les prêtres, ils luttèrent longtemps contre lui et contre ses doctrines, cherchant de les rendre ridicules aux yeux du peuple. Mais enfin convertis eux-mêmes à la vraie foi, ils contribuèrent puissamment à la rapide et complète conversion de la nation irlandaise, en popularisant les enseignements de Saint Patrice et de ses successeurs, et en les revêtant de ce langage hardi et figuré, seul capable de frapper vivement un peuple, chez lequel, dit un historien, prédominent l'imagination et l'amour de la forme. Tant que l'Irlande conserva son indépendance, les bardes jouèrent un rôle important dans la société. A eux était

1 Dans ses remarques préliminaires, M. Tardivel avait dit qu'il entendait par *poëtes anglais* tous les poëtes qui ont écrit en anglais, quelle que soit leur nationalité.

confiée la tâche de chanter les faits d'armes des rois et des héros d'Erin. L'un d'eux, le célèbre Mac-Léag, a chanté la mort du roi très chrétien, Brian Borhu, tombé sur le champ de bataille de Clontarf, le crucifix à la main, après avoir mis en déroute les Danois envahisseurs.

« Kinkora, où est ton lord ? Ah ! où est ta verdure printanière ? où sont les bardes et les guerriers qui se sont assis avec nous à la table de tes festins ? Kinkora où est ton roi ?

« Où sont tes bandes héroïques, ô toi, reine de l'île d'Emeraude ? où sont les épées flamboyantes à la garde dorée qui brillaient aux mains des braves dolcassiens [1] ? où est le cortège royal de Brian ?

« Où est le fils de Boru, qui ne pesa jamais la valeur de ses présents ; lui qui, victorieux dans la bataille, tua tant d'ennemis ; lui que les rivières d'Erin reconnaissaient en tressaillant lorsqu'il se livrait à leurs vagues écumantes ? »

Au douzième siècle eut lieu la conquête de l'Irlande par Henri II, roi d'Angleterre, et avec elle arrivèrent les persécutions, la misère et les ténèbres. L'Irlande, qui pendant des siècles avait été le flambeau qui éclairait l'Europe occidentale, retombe dans l'obscurité, presque dans l'oubli.

Mais quels sont ces hommes farouches, qui, montés sur leurs barques grossières, traversent la mer du nord et viennent débarquer en Angleterre ? Ce sont Hengist et Horsa, suivis de leurs guerriers, race de pirates barbares qui habitaient les plages brumeuses de l'Allemagne septentrionale, où ils vivaient misérablement dans des huttes de boue, se nourrissant presque exclusivement de viande, se réchauffant par des liqueurs brûlantes ; terribles dans la bataille, ils aiment le danger, le sang, les supplices, les carnages et les cris d'angoisse de leurs victimes, ils font un métier de la guerre et de la rapine. Tels sont les Saxons, les Angles et les Jutes. Et le faible Vortigern, roi des Bretons, se voyant d'un côté abandonné par Rome, aux prises elle-même avec l'invasion, et de l'autre attaqué par les Pictes et les Scots, féroces tribus du nord de l'Ecosse, qui ravageaient l'An-

[1] Gardes du corps.

gleterre d'une extrémité à l'autre, le roi Vortigern, dis-je, dans un jour de malheureuse inspiration, invite ces terribles guerriers à venir le protéger contre les envahisseurs écossais. Ils viennent par milliers et remplissent toute l'île de leurs légions ; mais bientôt ils tournent contre les Bretons eux-mêmes, qu'ils avaient juré de défendre, leurs redoutables haches de guerre. A la fin du 5ième siècle, les Saxons avaient déjà établi plusieurs royaumes en Angleterre, ayant forcé les victimes de leur trahison à se réfugier dans les montagnes de l'Ecosse, du Pays de Galles et de Cornouailles. Mais il ne faut pas croire que les Celtes aient lâchement abandonné leur patrie. Non, longue et sanglante fut la lutte entre les envahisseurs et les enfants du sol. Les ballades et les chants des anciens bardes nous ont conservé le souvenir du bon et brave roi Arthur, devenu légendaire, qui, à la tête de ses Bretons, combattait héroïquement, mais en vain, l'invasion saxonne. Rien ne put arrêter la marche des vainqueurs, et bientôt l'Angleterre devint un pays entièrement nouveau par les mœurs, la religion et la langue. Le paganisme couvrit encore une fois de ses ténèbres cette île qui, à la lumière de l'Evangile, avait fait de si rapides progrès dans les voies de la civilisation. De l'ancienne race bretonne il ne resta que quelques malheureux fugitifs. Retranchés dans les hauteurs imprénables du nord et de l'ouest, ces derniers débris d'une nation jadis puissante, résistèrent longtemps aux nouveaux maîtres du sol. Le royaume de Galles n'a été complètement soumis à l'Angleterre qu'au 13ième siècle. Ce petit pays conserva pendant des années sa langue, ses traditions et ses bardes dont les plus célèbres sont Thaliessin, qui chanta les victoires du roi Arthur et Llygad-Gwr, qui célébra les hauts faits de Llwellyn, fils de Grunfludd, dernier roi des Bretons. La poésie galloise est peu connue. Après plusieurs semaines de patientes recherches dans toutes les bibliothèques publiques de cette ville, je n'ai pu trouver une seule ligne de ces anciennes ballades, dernières épaves de la littérature primitive de l'Angleterre, derniers accents d'une race qui s'éteint.

Portons maintenant nos regards sur les nouveaux habitants de la Grande Bretagne, les Anglo-Saxons, an-

cêtres du peuple anglais de nos jours. Pendant plusieurs siècles, leur histoire, dit Milton, ressemble à celle des corbeaux et des vautours ; c'est une histoire de sang et d'orgies. Pour eux les combats étaient un véritable besoin ; ils vivaient sur les champs de bataille, se battant tantôt contre les Bretons et les Gallois, tantôt contre les Irlandais et les Pictes, tantôt entre eux. Ces hommes ont cependant de nobles instincts ; ils aiment la liberté et la justice ; ils sont braves jusqu'à l'excès, fiers et indépendants ; en un mot ils sont des *hommes* et ils seront plus tard une grande nation, la nation anglaise.

Chez un tel peuple les lettres ne pouvaient fleurir. Mais ces guerriers de profession avaient leurs bardes ou scaldes et en cela ils ressemblent aux Bretons. Il y a toutefois une différence marquée entre les poëmes des bardes gallois et les rudes chants des Saxons. La poésie galloise est nuageuse, plaintive, mélancolique, presque douce. Dans les chants saxons il n'y a rien de vague ni d'indécis. C'est un cri de guerre terrible, menaçant, sinistre. En lisant ces vers saccadés et énergiques, nous voyons surgir devant nous ces géants du nord aux yeux flamboyants, à la longue chevelure flottant au vent, la redoutable hache à la main. Leur religion c'est la guerre, leur Dieu est Thor, qui aime les combats, leurs héros nagent dans le sang.

Des anciens chants saxons il nous reste plusieurs fragments et un poëme presque entier, celui de Béowulf, le héros du nord, le vainqueur des monstres et des hommes. Voici son portrait :

« Il a ramé sur la mer, son épée nue à la main, parmi les flots sauvages et les tempêtes glacées, pendant que la fureur de l'hiver tourbillonnait sur les vagues de l'abîme ; les monstres de la mer, les ennemis bigarrés le tiraient au fond, le tenaient serré dans leurs griffes hideuses. Mais il a atteint les misérables avec sa pointe, avec sa hache de guerre. La grande bête de l'océan a reçu de sa main l'assaut de la guerre et il a tué neuf nicors »

Ecoutez maintenant le récit du combat que Béowulf va livrer à une ogresse de l'océan :

« Il est rendu sur le bord de la mer. D'étranges dragons, des serpents y nagent et de temps en temps, le cor

y sonne un chant de mort, un chant terrible. Béowulf se lance dans la vague et descend à travers les monstres qui choquent sa cotte de mailles, jusqu'à l'ogresse, jusqu'à la détestable homicide, qui, l'empoignant dans ses griffes, l'emporte vers son repaire. Un pâle rayon y luit et là il voit face à face la louve de l'abime, la puissante femme de la mer. Il donne l'assaut de guerre, avec la lame de bataille. Il n'arrête point l'essor de l'epée, en sorte que sur sa tête, le glaive chante bien haut une âpre chanson de guerre. Mais il voit que ni le tranchant ni la pointe n'entament la chair ; alors il la tord de ses bras et l'abat par terre, pendant qu'elle, de son couteau large, au tranchant brun, essaie de percer la chemise d'acier qui le recouvre. Ils roulent ainsi, jusqu'à ce que Béowulf aperçoit près de lui, parmi les armes, une lame fortunée dans la victoire, une vieille épee gigantesque, fidèle de tranchant, bonne et prête à servir, ouvrage des géants. Il la saisit par la poignée ; violent et terrible tournoie le glaive. Désespérant de sa vie, il frappe furieusement ; il l'atteint à l'endroit du cou ; il brise les anneaux de l'échine, la lame pénètre à travers toute la chair maudite. Elle s'affaisse sur le sol, l'épée est sanglante. L'homme se réjouit dans son œuvre. »

Voilà un aperçu de cet étrange poëme, l'Iliade des Germains. Voulez-vous maintenant entendre le récit de la bataille de Brunon-burgh, où les Saxons battirent les Scots.

« Le roi Ethelstan, le chef des chefs, qui donne des bracelets aux nobles et son frère Edmon, noble d'ancienne race, ont tué dans la bataille, avec le tranchant de l'epée, a Brunon-burg Ils ont fendu le mur des boucliers, ils ont haché les nobles bannières avec les coups de leurs marteaux. Ils ont abattu dans la poursuite la nation des Scots et les hommes de vaisseaux, parmi le tumulte de la mêlée. Là gisaient les soldats par multitudes, abattus par les dards ; les hommes du nord, frappés par dessus leurs boucliers, et aussi les Scots, las de la rouge bataille. Ethelstan a laissé derrière lui les oiseaux criards de la guerre, le corbeau qui se repaîtra des morts, le milan funèbre, le corbeau noir au bec crochu et le crapeau rauque et l'aigle qui bientôt fera festin de la chair blanche et le faucon vorace qui aime les

batailles et la bête grise, le loup des bois. Jamais plus grand carnage n'eut lieu dans cette île ; jamais plus d'hommes n'y périrent par le tranchant de l'épée, depuis le jour où les Saxons et les Angles vinrent de l'Est à travers l'Océan, où ils entrèrent en Bretagne, ces nobles artisans de la guerre, qui vainquirent les Welches et prirent le pays. »

Telle est la poésie primitive des Saxons païens. Mais le christianisme va pénétrer jusque dans ce lointain et brumeux pays ; le glorieux Saint Augustin et ses quarante compagnons débarquent sur les rivages de Kent et bientôt les Saxons embrassent la vraie religion ; l'Angleterre se couvre une seconde fois de grandioses églises, d'imposants monastères et de riches couvents ; elle devient l'île des Saints.

Le christianisme adoucit les mœurs de ce peuple, mais il ne change pas le caractère de sa poésie. C'est toujours une suite d'exclamations ou d'images fortes et saisissantes ; c'est le même vers saccadé et énergique. Les hymnes chrétiennes ne diffèrent des chants païens que par le fond ; la forme reste invariable, véhemente et passionnée. Dans les premières poésies des Saxons convertis au christianisme, l'on voit encore les traditions de l'Edda, livre sacré des Scandinaves. Les monstres du nord, les Iotes, ennemis des dieux, existent toujours pour eux, mais ce sont les descendants de Caïn, les géants noyés par le déluge dont la Bible fait mention. *In diebus illis erant gigantes super terram.* L'enfer est le nostrond antique, « mortellement glacé, plein d'aigles sanglants et de serpents pâles. » Le jour du jugement dernier, le *dies iræ*, où tout sera réduit en poussière, c'est la destruction finale dont parle l'Edda « le crépuscule des dieux » qui se terminera par la victoire des justes et une paix éternelle. Il ne faut donc pas s'étonner si la poésie des premiers chrétiens anglais conserve une teinte sombre et sinistre qui provient du souvenir de la mythologie scandinave, la plus lugubre, la plus effroyable de toutes les mythologies anciennes. Voulez-vous connaître ce qu'était le christianisme d'alors. Ecoutez ce chant funèbre ; c'est la mort qui parle : « Ce poëme, dit un littérateur français, [1] est d'un christianisme terrible et

[1] H. Taine, Litt. Angl. Vol. I.

en même temps il semble sortir des plus noires profondeurs de l'Edda. Le mètre, bref, tinte brusquement à coups pressés comme le glas d'une cloche. Il semble qu'on entend les sourdes repons rétentissants, qui roulent dans l'église, pendant que la pluie fouette les vitraux ternes, que les nuages déchirés obscurcissent le ciel et que les yeux, fixés sur la face pâle du mort, sentent d'avance l'horreur de la fosse humide où les vivants vont le jeter. »

« Pour toi une maison fut bâtie ; pour toi un moule fut façonné avant que tu fusses né ; sa hauteur n'est point marquée, ni sa profondeur mesurée ; il ne sera point fermé, si long que soit le temps, jusqu'à ce que je t'amène, là où tu resteras. Ta maison n'est pas à haute charpente. Elle n'est pas haute, elle est basse quand tu es dedans. L'entrée est basse ; les côtés ne sont pas haut. Le toit est bâti tout près de ta poitrine. Ainsi tu habiteras dans la terre froide, obscure et noire, qui pourrit tout. Sans portes est cette maison et il fait sombre au dedans. Là tu es solidement retenu et la mort tient la clef. Hideuse est cette maison de terre, et il est horrible d'habiter dedans. Là tu habiteras et les vers avec toi. Là tu es déposé, et tu quittes tes amis. Tu n'as pas d'ami qui veuille venir avec toi. Qui jamais s'enquerra si cette maison t'agrée. Qui jamais ouvrira pour toi la porte et te cherchera ! car bientôt tu deviens hideux et odieux à voir. »

Quel tableau épouvantable, que n'éclaire aucune pensée de l'immortalité de l'âme et de la glorieuse ressurrection du corps. C'est du christianisme, mais c'est le côté terrible de notre foi, le côté qui nous montre le néant des choses de ce monde et qu'il est bon par fois de méditer.

Les poëtes saxons ont une prédilection pour les sujets tristes. Ils chantent de préférence la mort et la punition des méchants. Jamais on ne rencontre dans leurs écrits la moindre trace de gaieté, le plus leger sourire. Tout est sombre comme une nuit sans étoiles. Les poëtes d'alors comprenaient-ils mieux que nous la vie et ses misères ; voyaient-ils que dans ce monde il y a plus d'ombre que de soleil, plus de douleurs que de joies ? On dirait qu'ils croient avec Ernest Hello que le rire est d'invention diabolique, tant leurs chants sont

lugubres. L'un d'eux raconte l'histoire de Judith et d'Holopherne avec un accent qui fait frémir ; un autre nous fait voir la destruction du téméraire Pharaon qui osa poursuivre le peuple de Dieu à travers la mer Rouge. Cette description est vraiment sublime.

« Le peuple fut épouvanté, le flot terrible arriva sur eux. Le vent frémissant faisait un hurlement de mort ; la mer vomissait du sang, il y avait une lamentation sur les eaux. L'obscurité de l'abîme commençait. Les Egyptiens s'étaient rétournés. Il fuyaient effarés. Ils sentaient la crainte jusqu'au fond de leur cœur. Leur orgueil était abattu. Une seconde fois le terrible roulement des flots vint les saisir. Ils n'y avait pas un d'eux qui pût revenir, pas un des guerriers qui pût rentrer dans sa maison. Là où tout à l'heure la voie était ouverte, roulait la mer furieuse. L'armée fut engloutie. Les flots s'enflaient, la tempête montait. Ils criaient ô douleur ! d'une voix défaillante. Avec un frémissement affreux, la fureur de l'Océan se déchainait, réveillé de son sommeil. Les terreurs se levaient et les cadavres roulaient. »

Il n'y a qu'un seul des poëtes de cette époque dont on connaisse aujourd'hui le nom ; c'est le moine Cœdmon, né à la fin du sixième ou au commencement du septième siècle.

Voici ce que nous raconte de lui le vénérable Bède :

« Cœdmon était un homme plus ignorant que les autres et qui ne savait aucune poésie, en sorte que dans la salle, lorsqu'on lui passait la harpe, il était obligé de se retirer, ne pouvant chanter comme ses compagnons. Une fois qu'il gardait l'étable pendant la nuit, il s'endormit ; un étranger lui apparut en songe et lui demanda de chanter quelque chose et ces paroles lui vinrent à l'esprit : « Maintenant, nous louerons le gardien du royaume céleste, et les conseils de son esprit, le père glorieux des hommes ! Comment, de toute merveille, l'éternel Seigneur, il a établi le commencement. Il a formé d'abord, pour les enfants des hommes, le ciel, comme un toit, le saint Créateur. Puis le gardien du genre humain, l'éternel Seigneur, c'est la région du milieu qu'il fit ensuite, c'est la terre pour les hommes, le maître tout-puissant. » Ayant retenu ce chant à son réveil,

continue l'historien, il vint à la ville et on le mena devant les hommes savants, devant l'abbesse Hilda, qui l'ayant entendu, pensèrent qu'il avait reçu un don du ciel et le firent moine dans l'abbaye. Là il passait sa vie à écouter les morceaux de l'Ecriture qu'on lui expliquait en saxon, les ruminant comme un animal pur et les mettant en vers très doux.»

Voilà les véritables commencements de la poésie anglaise. Cœdmon traduisit une grande partie de la Bible en vers saxons et composa en outre plusieurs poëmes religieux, dont le plus digne de mention est la « chute de l'homme. » Les critiques sont généralement d'opinion que Milton connaissait ce poëme. Il y a, en effet, une ressemblance frappante entre certains passages du « Paradis perdu » et la poésie de Cœdmon. On reconnait, par exemple, dans le langage que tient le satan du poëte saxon, la base des éloquents discours que Milton met dans la bouche de Lucifer. Ecoutez l'ange orgueilleux qui excite les autres à la révolte :

« Pourquoi implorerais-je sa faveur ou m'inclinerais-je devant lui par quelque obéissance ? Je puis être un Dieu comme lui. Debout avec moi, forts compagnons, qui ne me tromperez pas dans cette lutte ! Guerriers au cœur hardi qui m'avez choisi pour votre chef, illustres soldats ! avec de tels guerriers, en vérité, on peut saisir un poste. Ils sont mes amis zélés, fidèles dans l'effusion de leur cœur, je puis, comme leur chef, gouverner dans ce royaume ; je n'ai besoin de flatter personne, je ne resterai plus désormais son sujet. »

La lutte s'engage ; Satan et ses légions rebelles sont précipités « dans la cité d'exil, dans le séjour des gémissements et des horreurs, dans la nuit éternelle, hideuse, traversée de fumée et de flammes rouges. » Milton a redit tout cela en l'amplifiant.

Voici un passage de Cœdmon que l'on retrouve presque mot pour mot dans le « Paradis perdu. » Lucifer, étourdi pendant quelque temps par sa chute, se réveille enfin et contemple sa prison :

« Est-ce là le lieu étroit où mon maître m'enferme ? Bien différent, en effet, des autres que nous connaissions là-haut, dans le royaume du ciel. Oh ! si j'avais le libre pouvoir de mes mains et si je pouvais pour un temps

sortir, seulement pour un hiver, moi et mon armée. Mais des liens de fer m'entourent, des nœuds de chaînes me tiennent abattu. Je suis sans royaume. Les entraves de l'enfer me serrent si étroitement! m'enlacent si durement! Ici sont de larges flammes, au-dessus et au-dessous; je n'ai jamais vu de campagne plus hideuse. Ce feu ne languit jamais, sa chaleur monte par-dessus l'enfer. Les anneaux qui m'entourent, les menottes qui mordent ma chair, m'empêchent d'avancer, m'ont barré le chemin; mes pieds sont liés, mes mains emprisonnées. Voilà où Dieu m'a confiné.»

J'ai cité les passages les plus remarquables de ce poëme de Cœdmon, poëme qui ne manque pas de beautés littéraires et qui a sans doute servi de guide à l'un des plus grands poëtes épiques que le monde ait connu.

Les paraphrases de la Bible que Cœdmon nous a laissées sont à la hauteur du sujet. Voici comment le poëte saxon a rendu le premier verset de la Genèse: *In principio Deus creavit cœlum et terram :*

«Il n'y avait encore rien qui fût, sauf l'obscurité, comme d'une caverne; mais le vaste abîme s'ouvrait profond et obscur, étranger à son maître, sans forme encore et sans usage. Sur lui le roi sévère tourna les yeux et contempla le triste gouffre. Il vit les noirs nuages se presser sans repos, sous le ciel sombre et désert. Il fit d'abord, l'éternel Seigneur! le Père de toutes les créatures! la terre, et l'établit, par sa force redoutable, le tout puissant Roi. La terre n'était pas encore verte de gazon; mais l'Océan, noir d'une obscurité éternelle, au loin et au large couvrait les chemins déserts.»

Mais avec Cœdmon, l'élan donné à la poésie saxonne s'arrête. Des années et des années s'écoulent sans qu'aucun poëte digne de ce titre apparaisse. A la fin du septième siècle, il est vrai, deux hommes remarquables, le vénérable Bède et Beverly, archevêque de York, se distinguèrent par leurs ouvrages littéraires, mais ces œuvres sont en prose latine et pour ne pas sortir du cadre de cette conférence je dois me borner à la simple mention de leurs noms.

Plus tard, au neuvième siècle, le roi Alfred, mort en 901, couvert d'honneur et de gloire, s'est illustré dans le monde littéraire, mais il s'est surtout distingué par ses

victoires remportées sur les Danois qui menaçaient l'Angleterre d'une nouvelle invasion. Le roi Alfred ne fut pas un grand poëte même pour cette époque peu lettrée. Il reste de lui toutefois une traduction saxonne des œuvres de Bède, des psaumes de David et des fables d'Esope, ainsi que plusieurs odes qui ne manquent pas entièrement de beauté et de fraîcheur.

La pauvreté littéraire de la Grande Bretagne du septième au onzième siècle provient de deux causes principales. En renfermant les Bretons dans les montagnes de l'Ouest et en refusant d'entretenir avec les vaincus aucune relation amicale, les Saxons s'étaient privés des lumières que les enfants du sol avaient acquises au contact des Romains, ces civilisateurs du monde ancien. A cette époque, la science navale était encore dans son enfance, et les Saxons étaient séparés du continent comme par une barrière infranchissable. Et tandis que les Goths, les Vandales, les Francs devenaient Romains, eux demeuraient Saxons. Durant les cinq siècles de la domination saxonne, les mœurs, le caractère et surtout la langue du peuple ne subirent presque aucun changement. Ajoutez à ce manque de communications avec l'étranger des guerres incessantes contre les Danois et vous comprendrez pourquoi les lettres ont été lentes à se développer en Angleterre. Hengist, le premier roi saxon, avait été guerrier ; Harold, le dernier, l'était aussi.

Mais voici que l'Angleterre devient de nouveau le théâtre d'une invasion et d'une conquête. En 1066, Guillaume le Conquérant, à la tête de ses Normands, s'empare de la Grande Bretagne. Les mœurs, les institutions se modifient. Les Normands se mêlent aux Saxons et de ce mélange surgit un nouveau peuple avec une nouvelle langue, le peuple anglais et la langue anglaise de nos jours. Mais ce changement ne s'opéra que lentement. Longtemps après la conquête, le normand ou français fut la langue officielle, la langue de la cour et de la noblesse, tandis que le latin était la langue des savants. Le saxon, que nous appellerons désormais l'anglais, relégué dans les classes inférieures de la société, resta cependant la langue du peuple et finit par s'imposer à la nation entière.

Un siècle environ s'écoula après la conquête normande sans que l'on vît apparaître aucun écrivain anglais. Il y eut cependant, durant cet intervalle, des écrivains en Angleterre, tels que Geoffroi Gaiman, Samson de Manteuil, Wace et plusieurs autres, mais ces hommes n'écrivaient que pour la cour et la noblesse et bien qu'ils vécussent en Angleterre ils ne se servirent point de l'idiome populaire encore rude et grossier.

C'est vers l'année 1154, comme le fait remarquer Johnson, que le saxon commença à prendre une forme qui offre quelque analogie avec l'anglais d'aujourd'hui, et le premier poëte anglais fut un prêtre, Layamon, qui vivait à la fin du 12ième siècle. Mais il ne fit que traduire en anglais les poëmes français de Wace.

Layamon fut le premier d'une classe d'écrivains connus sous le nom de « Rhyming Chroniclers » qui occupent une place importante dans l'histoire de la littérature au treizième siècle. Il fut suivi du moine Robert de Gloucester, auteur d'une histoire en vers de la Grande Bretagne, et de Robert Manning, chanoine dans le monastère de Brune.

Il faut avouer, en toute franchise, que les poëmes anglais de cette époque n'ont de poésie que le nom. Style empêtré, répétitions et détails ennuyeux, longueurs, manque de feu, d'imagination et d'originalité, tels sont les défauts qui déparent la première poésie anglaise. Les auteurs d'alors n'avaient plus les élans fougueux des Saxons du temps de Cœdmon. On s'efforçait d'imiter les écrivains français sans avoir leur esprit ; aussi manquait-on de naturel et de verve à la fois. Rien, en effet, de plus frappant que le contraste entre les vieilles poésies anglaises et françaises. Les premières sont lourdes, sans grâce de forme, sans profondeur de pensée. Les dernières sont d'une naïveté charmante, d'un style élégant et poli. Mais nous verrons plus tard que l'anglais, si pauvre dans ses commencements, deviendra la langue poétique par excellence.

Au treizième siècle, l'Angleterre eut ses ménestrels, comme la France a eu ses troubadours et ses trouvères. Ces ménestrels, dont les plus connus sont Laurent Minot, l'hermite Richard Rolle, et le prêtre Robert Langlande, nous ont laissé plusieurs ballades et quelques hymnes

d'un certain mérite littéraire. Ce cantique, par exemple, à la Sainte Vierge, ne manque pas de charmes :

« Bénie sois tu, Dame pleine de délices célestes, sauve fleur du paradis, mère de douceur. Bénie sois tu, Dame, si brillante et si belle, tout mon espoir est en toi, le jour et la nuit. Glorieuse reine des étoiles, éclairez-moi, dans ce monde faux et trompeur, guidez-moi, conduisez-moi pour qu'à la fin de mes jours je n'aie pas à craindre le démon. »

Voici comment un autre conteur de cette époque décrit le vaisseau qui amène en Angleterre la mère du roi Richard :

« Le gouvernail était d'or pur ; le mât était d'ivoire ; les cordes de vraie soie, aussi blanche que le lait. Ce noble vaisseau était en dehors tout tendu de draperies d'or.....Il y avait dans ce vaisseau des chevaliers et des dames de grande puissance. » C'est là certes un navire très poétique mais qui ne résisterait guère, je crois, à la fureur des flots. Les ménestrels abondent en figures hardies, en peintures hautement coloriées, en merveilles de tous genres. L'un d'eux nous parle du roi de Hongrie, qui, voulant consoler sa fille affligée, lui promet de la mener à la chasse dans un « chariot couvert de velours rouge, avec des draperies d'or fin au-dessus de sa tête, avec des étoffes de damas blanc et azur, diaprées de lis nouveaux. » Elle aura « d'agiles genêts d'Espagne, caparaçonnés de velours éclatant qui descendra jusqu'à terre, » elle aura les plus doux vins, des pâtés de venaison et les meilleurs oiseaux à manger qu'on puisse prendre, de la musique, des chansons, des danses et une foule d'autres choses excellentes en soi, mais dont les chasseurs de nos jours font rarement usage. Un sujet que les ménestrels affectionnent davantage, ce sont les aventures du chevalier Sir Guy Warwick qui détruit le géant Colbrand, qui fait une guerre à mort aux sorciers et qui va menacer et pourfendre le Sultan jusque dans sa tente. Inutile de dire que dans toutes ces ballades c'est l'imagination et non l'histoire qui joue le rôle le plus important. Avec les ménestrels finit la première période de la littérature anglaise, la période de la poésie parlée ou chantée.

Nous sommes maintenant arrivés au 14ième siècle,

époque de gloire militaire pour la Grande Bretagne. Les troupes du roi Edouard III ont remporté les victoires de l'Ecluse, de Crécy et de Poitiers ; elles ont enlevé aux Français la ville de Calais et les ont forcés à signer la paix humiliante de Bretigny ; les Anglais sont maîtres d'un tiers de la France. Le malheureux roi Jean II, battu et fait prisonnier par le Prince Noir, meurt dans la Tour de Londres. C'est la guerre de cent ans dont les commencements furent si désastreux pour la France.

C'est durant cette époque de guerres interminables que parut Geoffrey Chaucer, que l'on regarde à juste titre comme le véritable père de la poésie anglaise. Né à Londres en 1328, de parents assez haut placés dans la société, Chaucer reçut une éducation classique dans les universités de Cambridge et d'Oxford. Il se fit remarquer de bonne heure à la cour d'Edouard III, où il a occupé plus d'un poste important. S'étant livré dans sa jeunesse à l'étude de la littérature française et italienne, il traduisit ou plutôt imita plusieurs poëmes de Pétrarque et de Boccace. Mais il ne commença son œuvre principale, celle qui lui a valu l'immortalité, qu'à l'âge de 60 ans. Les « Contes de Cantorbéry »—tel est le titre de cet ouvrage,—sont une peinture fidèle des hommes et des mœurs de cette époque peu connue de nos jours, et à ce point de vue ils sont précieux. Le style en est à la fois simple et élégant et l'on y trouve des descriptions charmantes. Chaucer n'a pas pu terminer ses « Contes » et il a laissé inachevé le plan qu'il s'était tracé dans son prélude.

Voulez-vous connaître ce qu'était le franklin ou le franc-tenancier d'alors ? Ecoutez Chaucer :

« Homme sanguin de complexion, à la barbe blonde comme la marguerite, grand mangeur et aimant le vin, vrai fils d'Epicure, chez qui le pain et la bière sont toujours sur la table, dont la maison n'est jamais sans viande cuite au four, chez qui les mets sont si plantureux que chair et poisson nagent dans son logis, qui a maintes grasses perdrix en cage, qui a maintes brèmes et maints brochets dans son étang. Malheur à son cuisinier si la sauce n'est pas piquante et forte et si tout n'est pas prêt. Sa table reste prête et garnie toute la journée. »

Tel était le « bourgeois » anglais du 14ième siècle. Il n'a pas changé depuis et tel on le retrouve dans les ro-

mans de Charles Dickens. Chaucer nous donne aussi le portait d'un meunier de son temps :

« Un vigoureux rustre, par la messe ! gros de charnure et d'os, court, large d'épaules, épais comme un arbre noué ; capable de gagner le bélier à la lutte ; point de portes dont il ne puisse faire sauter la barre ou qu'il ne puisse en courant enfoncer avec sa tête. Sa barbe est rousse comme le poil d'un renard et large comme une pelle.....Ses narines sont larges et noires et sa bouche est comme une fournaise. Il porte au côté une épée et un bouclier ; c'est un querelleur et un gaillard. »

Comme vous le voyez, ce n'était pas un Adonis que ce meunier, mais il était de l'étoffe dont on fait des peuples forts et vigoureux, des peuples libres.

Chaucer en voulait mortellement au clergé, aux lords et aux grandes dames. « Tel qui ne sait pas son *credo*, dit-il, est fait prélat par des sollicitations ; tel qui ne peut pas lire l'Evangile est pourvu d'un riche état forestier. Il y avait plus d'humanité dans Maxime et dans Néron, qui ne fut jamais bon, qu'on n'en trouve dans tel d'entre eux, aussitôt qu'il porte sa hotte fourrée. »

Bien que l'on ne lise que rarement aujourd'hui les poëmes de Chaucer on leur donne le rang d'œuvres classiques. Chaucer a certainement fait pour la langue anglaise ce que Dante a fait pour la langue italienne ; il l'a formée, et pour cette raison on doit lui pardonner beaucoup de défauts, je dirai même beaucoup de fautes.

Lefranc porte un jugement très sévère sur Chaucer : « Courtisan, lancastrien, wiklifite, infidèle à ses convictions, traître à son parti, tantôt banni, tantôt voyageur, tantôt en faveur, tantôt en disgrâce, tel, dit-il, fut Chaucer. »

Nous ne connaissons, toutefois, que peu de choses touchant la vie de Chaucer. Tout porte à croire qu'il n'avait qu'une faible teinte de religion. On l'a appelé le « Marat anglais » ce qui ne parle en faveur ni de son orthodoxie ni de sa piété : chose certaine, c'est qu'il fut l'ami intime de l'hérésiarque Wicklif, et qu'il fut mêlé aux troubles que fomenta ce dernier. Il paraît, cependant, avoir brisé avec les wicklifiens vers la fin de sa vie, car il fut enterré dans l'abbaye de Westminster, ce qui indiquerait qu'il est mort dans la paix de l'Eglise.

Le poëte Gower était contemporain de Chaucer, mais comme il écrivait presque exclusivement en latin et en français, je puis me dispenser d'en parler.

Après la mort de Chaucer, arrivée en 1400, plus d'un siècle s'écoula sans que l'Angleterre vit paraître un autre poëte vraiment digne de ce nom. On a comparé l'apparition de Chaucer dans le monde littéraire à une de ces belles journées que l'on voit quelquefois à la fin de l'hiver. On croit un instant au retour du printemps, mais soudain le ciel s'assombrit de nouveau, la tempête se déchaîne et l'hiver revient avec toutes ses rigueurs.

Le 15ième siècle fut désastreux pour l'Angleterre, aussi désastreux que le siècle précédent avait été glorieux. La guerre de cent ans se termine à l'avantage de la France ; Henri VI voit s'éteindre son dernier espoir de saisir la couronne de Saint Louis et les troupes anglaises, fuyant devant le glaive vengeur de la Pucelle d'Orléans, abandonnent une à une les nombreuses provinces enlevées au roi de France.

Au milieu du même siècle éclate la guerre des deux Roses, guerre civile des plus atroces. Pendant près de trente ans l'Angleterre n'est plus qu'un vaste champ de bataille, couvert de sang et jonché de cadavres.

Sous Henri VII, le premier Tudor, l'Angleterre connut un peu de repos ; ce règne cependant ne fut pas entièrement paisible. On vit surgir, dans l'espace de quelques années, trois prétendants au trône, qui, sans être bien formidables, ne laissèrent point d'inquiéter le pays.

Le mouvement religieux que l'on est convenu d'appeler la « Réforme » vient bouleverser l'Angleterre au commencement du seizième siècle. Le farouche Henri VIII, le roi aux six femmes, précipite son royaume dans l'hérésie, et son règne, déshonoré par soixante-douze mille condamnations à mort, n'est guère de nature à favoriser le développement des sciences et des lettres.

Ce ne fut qu'en 1553, 153 ans après la mort de Chaucer, que naquit Edmond Spencer, le second grand poëte anglais par ordre chronologique. Il ne faut cependant pas croire que durant ce long intervalle, de plus d'un siècle et demi, la littérature anglaise ait été entièrement négligée. A la fin du 14ième et au commencement du

15ième siècle, on vit paraître en Ecosse plusieurs poëtes assez célèbres. De ce nombre fut John Barbour, archidiacre d'Aberdeen, auteur d'un poëme épique intitulé « The Bruce. » Ce poëme contient vingt livres, et le poëte a suivi pas à pas le fameux Robert Bruce, roi des Ecossais, dans tous ses voyages, dans toutes ses aventures, dans toutes ses guerres, dans toutes ses victoires et dans toutes ses défaites. Il nous le montre, tantôt errant seul dans les montagnes, en proie à la faim et à la fatigue, abandonné des siens ; tantôt sortant de sa retraite avec quelques rares partisans et tombant sur les Anglais étonnés par la soudaineté de l'attaque. Ou encore il nous le fait voir, s'embusquant aujourd'hui pour surprendre ses ennemis, traqué le lendemain comme une bête fauve par les terribles lévriers de sang que les Anglais lançaient à sa poursuite. Enfin, dans le treizième et dans le quatorzième livre, l'auteur nous donne une description émouvante de la célèbre bataille de Bannock-Burn, où son héros triomphe et monte sur le trône d'Ecosse. Le reste du poëme est principalement consacré aux exploits d'Edouard, frère du roi, envoyé en Irlande par Robert pour délivrer cette île du joug anglais. Tel est, en résumé, ce charmant poëme qu'on lira toujours avec intérêt. On trouve dans cet écrit de Barbour, ces vers remarquables sur la liberté :

« Oh ! la liberté est une noble chose. La liberté rend l'homme content de lui ; la liberté donne à l'homme toute consolation. Il vit satisfait celui qui vit libre. Un noble cœur ne peut avoir ni jouissance, ni rien qui puisse plaire si la liberté manque. »

Un autre poëte écossais de cette époque est Andrew Wynton, prieur du monastère de Saint Serf, à Lochleven. Il est l'auteur de la « chronique originale » de l'Ecosse. C'est une légende rimée, dit Lefranc, qui, selon l'usage, commence à la création du monde ; mais elle est obscure et écrite d'un style embarrassé. Toutefois; il est évident que Sir Walter Scott y a largement puisé pour trouver les sujets de plusieurs romans.

Le malheureux roi Jacques I, retenu dix-huit ans prisonnier en Angleterre, occupe un rang distingué parmi les poëtes écossais du 15ème siècle. Durant sa réclusion dans le château de Windsor, le jeune captif composa un

long poëme intitulé le « Livre du Roi », où il raconte sa propre vie dans un langage simple et touchant. « Un matin d'un jour de mai, dit le roi-poëte, appuyé sur la fenêtre de ma prison et regardant le château de Windsor, j'écoutais les chants du rossignol. J'admirais ce que peut la passion de l'amour que je n'avais jamais sentie. En abaissant mes regards, je vis se promener au pied de la tour la plus belle et la plus fraîche des jeunes fleurs. » Cette fleur, c'est Lady Jane Beaufort qu'il aima toute sa vie et qui fut l'inspiratrice de son poëme. On doit à Jacques I, dit Chateaubriand, le mode d'une musique plaintive inconnue avant lui. Le ménestrel Harry l'aveugle ou Blind Harry, chanta le guerrier Guillaume Wallace, le héros si populaire des Ecossais. Quelques critiques, dit le littérateur que je viens de citer, préfèrent le ménestrel Henri à Barbour et à Chaucer.

A la fin du 15ème siècle, vécut William Dunbar, moine d'abord, soldat et courtisan ensuite et dont Sir Walter Scott a dit qu'il est le plus grand génie poétique que l'Ecosse ait jamais connu. Il a écrit plusieurs poëmes de divers genres, poëmes allégoriques, poëmes didactiques, et poëmes comiques. Les plus remarquables de ses écrits sont « Le Chardon et la Rose, » poëme allégorique composé à l'occasion du mariage du roi Jacques V avec la princesse Marguerite d'Angleterre; « La Danse, » autre poëme allégorique où sont décrits avec une force étonnante les sept péchés capitaux, et « La grive et le rossignol, » poëme semi-didactique, où le poëte compare l'amour des choses spirituelles avec l'amour des choses terrestres. « La versification de Dunbar, dit Hallam, est, relativement à son temps, remarquable par l'harmonie et la régularité ; ses descriptions sont souvent vives et pittoresques. Mais il faut convenir qu'on trouve dans notre poésie du moyen âge trop de soleil levant et de ramage des oiseaux : ces lieux communs, empruntés aux poëtes français et provençaux ont été répétés à satiété par les nôtres. »

Le contemporain de Dunbar était Gavin Douglas, sixième fils du comte d'Angus et évêque de Dunkeld. Son principal poëme a pour titre « Le Palais de l'Honneur » Douglas est surtout célèbre pour avoir, le premier de tous les poëtes anglais et écossais, traduit en vers

l'Enéide de Virgile. On regarde encore aujourd'hui cette traduction comme un véritable chef-d'œuvre.

Un autre contemporain de Dunbar était Sir David Lyndsay, poëte satirique et auteur de plusieurs écrits d'un mérite considérable. « Inférieur à Dunbar pour la vivacité de l'imagination et l'élégance du style, dit un auteur anglais, Lyndsay fait preuve d'un esprit plus réfléchi et plus philosophique ; sa satire contre Jacques V et sa cour a certainement plus de portée que l'éloge du « Chardon et de la Rose » par Dunbar. » Les poésies de Lyndsay ont été imprimées en 1540 et sont au nombre des premières productions de la presse écossaise. On reproche à ce poëte et à d'autres de son temps et des temps antérieurs d'avoir beaucoup contribué par leurs écrits aux progrès de la Réforme en Ecosse. Les vices et les faiblesses de certains membres du clergé étaient pour eux un sujet inépuisable d'amères censures.

Tels sont les principaux poëtes qui ont vécu en Ecosse durant le 15ième et au commencement du 16ième siècle. Jetons maintenant un coup d'œil sur l'Angleterre durant cette même époque, époque peu favorable, comme nous l'avons déjà vu, au développement de la littérature.

Chez les Anglais, le 15ième siècle a été tellement pauvre en poëtes que nous n'en trouvons qu'un seul qui soit vraiment digne de ce nom. Né dans le comté de Suffolk, en 1380, John Lydgate devint moine de l'ordre de Saint-Augustin et plus tard poëte officiel de toutes les fêtes de la cour de Henri V. Il voyagea longtemps en France et en Italie, où il se livra à l'étude de la poésie. A son retour en Angleterre il fonda à St. Edmondsbury une école pour l'éducation de la jeunesse. Il mourut à Bury en 1440 à l'âge de 60 ans. Lydgate était bon poëte et excellent versificateur. Sous ce dernier rapport il a surpassé Chaucer lui-même. Comme écrivain, il est intarissable ; on lui attribue deux cent cinquante et un poëmes dont les plus estimés sont « La vie de Notre Dame, » « L'histoire de Thèbes, » La chute des Princes, » et surtout son livre des guerres de Troie, poëme de 28 mille vers de huit syllabes. L'auteur avertit naïvement ses lecteurs que c'est « la seule vraie et sincère histoire des guerres entre les Troyens et les Grecs. » On est légèrement étonné, après un tel avertissement, de voir

que les Troyens se défendaient avec des canons et que le roi Priam portait le costume d'un chevalier du moyen âge !

Dans son poëme « La chute des Princes » Lydgate a sans contredit fait preuve d'une imagination très vive. Il nous fait une sublime peinture du Hasard qu'il représente comme « une monstrueuse image, à la face cruelle et terrible, aux regards hautains et menaçants ; à chacun de ses côtés cent mains, les unes qui élèvent les hommes en de hauts rangs de dignité mondaine, les autres qui les empoignent durement pour les précipiter. » Il fait ensuite un tableau émouvant des malheurs des princes du moyen âge, malheurs causés par les interminables guerres qui ensanglantèrent à cette époque l'Europe entière.

Peut-être convient-il de dire un mot d'Etienne Hawes, qui suivit Lydgate. Son principal poëme, « Le passe-temps du Plaisir » est une allégorie morale et savante d'environ six mille vers, dans laquelle figurent comme personnages vivants les sept sciences du *trivium* et du *quadrivium* de l'école ainsi qu'une foule de vertus et de qualités abstraites. Cet écrit, passablement obscur, manque de feu, de grâces et d'harmonie. On y trouve toutefois beaucoup d'érudition et une teinte philosophique.

Disons aussi un mot des ballades et des chansons populaires du XIV et du XV siècle, œuvres de poëtes inconnus, mais dont la naïveté et la fraîcheur font encore les délices, non seulement des enfants, mais aussi des personnes de tout âge et de toute condition. Car, que l'on soit jeune ou vieux, instruit ou illettré, riche ou pauvre, on comprend sans peine le vrai langage du cœur et de la nature. Que de fois, dans mon enfance, ai-je écouté, les larmes aux yeux, l'histoire des « Enfants dans les bois » ? Je les vois encore, ces deux petits êtres, égarés dans la sombre forêt, la main dans la main, errant au hasard, cueillant péniblement quelques baies, déchirés par les épines et les broussailles, tremblant de peur au son du lointain hurlement des loups, et mourant enfin de fatigue au pied d'un grand chêne où les oiseaux du ciel viennent les couvrir de feuilles mortes.

Que de fois ai-je prêté une oreille attentive à la ballade

de Chevy Chace où est décrit avec tant de verve et de feu le combat du comte Douglas contre le lord Percy.

Que de fois n'ai-je pas frémi au récit des aventures de ce terrible Robin Hood, voleur célèbre, qui ne craignait ni roi ni prêtre. Et pourtant il était bon et compatissant pour les pauvres ; il respectait la bravoure. Aussi était-ce avec ferveur que je répétais la dernière ligne de chaque ballade : « Dieu sauve l'âme de Robin Hood. »

Robin a été le sujet de plus de vingt ballades. C'était un *out-law*, un homme hors la loi, qui s'était établi dans la forêt de Sherwood d'où il faisait des incursions sur les domaines des lords voisins, jetant partout l'épouvante et la terreur. Il était grand pourfendeur de forestiers et de garde-chasse. On raconte de lui qu'un jour, étant attaqué par quinze forestiers qui voulaient le faire prisonnier, il en tua quatorze. Une autre fois, il tua le shérif, le juge et le portier d'une ville, et tout cela en riant.

En traversant la forêt avec deux de ses compagnons, il rencontre un pinder, ou officier chargé de taxer le bétail qui vaquait sur le communal. C'était un ennemi, et le sentiment du devoir le poussait à s'en défaire. Mais il était brave : « Ce serait une honte de t'attaquer, dit le joyeux Robin ; nous sommes trois et tu es seul. » Mais le pinder « fait en arrière un saut de trente pieds, un saut de trente-et-un bons pieds, s'appuie le dos contre une broussaille et le pied contre une pierre et là il combat toute une longue journée d'été, une journée d'été si longue, jusqu'à ce que leurs épées se soient brisées entre leurs mains sur leurs larges boucliers. »

Mais Robin ne sort pas toujours victorieux de la lutte. Un jour il rencontre un tanneur du nom d'Arthur et il veut le forcer à payer le tribut qu'il imposait aux gens assez osés pour pénétrer dans sa forêt. Mais le brave Arthur ne se laisse pas intimider. « Mon bâton est de bon chêne, dit-il, long de huit pieds et demi ; il peut assommer un veau et j'espère qu'il t'assommera. » Exaspéré par tant d'audace, Robin lui assène un terrible coup sur la tête, mais Arthur se relève et riposte vigoureusement. Le combat dure deux heures. La forêt retentit du bruit des coups qu'ils se donnent, le sang coule, ils sont comme deux sangliers à la chasse. Enfin, Robin demande trêve

d'hostilités ; « car, dit-il, nous pouvons nous mettre les os en pulpe sans obtenir le moindre argent. Dorénavant tu peux passer sans payer dans la gaie forêt de Sherwood. » « Grand merci pour rien, répond l'autre, j'ai gagné mon passage et j'en rends grâce à mon bâton, non à toi. » Qui es-tu donc ? demande Robin. « Je suis un tanneur, réplique le vaillant Arthur. J'ai travaillé longtemps à Nottingham et si tu veux y venir, je jure et fais vœu que je tannerai ta peau pour rien. » « Grand merci, mon brave, dit le joyeux Robin, puisque tu es si bon et libéral et si tu veux tanner ma peau pour rien, j'en ferai autant pour la tienne. » Et là-dessus ils....s'embrassent.

Robin avait un ami fidèle, Petit-Jean, qui le suivait partout. Voici comment ils firent connaissance. Petit Jean, qui a sept pieds de hauteur, se trouve sur un pont que Robin veut traverser. Jean refuse de céder le pas. Il faut se battre, mais comme Jean n'a pour toute arme qu'un formidable gourdin, le chevaleresque Robin ne veut pas se servir contre lui de son arc. Il s'en va dans la forêt se couper un bâton long de sept pieds. Ils conviennent alors amicalement de se battre sur le pont jusqu'à ce que l'un d'eux tombe à l'eau. « Ils frappent et cognent tellement, dit la chanson, que leurs os resonnaient. » Enfin, Robin tombe à l'eau, et à partir de ce moment son amour et son admiration pour Petit Jean ne connurent plus de bornes. C'est ainsi que l'on se battait alors en Angleterre, aujourd'hui le pays des boxeurs de profession qui s'assomment sans haine et sans provocation. Seulement, à l'époque où vivait Robin Hood on se battait pour le simple plaisir de se battre ; de nos jours l'on se bat pour de l'argent.

Nous laissons désormais le domaine de la poésie parlée, des ballades et des chansons populaires, nous laissons aussi l'époque des premiers écrivains en vers ; nous nous approchons de la troisième et dernière période de la littérature anglaise, la période des poëtes modernes.

Vous avez remarqué quelquefois au printemps une de ces journées froides et sombres, lorsque le ciel est caché par d'épais nuages noirs et déchirés que pousse un vent violent. Cependant le soleil apparaît de temps en temps par une ouverture qui se referme bientôt, et éclaire pour un instant de ses pâles rayons le paysage attristé. Telle

est l'histoire de la littérature anglaise durant les 15 premières siècles de l'ère chrétienne. Désolée pendant cette longue période par des guerres incessantes, théâtre de plusieurs conquêtes et d'invasions sans nombre, bouleversée par les révolutions et les révoltes, l'Angleterre vit briller toutefois à de rares intervalles, à travers les ténèbres, quelque génie poétique, un Cœdmon, un Chaucer, un Barbour, un Lydgate ; puis l'obscurité envahissait de nouveau les esprits.

Nous avons suivi, pas à pas, la marche de la poésie anglaise depuis le jour où Jules César entendit pour la première fois les rudes chants des bardes bretons jusqu'au siècle comparativement policé de Henri VIII ; nous l'avons vu se développer, péniblement, lentement et nous la laissons à la veille d'entrer dans une période nouvelle. Deux grands événements vont s'accomplir : la Réforme dite religieuse et la Renaissance littéraire, deux événements qui ont bouleversé le monde entier. Il convient, je crois, de faire ici une pause.

L'ETUDE DES INSECTES.

Conférence donnée à l'Institut Canadien de Québec,

Le 30 mars 1876,

Par M. l'Abbé PROVANCHER.

Viditque cuncta quæ fecerat et erant valdè bona. Gen., ch. I, 31.

Le Créateur des mondes, par un seul acte de sa volonté, vient de faire jaillir du néant des existences sans nombre. Il se retourne vers son ouvrage, l'examine, et l'approuve en disant que tout est bien et très-bien, *et erant valdè bona.*

Que de fois, dans nos rapports, dans nos points de contact, avec les différentes existences de la nature, n'avons-nous pas été tentés de porter un jugement différent sur l'œuvre du grand architecte? Comment trouver à leur place et approuver l'existence, par exemple: des tigres et des lions, qui dans l'Inde seule, font jusqu'à 20,000 victimes, par année, parmi nos semblables? des serpents vénimeux, dont le seul aspect glace le sang dans les veines, et dont la morsure cause souvent la mort en quelques minutes seulement? des volcans, vomissant des torrents de flammes et de cendres jusqu'à ensevelir sous leurs amas des villes entières? Comment trouver bon: les tremblements de terre, qui agitent le sol jusque dans ses fondements, en ensevelissant souvent des cités entières sous les ruines de leurs demeures? les ouragans, qui bouleversent les mers si étrangement et engloutis-

sent les vaisseaux dans leurs abymes ? et pour parler de choses plus près de nous et que nous connnaissons tous, comment trouver bons les insectes, ce monde des infiniment petits, ces muets habitants de la nuit, que nous retrouvons partout et qui échappent à notre analyse lorsque nous voulons les saisir, les étudier, nous rendre compte de leur organisation ; qui possèdent des organes dont l'usage nous est inconnu ; qui ont probablement tous nos sens et en possèdent peut-être en outre d'autres qui n'ont pas de noms ? les insectes, qui ravagent nos moissons d'une manière si impitoyable, dévorent ou souillent nos aliments, nous blessent de leurs aiguillons, et nous prenant souvent comme de véritables victimes entièrement à leur disposition, s'abreuvent tranquillement de notre sang, en se riant probablement—de leur rire d'insecte—des efforts que nous faisons pour les combattre ? Leur nom est légion, leur faiblesse extrême, et cependant leur puissance est sans limites ! Et qu'est-ce que la mort de ces trois ou quatre Cousins que j'écrase en me passant la main sur la figure ? Une seule de ces femelles vient de laisser tomber dans l'eau d'une flaque voisine, 40 à 50 œufs pour recrutement de cette armée de suceurs ! Le vert de Paris et l'eau bouillante ont bien vite raison de deux à trois douzaines de Punaises logées dans la couchette où je vais prendre mon repos ; mais cinq à six de ces charmants hôtes suffisent pour donner l'existence à un millier d'autres ! . .

Comment approuver tout cela ? le trouver bon, et très-bon ?

Je serais plutôt porté à trancher leur procès d'un mot, en disant avec un rêveur Allemand : « C'est Dieu qui a créé le monde, mais c'est le diable qui a fait l'insecte. »

Cependant la Sagesse infinie a vu tous ces maux, et bien d'autres encore, et a tout trouvé bien et très-bien ! Si notre jugement est parfois porté à se prononcer dans un sens different, c'est que nos connaissances sont trop bornées ; nous manquons des données suffisantes pour juger sainement les choses. Oui ! à n'en pas douter, le Régulateur des mondes a tout coordonné ici bas dans une harmonie parfaite, autrement ce ne serait plus la Sagesse suprême. Chercher, reconnaître, distinguer cette harmonie, cet accord des différentes parties de l'œuvre,

c'est le plus noble but que s'impose, que poursuit l'étude de la nature. Connaître Dieu dans ses œuvres, admirer sa providence, louer sa sagesse, exalter sa bonté dans l'agencement des diverses existences de la nature, dans l'harmonie parfaite qui règle leurs rapports, leurs inclinations, leurs instincts, telle est la fin qu'elle ne perd jamais de vue. Ce que nous appelons maux, nuisances, ne sont tels que par suite de la liberté que Dieu nous a donnée et que nous avons employée contrairement à ses vues, ou bien, sont improprement qualifiés par nous, par ce que leurs qualités, leurs conditions d'être ne nous sont pas suffisamment connues.

Nous serions volontiers disposés à maudire ces Cousins, Moustiques, Guêpes, etc., qui nous importunent de leurs piqûres, et à demander leur extermination ; et cependant ces insectes sont la table toujours mise des moucherolles, pinsons, hirondelles et autres passereaux qui font une chasse continuelle aux chenilles, sauterelles, larves de tout genre qui ravagent nos moissons. Nous nous plaignons de ce que les Altises, les Chrysomèles, les Anthomies, etc., ravagent nos cultures. Mais les Altises, les Chrysomèles, les Anthomies n'étaient qu'en nombre bien restreint sur les plantes qui leur conviennent dans la nature inculte, ce n'est que parce que nous avons multiplié outre mesure les plantes nourricières de ces insectes, ce n'est que parce que nous avons nous-mêmes facilité leur développement, qu'ils se sont accrus si prodigieusement. Leurs déprédations sont notre œuvre, c'est nous qui avons dérangé l'équilibre, troublé l'harmonie. Nous imputons nos désastres à l'auteur de la nature, et c'est nous qui en sommes les auteurs en en posant la cause.

J'ai eu l'honneur, le 13 janvier dernier, [1] de paraître dans cette tribune, pour vous parler de l'histoire naturelle en général, et faire surtout ressortir le tort que nous avions de si fort négliger son étude ; je veux aujourd'hui vous entretenir de l'une des branches particulières de cette étude, de l'Entomologie ou étude des insectes.

Un coup d'œil, en passant, sur l'insecte, sur son organisation si singulière, sur sa vie, ses mœurs, ses instincts, ses industries, le rôle qu'il joue dans la nature, etc., ne

1 Autre lecture donnée à l'Institut Canadien le 13 janvier 1876.

pourra manquer, je pense, de vous intéresser ; et s'il ne vous décide à vous mettre de suite à l'étude de ces infiniment petits, il pourra du moins vous faire comprendre que l'entomologiste, loin de n'être qu'un vulgaire chasseur de mouches, un *bug hunter*, comme l'appellent les Anglais, un maniaque qui perd son temps en des recherches inutiles, comme le désignent quelques-uns, est un homme sérieux, scrutant l'œuvre du Créateur dans l'une de ses parties aussi agréable et intéressante qu'elle est utile.

D'ailleurs cette étude s'impose à nous de nécessité. Nous avons beau faire, il faut nécessairement compter avec l'insecte ; nous le rencontrons partout ; nous reculons devant lui, il nous touche par derrière ; nous le fuyons à droite, il se montre à gauche : les Poux élisent leur domicile dans la tête des enfants ; les Puces nous guettent au passage, pour se glisser sous nos habits et nous régaler de leurs piqûres ; les Punaises s'établissent dans nos lits, et dans leurs maraudages de nuit, viennent s'abreuver de notre sang ; les Cousins, les Brûlots, les Moustiques, se montrent semblablement altérés de notre sang ; les Mouches viennent lécher les exsudations de notre peau et nous chatouiller de leurs piétinements, nous avons parfois de la peine à nous garantir les yeux, la bouche et les narines de leurs visites. Les Blattes (Rakerlacs, Coquerelles) souillent nos aliments, les Dermestes les dévorent, les Teignes trouent nos habits, gâtent nos fourrures, les Cecydomies, les Sauterelles, les Cantharides, les Altises, les Chrysomèles, les Bruches et une foule d'autres dévorent nos moissons et nous enlèvent les fruits de nos travaux !

Les populations allant toujours s'augmentant, il faut pourvoir à de plus grandes ressources pour les divers besoins de la vie ; et souvent en multipliant nos cultures, en doublant nos industries, nous offrons des chances nouvelles à la propagation du rongeur de la nuit, qui se glisse partout, s'attaque à tout, surgit tout à coup en telle quantité qu'on pourrait le croire le produit d'une nouvelle création, si le savant n'était là pour nous faire l'histoire de sa provenance, de son genre de vie, de son étrange multiplication, etc. Continuellement attentif, la loupe constamment à l'œil, il scrute la surface des

feuilles, les replis des bourgeons, l'épaisseur des fruits, et jusqu'à la plus petite gerçure de l'écorce des plantes, pour suivre le maraudeur occulte dans ses évolutions, tracer sa route, nous montrer son gite et nous livrer le résultat de ses études, pour nous apprendre à le combattre avec succès. Aussi, voyez nos voisins, qui en fait de ressources matérielles sont depuis longtemps passés maîtres, appointer, à fort salaire, un entomologiste presque pour chaque Etat, pour suivre à la piste le ravageur invisible, crier gare à son approche, et indiquer le genre de guerre à lui livrer.

Les journaux nous apprenaient tout récemment que la Géorgie, cet état encore si peu peuplé, où l'industrie ne fait pour ainsi dire que de naître, venait de se donner un entomologiste d'Etat. Je connais la Géorgie pour l'avoir habitée pendant trois mois, et l'avoir parcourue en différents sens ; or je n'ai vu guère en cet état d'autres cultures que celles du coton, du maïs, et du riz en certains endroits, toutes les autres, blé, seigle, orge, avoine, plantes fourragères, etc., semblent faire exception à la règle générale, et cependant on n'hésite pas là, à appointer un homme d'étude au salaire annuel de $2,000, pour étudier les insectes de ce territoire, les faire connaître, et enseigner les moyens de les combattre ; tant on est convaincu de l'importance de cette étude !

Dans une motion que l'on faisait dernièrement au Congrès de Washington, demandant l'institution d'une commission chargée de trouver les moyens les plus efficaces pour combattre les sauterelles et autres insectes nuisibles, on ne craignit pas d'avancer que leurs dégâts annuels ne se montaient pas à moins de $200,000,000, et que sur cette somme, les sauterelles seules pouvaient compter pour le quart ou environ $50,000,000.

Un être qui joue un tel rôle, mérite bien certainement qu'on s'occupe de lui.

Examinons donc ici brièvement ce que c'est que l'insecte, apprenons ce qu'est sa vie, quelles sont ses évolutions, ses industries, ses instincts, et le rôle qu'il joue dans l'économie de la nature.

J'étais un jour dans une société de gens sans éducation s'évertuant à montrer leur esprit par des devises plus ou moins ingénues, lorsque l'un d'eux crut surpasser

tous les autres, en leur proposant la suivante : « Qui est-ce qui a trois pattes, deux *œils* au bout de la queue, et qui prend sa nourriture par le côté ? » Personne ne pouvant trouver de réponse satisfaisante à la question, force fut au proposeur de faire connaître que l'être qu'il voulait désigner était..... des mouchettes ! Chaque fois que j'examine attentivement l'organisation d'un insecte, involontairement, je me rappelle la *spirituelle* devise, tant j'y trouve de contre-sens, de structures en opposition avec l'organisation commune des autres animaux.

Que dire en effet d'un animal à squelette extérieur, au lieu de l'avoir caché sous la peau, dont les mâchoires, à double paire, se meuvent horizontalement comme deux bras qui se rapprochent ; dont l'abdomen, très souvent, ne tient au thorax que par un fil ; qui respire par les flancs ; dont les yeux taillés en facettes, sont cependant sans regards ; pour qui les lois de la gravité semblent n'avoir plus de valeur, si tant est qu'on le voit marcher le ventre tourné au ciel et le dos à la terre ? d'un animal qui subit de telles métamorphoses ou changements, qu'on se refuserait à y croire, si on ne les voyait s'opérer sous nos yeux ? Qui croirait en effet que la lourde et d'ordinaire si peu gracieuse chenille, qui rampe sur les branches des végétaux pour en ronger les feuilles de ses puissantes mâchoires, va devenir le léger et gai papillon, qu'on verra voltiger de fleur en fleur, pour en sucer les sucs les plus purs de sa bouche changée en un véritable siphon ?

Mais cet être à rebours, comme on s'est plû à le désigner, a-t-il au moins des sentiments, de l'intelligence ? a t-il un cœur, peut-il aimer ?..... Oui ! il a un cœur ; oui ! il sait aimer ; oh ! oui, il a des sentiments ! L'amour, chez lui, le transforme, le change presque complètement ; l'amour lui donne des ailes, le pare des couleurs les plus vives, le doue d'une agilité qui paraissait incompatible à sa conformation, il ne tient plus au sol, il s'enlève dans les airs ! L'amour est tellement le but de son existence, que la rencontre de ses poursuites détermine d'ordinaire la durée de sa vie.

L'insecte a des sentiments, et des plus nobles encore. Voyez donc les insectes sociétaires, comme les Abeilles, les Guêpes, les Fourmis, etc., élever leurs gigantesques,

le sanctuaire ont si vivement regretté la perte prématurée. Tous ceux qui ont connu intimement le Rév. M. Doherty, savent quel caractère enjoué il possédait, et comme son esprit subtile lui fournissait partout occasion de s'égayer et de s'amuser. Il arriva qu'en traversant la Caroline du Sud, les roues des chars qui nous portait, faute de graissage suffisant, s'échauffèrent jusqu'au point de faire prendre feu, à plusieurs reprises différentes, aux étoupes qu'on imbibe d'huile à l'extrémité des essieux. Force était alors d'arrêter là où l'on se trouvait, pour jeter de l'eau sur ces fers échauffés, et huiler de nouveau, ce qui ne prenait pas moins de 15 à 20 minutes à chaque fois. Je profitais de ces arrêts pour faire des chasses aux insectes dans le voisinage, retournant des copeaux sur le sol, dépouillant de vieilles souches de leur écorce, inpectant des pièces de bois, etc., tandis que mon compagnon, faisant le v consonne à la façon américanine, en se portant les talons sur le siège en avant de lui, dégustant un cigarre, en en envoyant la fumée par le carreau, pour ne pas se trouver en contravention directe avec les règlements. Des dames tout auprès de lui, ne pouvant deviner le but de mes recherches, en étaient à se demander ce que je pouvais faire là.—Ce qu'il fait là ? dit M. Doherty, il cherche des épingles. Imaginez-vous que ce pauvre Monsieur a perdu la tête, et qu'il s'occupe continuellement à chercher des épingles ; il s'imagine en pouvoir trouver partout, dans l'herbe, sous les copeaux, sur les troncs d'arbres, etc., si vous voulez lui faire plaisir, allez-lui en présenter quelques-unes.—Le pauvre Monsieur ! exclamèrent ces âmes sensibles, avec un soupir de compassion. Puis de suite à parcourir leur accoutrement, pour voir s'il n'y avait pas par-ci, par-là, quelques épingles dont elles pourraient se passer. Elle se disposaient à venir me les présenter, lorsqu'elles me virent rentrer dans le char, avec ma fiole à insectes dans les mains, tout joyeux de faire admirer à mon compagnon les belles captures que je venais de faire. Les dames alors de demeurer tout ébahies, et M. Doherty de rire aux éclat, en me racontant l'aventure, tout en s'excusant auprès de ses voisines. Celles-ci pour se dédommager, voulurent être admises à admirer aussi mes nouvelles captures ; l'attention attirée sur ce point,

Le rôle que joue l'insecte dans l'économie de la création, ses instincts, ses industries, les aliments qui lui conviennent, les productions qu'il nous livre, ses moyens d'attaque et de défense, l'intelligence dont il donne en maints endroits la preuve, pourraient être les sujets d'autant de chapitres qui ne pourraient manquer de vous intéresser, mais qui m'entraîneraient trop loin en dehors du cadre que je me suis tracé; qu'il me suffise de les énoncer ici, et d'ajouter un mot, avant de terminer, sur l'étude de l'Entomologie.

Jusqu'ici l'étude de l'Entomologie a si peu fixé l'attention parmi nous, qu'il n'est pas rare de rencontrer, même des personnes ayant fait des cours classiques, ignorant encore la raison d'être, l'utilité et les agréments de cette étude. On oublie que toute connaissance, de quelque nature qu'elle soit, que toute découverte en fait d'observations, est une victoire sur l'inconnu dont bénéficieront tôt ou tard ceux qui nous suivront, et qu'enfin la sagesse, la puissance, la grandeur de Dieu ne se manifestent pas moins dans la création et la conservation des êtres les plus infimes, que dans la production et la régularisation des mondes mêmes.

J'ai remarqué plus d'une fois que généralement nos compatriotes paraissent plus étrangers, plus éloignés de comprendre la raison de telles études, que ceux de la langue anglaise. Que de fois, en me voyant chasser des insectes, ou cueillir des plantes, on s'est enquis du but de telles démarches.—Mais que voulez-vous donc faire de ces petites bêtes, de ces herbes ? — C'est pour les étudier, les comparer, apprendre à les distinguer.—Vous avez bien de la patience de vous amuser à de telles choses ; je m'en inquiète guère, moi.—Je le crois sans peine ; mais je crois aussi qu'il se faisait déjà des croquignoles lorsque vous êtes venu au monde, et que si tous les hommes avaient raisonné comme vous, on ne se promenerait pas encore en chemins de fer aujourd'hui, que les fils de métal pourraient bien servir encore à lier des colis ou des piquets de clôtures, mais nullement à transporter la pensée de l'homme d'un bout du monde à l'autre !

Dans un voyage que je fis en Floride, en 1871, j'étais accompagné de ce jeune prêtre,dont les lettres aussi bien que

la gomme qui unissait les fils du cocon, et au moyen de ses pattes, l'insecte se glisse au dehors par l'ouverture ; les fils en se desséchant reprennent si bien leur première position, qu'on a peine souvent à reconnaître par où l'insecte a fait sa sortie.

Ainsi donc l'œuf donne naissance à une larve, la larve se transforme en nymphe, et la nymphe en insecte parfait, qui à son tour dépose des œufs.

Une fois l'insecte à l'état parfait, la durée de son existence est d'ordinaire assez courte, plusieurs mêmes, comme les Ephémères, ne dépassent pas quelques heures seulement. Les deux sexes se recherchent alors, et aussitôt après leur rencontre, le mâle périt d'ordinaire, et la femelle après qu'elle a déposé ses œufs à l'endroit convenable.

Tel est le mode de vie des trois-quarts des insectes au moins ; croissance pendant l'état de larve, repos complet à l'état de nymphe, et éclosion à la taille complète à l'état parfait.

On demandera peut-être ici ; mais tous les insectes passent-ils par ces divers états, tous subissent-ils ces métamorphoses ?

Oui ! tous passent par ces divers états, mais avec quelques variantes cependant. Il en est, comme les Orthoptères, les Hémiptères et une partie des Névroptères, qui n'ont que des métamorphoses incomplètes. Chez ceux-ci les larves sont semblables aux insectes parfaits, moins la taille et les ailes ; les nymphes ne diffèrent des larves que par des moignons remplaçant les élytres et les ailes, et elles conservent toute leur activité. Pour tous les autres, on ne connaît pas d'exceptions.

Une erreur commune à tous ceux qui n'ont pas spécialement étudié la chose, est de croire que les insectes à l'état parfait peuvent encore profiter, augmenter leur taille. Voici une bien petite mouche, un bien petit barbeau, entend-on dire souvent, je pense qu'il est fort jeune, et qu'il a encore à profiter.—Cette petite mouche, ce petit barbeau est à sa taille parfaite, ne profitera pas davantage. Tous les insectes que vous voyez volant, sont à leur grosseur normale, la taille peut varier un peu avec les individus, mais tel un insecte est sorti de la chrysalide, tel il persévérera jusqu'à la mort.

d'un fourreau qui le couvrait de toutes parts, pattes, yeux, antennes, etc., c'était une doublure complète. La nouvelle larve paraît d'abord faible, tendre, peu colorée, mais au bout de quelques heures seulement, elle est déjà parfaitement remise, dévorant les aliments avec une nouvelle avidité, comme pour faire compensation au temps qu'elle a jeûné.

Après sa quatrième mue, d'ordinaire, la larve passe à l'état de nymphe ; et c'est ici que commencent ces changements considérables qu'elle va subir dans sa forme. Pour passer à ce nouvel état, bon nombre de larves se renferment dans une coque qu'elles se filent elles-mêmes. Nos étoffes de soie ne sont que les tissus des coques que se filent les Bombyx pour subir leur métamorphose. D'autres changent leur peau, c'est-à-dire se revêtent d'une espèce d'écaille qui les recouvre de toute part et qui diffère en conformation, et de la larve vermiforme d'auparavant, et de l'insecte parfait qu'elles formeront plus tard. Tels sont les papillons diurnes ; on donne à ces nymphes le nom de *chrysalides*.

La larve vermiforme renfermée dans son cocon ou sa chrysalide, cesse alors complètement de manger, puisqu'elle n'a plus aucune communication avec l'extérieur, et après quelques jours, se transforme en nymphe, en laissant sa peau de larve au fond de sa prison.

La nymphe est à proprement parler, le maillot de l'insecte parfait. En effet, si nous ouvrons le cocon qui la renferme, nous distinguerons à travers la peau du maillot, les formes de l'insecte parfait, pattes, antennes, ailes, etc., mais le tout replié et comme étroitement emmailloté.

Lorsque le temps est venu pour la nymphe de passer à l'état ailé ou parfait, la chrysalide se fend tout-à-coup, et l'insecte, parfaitement conformé, avec tous les organes de son espèce, s'en échappe aussitôt. D'abord humide, faible, peu coloré, il s'attache par les pattes antérieures au premier corps qu'ils rencontre, semble subir certains frémissements, et à mesure qu'il se dessèche, on voit les ailes s'allonger, se distendre, et toutes les parties prendre leur coloration propre.

Les nymphes renfermées dans des cocons soyeux émettent une certaine liqueur qui a la vertu de dissoudre

duisant la stridulation, et delà la chanson que nous connaissons tous.

Remarquez que chez les uns comme chez les autres, il n'y a que les mâles qui soient pourvus de tels instruments. Ils sont destinés, dit-on, à faire appel aux femelles. Nous avons déjà dit que l'insecte était un animal à rebours, l'amour probablement chez lui se fait aussi à rebours, c'est-à-dire que les beaux, au lieu de rechercher leurs belles, se contentent de faire de la musique, et que celles-ci se présentent alors d'elles-mêmes. Qui sait, d'un autre côté, si ces damoiseaux Grillons, Criquets, Cigales, etc., à force de fréquenter l'homme, n'ont pas appris de lui jusqu'à quel point va la curiosité féminine, et si tout ce tapage de tambours, violons et clarinettes, n'a pas uniquement pour but d'exploiter cette curiosité, pour se donner l'occasion de faire des conquêtes ?

Venons en maintenant aux diverses évolutions de la vie de l'insecte, évolutions qui caractérisent si particulièrement cet animal.

L'existence de l'insecte se partage en quatre états différents : l'œuf, la larve, la nymphe et l'insecte parfait.

Les œufs affectent un grand nombre de formes différentes suivant les espèces, quelquefois assez éloignées de la forme ovale. Ils sont oblongs, cylindiques, carrés, plyédrioques, stipulés comme dans les Chrysopes, nus ou couverts de gomme, etc.

Les œufs donnent naissance à de petits vers ou larves, qui se mettent de suite à dévorer les aliments à leur portée, et augmentent leur taille par des mues ou changements de peau, au nombre de quatre à cinq suivant les espèces.

Les larves sont tantôt apodes, comme celles des Mouches, des Tchneumons, etc., et tantôt avec des pattes, variant en nombre de 6 à 22, comme celles des Coléoptères, des Tenthrèdes, des Papillons, etc. Les larves sont d'ordinaire d'une voracité étonnante ; aussi augmentent-elles leur taille d'une façon considérable à chaque mue. Lorsque la larve est sur le point de subir une mue, elle cesse de manger, paraît presque sans mouvements, un peu renflée et raccourcie, puis tout à coup la peau cède sous l'effort de la larve qu'elle renferme ; cette peau se fend d'ordinaire sur le dos, et l'insecte en sort, comme

sur lesquelles s'opère le frottement de quelque autre partie de l'animal.

Les Grillons et tous les Locustaires peuvent être considérés comme des joueurs de tambours de basque. L'instrument qu'ils portent se trouve à la base des élytres ; il se compose d'une membrane très mince, de forme à peu près circulaire, incrustée de grosses cordes rugueuses. Les deux élytres, en frottant l'une sur l'autre font vibrer la membrane que distendent ces cordes, et la vibration se communiquant à tout le reste de l'élytre, produit cette stridulation si aiguë parfois qu'ils font entendre. Imaginez un tambour de basque dont la peau serait relevée de cordes noueuses sur lesquelles jouerait une lame sonore, et vous aurez l'instrument musical des Grillons.

Mais si nous avons des joueurs de tambour dans les Grillons, nous avons de véritables joueurs de violon dans les Sauterelles. En effet, en examinant attentivement une Sauterelle, vous remarquerez à la base de l'abdomen, une ouverture ovale ou en demie lune, assez grande, paraissant traverser l'animal de part en part. On reconnait par la dissection qu'entre ces ouvertures, se trouve une espèce de sac ou de barril placé transversalement, susceptible de se contracter plus ou moins ; on veut que ce soit là la boîte sonore de l'instrument musical de la Sauterelle. Les élytres étroites, coriaces, plus ou moins longues, sont les cordes qui s'étendent au dessus, et les larges et longues cuisses postérieures de ces sauteurs, seront les archets qui viendront faire vibrer ces cordes pour rendre le son. Prenez l'un de ces insectes, mort ou vivant, et faites ainsi frotter sa cuisse contre ses élytres, vous produirez le même son, quoique un peu plus faible, que celui qu'ils rendent eux-mêmes à volonté.

Quant aux Cigales, c'est encore un instrument d'un autre genre, qui s'écarte également du tambour et du violon, pour se rapprocher de la clarinette. Si vous relevez les deux écailles qui recouvrent en plus ou moins grande partie le dessous de l'abdomen d'une cigale mâle, vous trouverez en dessous une petite membrane faisant absolument l'office d'une anche sur l'orifice d'une clarinette. Cette membrane attirée à l'intérieur au moyen d'un muscle particulier, se relève par l'élasticité en pro-

Mais poursuivons encore plus loin l'examen en détail de notre animal à rebours.

Nous lui trouvons une bouche, mais c'est uniquement l'orifice supérieur du canal alimentaire. Nullement destinée à recevoir ni à expulser l'air, elle ne peut rendre aucun son, aussi l'insecte est-il un animal muet, absolument sans voix. Si quelques-uns rendent des sons, c'est rigoureusement d'une façon toute mécanique, c'est au moyen d'un instrument musical presqu'indépendant de la vie de l'individu.

Mais la bouche chez l'insecte ne sert nullement à la respiration, par où donc respire-t-il ? car l'air est absolument essentiel à la conservation de la vie. Il faut, nous disent les chimistes, que le sang soit mis en communication quelque part avec l'air atmosphérique, pour échanger son carbone contre l'oxygène de celui-ci. Dans les animaux supérieurs, les poumons sont l'intermédiaire où le sang vient ainsi se purifier au contact de l'air, la bouche et les narines étant les conduits qui livrent passage à celui-ci. Et l'insecte a-t-il des poumons ?..... Non, l'insecte n'a pas de poumons ; comment l'air se mettra-t-il donc en contact avec le sang pour lui fournir son oxygène ? Ce sera par le moyen des *stigmates*. Ceux-ci, sont des ouvertures, en espèces de boutonnière, au nombre de 4 à 20, situées par paires sur les différents segments de l'insecte, pour livrer passage à l'air dans l'intérieur. La tête seule en est dépourvue. Ceux du thorax sont rarement visibles, mais ceux de l'abdomen sont d'ordinaire bien apparents.

J'ai dit que les insectes étaient absolûment muets. Il en est cependant qui sont réputés donner des sons par les stigmates, ce sont les insectes bourdonneurs, Guêpes, Bourdons, Abeilles, etc. On prétend que le bourdonnement que ces insectes font entendre n'est pas dû uniquement à la vibration des ailes dans le vol, mais que les lèvres des stigmates, agitées par l'air qui en sortirait violemment expulsé, contribueraient aussi à l'émission de ces sons. Mais quant aux autres, Grillons, Sauterelles, Cigales, etc., le son qu'ils rendent est absolument mécanique, artificiel C'est un instrument musical qu'ils portent, produisant le son par la vibration de certaines membranes plus ou moins tendues, ou relevées de cordes

qu'ils n'ont ni nez, ni narines ? Ce sens doit nécessairement résider dans une membrane mince, flexible, humide, comme dans les animaux supérieurs; et comme dans ceux-ci l'odorat se trouve toujours étroitement lié avec les organes de la respiration, il est bien probable que dans l'insecte il doit se trouver dans les stigmates, bien qu'il n'y ait encore aucune membrane reconnue pour en être le siége spécial.

Quant à l'ouïe, il doit aussi se trouver chez les insectes, bien qu'on ne découvre nulle part trace d'oreilles ou de ce qui pourrait en tenir lieu. Mais la faculté que possèdent plusieurs mâles d'émettre des sons pour faire appel à leurs femelles, comme grillons, sauterelles, cigales, etc., serait inutile, si ces sons ne pouvaient être entendus. La plupart des auteurs sont d'opinion aujourd'hui que les antennes sont les organes de l'ouïe dans les insectes; leur longueur dans la majorité des cas, leur forme déliée, la massue qui les termine, les poils dont elles sont revêtues, les rendent éminemment propres à obéir aux moindres vibrations de l'air. On a été même jusqu'à reconnaître une espèce de tympan dans l'article basilaire de ces organes, qui est toujours plus volumineux et de forme différente du reste. Mais pour ce sens comme pour tous les autres, il est probable qu'il doit être fort obtus dans bien des cas.

Pour le goût, nul doute que les insectes ne le possèdent aussi, puisque chaque espèce sait trouver les aliments qui lui conviennent, et montre même une préférence pour quelques-uns, lorsqu'ils sont différents.

La peau cornée ou le squelette extérieur dont sont couverts de toutes parts les insectes, doit rendre chez eux le tact fort obtus. Quels organes en sont particulièrement le siége? Les uns veulent que ce soient les antennes, d'autres les palpes, d'autres les tarses, etc. L'opinion la plus probable est que plusieurs parties de l'insecte peuvent en être le siége. Quand on remarque que cette faculté se déploie chez les animaux supérieurs, comme nous la voyons dans les membres antérieurs chez l'homme, dans les postérieurs chez un grand nombre d'oiseaux, dans la lèvre chez le cheval, la trompe chez l'éléphant, etc., on peut bien croire que cette faculté est distribuée à la fois dans plusieurs parties de l'insecte.

rapport, puisqu'il possède deux sortes d'yeux : les premiers, de chaque côté de la tête, comme chez les autres animaux, sont en réseaux ou à facettes, c'est-à-dire formés de la réunion d'un grand nombre de petites alvéoles qu'on appelle *cornéules*. L'œil de la mouche domestique n'en contient pas moins de 4,000, celui de la Libellule 12,544, et celui de certains papillons 17,355. Ces yeux sont généralement au nombre de deux, cependant, on les trouve au nombre de 4, dans certaines espèces, comme les Gyrins, les Tétraopes, etc. Chez les premiers, qu'on voit constamment nager à la surface de l'eau, les supérieurs sont destinés à voir dans l'air, et les inférieurs dans l'eau. Ces yeux, qui reflètent souvent l'éclat des plus brillantes couleurs, comme dans les Taons, les Chrysopes, etc., ne sont pas toujours orbiculaires, ils sont souvent allongés, ovalaires, échancrés, etc.

En outre de ces yeux composés, grand nombre d'insectes en possèdent encore d'un autre genre, qu'on appelle yeux lisses, ocelles ou stemmates, généralement au nombre de trois, placés au-dessus de la tête. Plusieurs anatomistes prétendent que les yeux composés servent pour les objets éloignés, et les yeux lisses pour les objets rapprochés. Dans certains genres, les yeux composés sont plus ou moins velus, ce qui semble contraire au but de leur destination.

Que les insectes aient la faculté de sentir, ou le sens olfactif, nul doute à cet égard, puisque l'on voit des mâles de Bombyx s'élancer dans les airs en plein jour, contre leurs habitudes, pour pénétrer dans une chambre où vient d'éclore l'une de leurs femelles. Exposez à l'air un morceau de viande fraîche en été, une minute après vous verrez la mouche de la viande arriver de toutes parts.

Je trouve l'été dernier, dans une taille de branches, assez près de ma demeure, une corneille qu'un chasseur venait de tuer. Il me vient d'abord à la pensée de la retirer de l'endroit caché où elle gisait pour la mettre plus en vue, afin de pouvoir y attirer des Nécrophores. Mais aussitôt je me décide à la laisser là, pour voir si ces insectes pourraient la découvrir. J'y retourne le lendemain, et à ma grande surprise, je trouve déjà trois beaux Nécrophores en voie d'inspecter la pièce.

Mais où réside le sens olfactif dans les insectes, puis-

nous piquent, non pas pour se venger de nous et nous blesser, mais seulement pour assouvir leur faim, en s'abreuvant de notre sang ; tandis que les Bourdons, les Guêpes, les Abeilles, etc., font jouer un aiguillon pour nous inoculer le venin que ces insectes possèdent.

Il y a quelques années, des amis me parlèrent d'un insecte qui se montrait en quantité dans les appartements du soubasement de la Douane de cette cité, lequel insecte, d'après leur dire, était tout-à fait extraordinaire. C'était, disaient-ils, un assez joli barbeau, de taille moyenne, de couleur café clair avec le bout des ailes noir, et qui infligeait des piqûres fort graves. Il m'était impossible, avec cette description, de me former même une idée approximative de l'être en question. Je descendis donc sur les lieux. La maîtresse du logis me répéta, à peu près, ce que l'on m'avait dit.—Mais ne pourriez-vous pas m'en montrer au moins un ?—Oh ! rien de plus facile ; ils sont assez communs. Puis déplaçant un pot à fleur qui était sur la fenêtre, elle en saisit un avec ses doigts et me le présenta.—Mais vous dites que ces insectes piquent, et vous les prenez avec les doigts ?—C'est qu'ils ne piquent pas toujours, mais seulement par circonstance. Quelle ne fut pas ma surprise, de reconnaître dans l'insecte en question, un Coléoptère, le Nacerde mélanure, *Nacerdes melanura*, dont les larves vivent dans les vieux quais ou les pièces de bois trempant dans l'eau. Et bien, madame, je connais cet insecte ; il ne pique certainement pas ; il est incapable de le faire, n'ayant aucun instrument pour cette fin —Mais personne ne le sait mieux que ceux qui l'ont éprouvé ; encore ces jours derniers, j'avais le cou tout boursoufflé par la piqûre de ces vilaines bêtes, que j'ai prises sur le fait.—Permettez-moi, madame, de vous répéter qu'il n'en peut être ainsi. L'insecte aura pu venir vous marcher sur le cou ; le chatouillement de ses griffes sur la peau aura pu vous porter à vous gratter, et delà les boursoufflures, mais pour de véritables piqûres, il n'a pu y en avoir.

Il n'y a pas à douter que l'insecte possède nos cinq sens : la vue, l'odorat, l'ouïe, le goût et le toucher.

Quant à la vue, de tous les animaux, l'insecte est peut-être celui qui est le plus largement partagé sous ce

5°. Hémiptères. De *Némi*, demi et *pteron ;* par ce que les élytres de ces insectes ont leur partie basilaire opaque et sont transparentes à l'extrémité : Pentatomes, Capses, Reduves, Nèpes, etc.

6°. Lépidoptères. De *lepis, lepidos*, écaille et *pteron ;* par ce que les ailes de ces insectes sont recouvertes d'une poussière qui, vue au microscope, se présente sous forme de petites plaques se recouvrant comme les tuiles d'un toit : Papillons, Vanesses, Bombyx, Phalènes, etc.

7°. Diptères. De *dis*, deux et *pteron ;* par ce que ces insectes n'ont que deux ailes : Mouches, Cousins, Taons, Tipules, etc.

8°. Aptères. De *a* privatif et *pteron*, aile ; par ce que ces insectes sont toujours dépourvus d'ailes : Poux, Puces, Ricins, etc.,

Cette simple division des insectes en ordres, et qui est bien facile à retenir, serait des plus utiles, si elle était généralement connue. Elle permettrait à tous, et particulièrement aux littérateurs, de se faire comprendre de suite, lorsqu'ils auraient à parler d'insectes, et les mettrait à l'abri de ces lourdes méprises qui se font jour malheureusement trop souvent dans notre presse, comme de dire, par exemple, qu'on a été piqué par un Coléoptère, que les punaises n'ont que deux ailes, etc. Avec la simple désignation de l'ordre, je suis déjà grandement renseigné sur l'insecte dont on veut m'entretenir. Ainsi si l'on me parle d'Orthoptère, je sais de suite que c'est un insecte qui ne peut piquer, dont la bouche est armée de fortes mâchoires pour dévorer les plantes, incapables cependant de nous mordre, dont les pattes postérieures sont probablement fort longues pour favoriser le saut, etc.

Si on me parle d'un Diptère, j'ai tout de suite, dans la mouche qui est le type de cet Ordre, une idée de l'insecte en question, je le vois avec deux ailes seulement, une bouche terminée par un suçoir, qui bien souvent peut nous faire sentir ses piqûres, bien que ce ne soit pas à proprement parler une arme de guerre, un dard, un aiguillon, mais seulement une pompe pour puiser les sucs nourrisiers qui lui conviennent. [1] Les Diptères

1 Qu'on juge ici si l'obstination de la plupart de nos journaux à donner la qualification de *mouche*, à la Chrysomèle de la patate, peut bien faire honneur à leurs connaissances ou à leur sagacité.

tantôt, comme dans les Coléoptères, les Orthoptères, etc., elle se compose de mâchoires et de mandibules pour broyer les aliments ; tantôt, comme dans les Hémiptères les Lépidoptères, etc., elle forme un suçoir formé de 2, 4 ou 6 soies réunies. Cette bouche est toujours accompagnée de deux paires de petits filets articulés qu'on nomme *palpes*, qui servent à l'insecte dans la préhension des aliments. Ces palpes, de 2 à 5 articles diversement conformés, sont portés, une paire par les mâchoires, palpes maxillaires, et l'autre par la lèvre inférieure, palpes labiaux. La tête porte encore deux grandes cornes qu'on appelle *antennes*.

En général les insectes portent des ailes, les uns une paire, les autres deux. Les ailes supérieures ou antérieures, qui dans bien des cas sont impropres au vol, comme chez les Coléoptères, les Orthoptères, etc., prennent le nom d'*élytres*. A vrai dire, ce sont plutôt des étuis pour protéger les ailes inférieures, que de véritables ailes. Quelques espèces, comme les Nabis, les Kakerlacs de nos cuisines, prennent rarement des ailes, et d'autres comme les Ceutophiles, les Punaises des lits, etc., jamais.

C'est particulièrement des ailes qu'on a tiré les caractères propres à la division des insectes en ordres, savoir :

1°. Coléoptères. Du grec *colcos*, étui et *pteron*, aile ; par ce qu'en effet, les élytres de ces insectes, Cicindèles, Carabes, Saperdes, Chrysomèles, etc., cornées, raides, sont plutôt des étuis pour couvrir les ailes inférieures, que des ailes proprement dites.

2°. Orthoptères. De *orthos*, droit et *pteron ;* par ce que les ailes de ces insectes, Criquets, Sauterelles, Grillons se plient comme un éventail pour se cacher sous les élytres, sans se replier en travers, comme la chose a lieu pour les Coléoptères.

3°. Névroptères. De *neuron*, nervure et *pteron ;* par ce que les quatres ailes de ces insectes, Perles, Libellules, Phryganes, etc., sont toutes reticulées par un grand nombre de nervures anastomosées en tous sens.

4°. Hyménoptères. De *hymen*, membrane et *pteron ;* par ce que les quatres ailes de ces insectes sont également membraneuses, hyalines, et ne portent qu'un nombre assez restreint de nervures : Abeilles, Bourdons, Guêpes, Ichneumons, etc.

décomposition, mais bien de chair saine et encore vivante. Mais comment, direz-vous, de petites larves, souvent dépourvues de pieds, peuvent-elles s'assurer des proies pour les dévorer ? C'est encore ici l'une des dispositions admirables de la Providence. Les femelles de Ichneumons déposent leurs œufs sur le corps des chenilles, et les larves qui en éclosent pénètrent aussitôt dans le corps de ces chenilles pour s'en repaître. Ces larves, quelquefois au nombre de vingt à trente sur une chenille de taille moyenne, se gardent bien d'attaquer les parties vitales de leur victime, par ce qu'en la faisant périr, leur perte s'en suivrait aussi, nécessairement, n'ayant plus la nourriture qui leur convient. Elles la ménagent si bien, que souvent cette chenille peut subir sa métamorphose, c'est-à-dire passer à l'état de nymphe ou de chrysalide, mais périt ensuite sans pouvoir aller plus loin ; tandis que les hôtes qu'elle portent, subissent eux-mêmes leurs métamorphoses sans encombre, et passent à l'état ailé ou parfait. Voilà comment il se fait que souvent en gardant une chrysalide qu'on a trouvée pour avoir son papillon, on est tout étonné d'en voir sortir, non un papillon, mais toute une armée de petits Ichneumonides.

Mais avant d'entrer dans de plus amples détails, jetons un coup d'œil plus attentif sur l'insecte, examinons-le dans ses différentes parties, afin de nous rendre plus exactement compte de son organisation.

L'insecte est un petit être à corps articulés, muni de six pattes, et toujours partagé en trois parties bien distinctes savoir : la tête, le thorax ou corselet, et l'abdomen formé de segments transversaux, et n'offrant ces différentes parties, qu'après être passé par plusieurs changements successifs appelés métamorphoses.

Ainsi l'insecte se distingue des Arachnides, Araignées Scorpions, Acarides etc., qui ont huit pattes, et dont la tête est confondue avec le thorax ; des Crustacées, Crabes, Oursins, Ecrevisses, etc., qui ont toujours plus de six pattes et ne subissent pas de métamorphoses ; des Mollusques, Limaces, Huitres, Hélices, etc., qui sont dépourvus de pattes et ne sont point partagés en sections transversales ; des Myriapodes qui ont de 20 à 100 pattes et plus, etc.

La bouche des insectes est diversement conformée ;

un tas de têtes de poissons, que la femme de la maison voisine sans doute, avait jetées là en préparant les pièces pour la table. Je vois les têtes s'agiter, et très-fortement, comme si elles étaient soulevées en dessous. Elles ne sentaient déjà rien moins que la rose, et de nombreuses mouches semblaient vouloir se les réserver ; mais n'importe, il fallait éclaircir le mystère. Il me vint bien à la pensée que ce pouvait être des Nécrophores en frais d'enterrer ces têtes, mais je les voyais trop fortement soulevées, pour croire que ce pût être le fait d'insectes. C'était peut-être un écureuil, qui était en frais de débarrasser l'entrée de son terrier que l'on était venu ainsi obstruer ? ou peut-être un serpent ? que sais-je encore ? Je prends donc un petit bâton, et l'enfonce en dessous pour le relever en éparpillant les têtes de poisson. Quelle n'est pas ma surprise, de voir à découvert trois beaux spécimens des gros Nécrophores que je cherchais. Ils n'avaient pu encore se remettre de leur culbute et s'enfoncer de nouveau dans le sable, qu'ils étaient saisis et logés dans ma fiole à esprit de vin, qui ne me laisse jamais en été. En continuant mes fouilles, j'en pris un quatrième avec trois autres de l'espèce *orbicollis*, trois à quatre Silphes, des Boucliers, des Ips, etc., si bien que c'était toute une mine d'insectes fouisseurs que j'avais trouvée là.

Les Copris déposent leurs œufs dans des boules de fumier qu'ils roulent ensuite dans des trous qu'ils creusent pour les enfouir dans la terre ; les Mouches de nos maisons, dans le fumier des chemins, particulièrement celui de cheval ; les Puces, dans la poussière et les balayures rassemblées dans les fentes des planchers ; les Oestres les attachent aux poils des pattes des chevaux ou à ceux du dos des bêtes à cornes, et ainsi pour le reste, chaque espèce connaissant la nourriture qui convient à sa larve, et déposant ses œufs dans un lieu qui lui permettra de l'atteindre. Je dis la nourriture qui convient à sa larve, car très-souvent, l'insecte parfait et sa larve ont une nourriture toute différente. Ainsi, les si nombreux Ichneumonides se nourrissent tous du suc des fleurs, tandis que leurs larves sont carnassières. Elles vivent de chair, comme celles des silphes et des nécrophores ; mais non toutefois de chair morte et en état de

Les Nématos, qui produisent ces chenilles qui dévorent nos gadelliers et groseillers, savent bien aller déposer leurs œufs sur les feuilles de ces arbrisseaux; vous ne les trouverez jamais, ces œufs, sur les aulnes, les sureaux, ni même sur les gadelliers noirs, qui se trouvent souvent entremêlés avec les blancs et les rouges.

Tous les bouchers et ménagères savent quelles précautions il faut prendre en été pour garantir les viandes des mouches de la viande, *mouches-à-vers*, comme on les appelle, et malgré tous leurs soins, il ne leur arrive encore que trop souvent de voir les larves de cette mouche gâter leurs plus belles pièces. Les Silphes déposent leurs œufs dans les cadavres, et leurs larves se nourrisent de ces chairs en décomposition. Les Nécrophores, eux, ne confient pas leurs œufs à des charognes exposées à l'air, mais les déposent dans les cadavres de petits animaux, souris, mulôts, oiseaux, etc., qu'ils ensevelissent ensuite en creusant des trous dans le sol. Je possédais déjà cinq espèces de Nécrophores dans ma collection, mais la plus grosse de nos espèces Américaines, le *Necrophorus Americanus*, qui n'a jamais été rencontré encore en cette Province que je sache, me faisait défaut. En vain je l'avais demandée à mes correspondants Américains, aucun n'avait pu me la procurer, n'en ayant point le surnuméraire dont il pouvait disposer. Etant à Woburn, campagne à dix milles de Boston, en septembre 1874, un de mes premiers soins fut de faire des chasses aux insectes de cette localité. Il y avait à peine une heure que nous étions chez des amis que nous allions visiter, que je trouvais le moyen de disparaître sans être remarqué, pour aller explorer une petite colline tout auprès. Je venais à peine de laisser la maison, que je m'aperçus que mon compagnon de voyage, qui était allé voir d'autres amis un peu plus loin, avait pris ma canne en guise de la sienne. Ma canne me sert de manche pour mon filet à insectes, elle est pourvue d'un ajustage qui permet d'y fixer solidement le filet. J'avais bien le cercle à charnières ployé dans ma poche ; mais que faire de ce filet sans manche ? Ma chasse allait être à peu près nulle, car à cette saison, il n'y a presque plus que des insectes volant à prendre. Je cheminais lentement, déplorant la mésaventure, lorsque j'aperçus sur le bord du chemin

constructions, sans qu'il y ait chez eux ni ingénieur, ni directeur pour présider à ces travaux, chaque ouvrier, par simple sentiment du devoir, appliquant son travail à l'endroit qui le requiert dans le moment. Voyez chez ces mêmes sociétaires, ces neutres, ces parias de leurs castes, qui n'ont pas même de sexes à elles, constamment appliquées à la construction de la demeure commune, à amasser les provisions pour le soutien de la communauté, s'exposant à toutes sortes de dangers pour voler chaque jour à la picorée, afin de fournir aux larves, incapables de se pourvoir par elles-mêmes, la pâtée qui leur convient ! Où trouver semblable exemple de dévouement ? Je n'en verrais que parmi nos semblables, dans ces admirables institutions de charité, où le sentiment religieux, épuré par la pratique constante de la vertu, semble soustraire l'homme aux conditions ordinaires de l'humanité, pour le rendre capable d'actes surnaturels, divins en quelque sorte. Telles sont, par exemple, nos hospitalières, nos sœurs de charité, qui après avoir renoncé volontairement à toutes les joies de la famille, vouent tous leurs soins au service des autres, veillent constamment à ce qu'ils ne manquent de rien, et semblent se montrer reconnaissantes de ce qu'on leur permet de retenir pour elles le strict nécessaire !

Et le sentiment de la maternité ?... Oh ! le sentiment de la maternité existe aussi chez l'insecte, et à un degré qu'on ne rencontre nulle part ailleurs parmi les animaux, même ceux des classes les plus nobles. Le lion, l'éléphant, l'ours, le renard, etc., donneront bien des soins empressés à leurs petits, même jusqu'à braver le danger et exposer leur vie pour les protéger ; mais ces petits, à peine devenus forts, leur deviennent aussitôt étrangers, et souvent, après quelques mois seulement, ce ne sont plus que de rivaux convoitant la même proie ou se disputant la même conquête. Nul de ces animaux ne s'inquiète de la progéniture qu'il laissera après lui ; tandis que chez les insectes, ce soin est presque de règle générale pour toutes les mères. Toutes vont déposer leurs œufs sur les branches, les feuilles, les fruits, les chairs, qui fourniront aux larves qui en écloront, lorsque déjà elles-mêmes ne seront plus, la nourriture qui leur convient, et que leur faiblesse ne leur permettrait pas d'aller chercher alors.

excita aussi la curiosité des autres voyageurs, chacun voulut voir aussi, et de suite on parut si bien comprendre le but de telles recherches, qu'à l'arrêt suivant, j'avais presque autant d'aides qu'il y avait de voyageurs dans le char.

Pourrait-on conclure de là que sous le rapport intellectuel notre race a été mal partagée ? Non, et cent fois non ! car nous pouvons avancer sans crainte — et la preuve en serait facile, — que sous le rapport de l'intelligence, du génie et du talent, notre race ne le cède à aucune autre de celles qui se partagent l'espace, l'air et la lumière sous la calotte des cieux. Cette différence vient sans doute de la direction que l'on donne aux études. Chez nous, Canadiens-français, les cours sont presque partout calculés, comme s'ils n'étaient destinés qu'à faire des savants profonds, une très large part étant faite aux théories abstraites ; tandis que dans les lycées anglais, on met volontiers de côté, et grec et latin, histoire ancienne et moderne, philosophie et métaphysique, pour n'effleurer que superficiellement la plupart des sciences modernes, en permettant à l'élève de s'attacher de suite à celle qui lui plaît davantage, et dont la mise en application exige moins d'efforts de l'intelligence que de patience et d'observations. Il est admis de tous qu'une science profonde coûte plus d'efforts et d'application, qu'une science étendue mais superficielle. Qu'on initie seulement les élèves de nos institutions d'éducation à l'étude des sciences naturelles, et dans peu on en verra se distinguer dans cette partie comme dans toutes les autres.

PRINTING AND THE PUBLIC PRESS.

Read before the Institut Canadien de Québec.

December 23, 1876,

By the Hon. W. C. HOWELLS.

American Consul at Quebec.

Of Printing, it is my privilege to speak from experience. From my earliest recollection of the use of letters, it was my ambition to enter the mysteries of this art ; and as I passed from childhood to youth, it was my highest aspiration to be a part of the system called the *Fourth Estate* of modern civilization. In this love of the art, I sought the first opportunity to learn it practically, as a work of my hands, and to apply it in what I should perform as the labor of intellect. I am proud to call myself a Printer ; and in the employment of my life I have sought to honor the joint profession of printing and journalism, with what little ability has been committed to me. What I say of it is what I have learned in the relation I have borne to it, as I have read, heard and seen.

The Press, as it existed at the time of my first knowledge of it, as a power in the dual world of mind and matter, was a totally different thing from what it now is, over the entire world ; but though in the part of the world I then knew, the condition of the Fourth Estate was in strong contrast with what it now is, the changes have been so gradual that it is only when viewing them together that we properly conceive of

the change. Yet, its growth in that period, like the growth of the prominent improvements of the age, has been in the ratio of squares and cubes, rather than ordinary progress. Indeed the development of improvement in all the arts has been by such rapid augmentation, that the wonder it excites is not overpowering, only because all things have kept pace with it; for the last six decades have been the nascent period of more that is truly wonderful than any century of the world's history.

The history of the discovery and developement of the art of Printing is supposed to be familiar to every intelligent man and woman. At least the conventional story of the discovery or invention of the art of printing by Guttenburg, or Faust, or some old German, about the year 1430, is common property; and if we turn to chronological tables, we find that year given as the exact time; as if it was like the birth of a hero, or landing upon a new continent. But the truth is, that the very art whose mission it is to tell of events, cannot inform us, whence, when or how itself came into existence. Our most remote researches into the past, open to us traces of printing. The bricks of which the walls of Babylon were composed, are stamped with the trade mark of the maker, imprinted upon the soft clay; and the ruins of Assyria and Egypt are printed in various ways; while all the coinage of the world, ancient and modern, is *printed.* But arts do not go stalking about the world unbidden. It is only when they are *wanted* and *called*, that they come forth. Inventions are conceived of their mother Necessity, and born of the occasion. They seem to beget one another also, and the birth of one depends upon the advent of another. Thus, though the mechanical principles of printing were known and had been in use for ages, the art did not come forth even into its embryo condition, till the art of paper making had prepared the means of supplying an article whereon to print. And yet the mother necessity had not grown to demand the extended use of such arts. The world was engaged otherwise than in writing and reading. Nor was every man ambitious to own the book he read. The portion of men who could read was small, and the

class that read for amusement and profit was still less. The scribe, with pen and parchment, could amply supply the demand the reading classes created. But in the march of improvement these classes enlarged and their wants increased. The intellectual man began to assert himself as his powers unfolded, till in his fervent love of intelligence, he wooed his hand-maid art and called her from the sanguine fields where war had enslaved her, to bear to the world the power of knowledge. The Press was conceived, and duly grew from its infant beginnings to the ripe manhood of its present magnitude.

The art of making paper preceded the chief attempts at printing. How long, we have no means of knowing; for history does not favor us with any exact statement of the time when either began. We learn the relative dates in the incidental records of the times, much as we read the dates of the "everlasting hills" in the strata of a broken mountain side. But it seems as if some overruling design had delayed the invention of printing with moveable types—for that was really the art—until paper was a common and well understood manufacture. Till then it would not have been useful, and might have been thrown aside as an idle play thing. Without paper, abundant and at a moderate cost of production, the art of printing was worthless. So in a later day: the power press was *impracticable*, till the composition roller was invented; and without the papermaking machine, the power press was a *useless* outlay of genius and capital. And at this time, the railway and electric telegraph bear a like indispensible relation to the Daily Press of the present; for now they are all parts of but one system from which you cannot remove either.

Accepting the commencement of the fifteenth century as the era of the art of Printing, we can but remark the rapidity with which it came into use, and how widely it spread over the civilized world in a few years. A third of the century had passed, when Bibles were offered for sale in Paris, by a German who was thought to possess the process of producing them as a secret—which secret, the story is, the authorities squeezed out

of him, by charging him with witchcraft. Before the century had elapsed, the art was the common property of every country of Europe; and men were filling their libraries with printed books. The forms of letters had been settled, a suitable ink had been compounded, a mode of applying it had been sought out, a press had been constructed, and the process of casting the separate types from a cheap and conveniently prepared metal, adopted. This arrangement comprized the art. and this was found sufficient for the performance of good printing. Thus equipped the art was looked upon as complete. The three succeeding centuries passed before any material improvement was made, either in the style or *cut* of the letter, the press, the ink or the manner of manufacturing books or printed matter. The general style of the books that have come down to us from the sixteenth century is as good as those of the eighteenth. The paper used in the older books is generally of better color and quality, and the color of the ink altogether superior to those of eighty years ago. So of the binding. We are impressed with the excellent printing of the books of the seventeenth century, compared with those of the eighteenth; for the general style of the execution appears to have deteriorated rather than improved. There were of course exceptions both ways; and the productions of different countries were unlike. This was largely due to the times and the temperament of the peoples who did the work. The patient Hollander of 1650 was necessary to the production of the famous Amsterdam editions, to whose beautiful style the utilitarian Englishman was indifferent. At the point of advancement in the art with which it entered the sixteenth century, it continued until the nineteenth—varied only by the skill with which certain masters executed particular editions. Through all this period there was no change of cut of the Roman letter. The same style, which is the established form of the Latin Alphabet,—(to which we have returned for our finest books, from the once admired "Scotch faces" and "French styles")—prevaled. The graceful style of that standard cut was attained at a very early day; and many of the famous editions have not since been

excelled, in the qualities of correct composition, fine color of the ink and clear, even impression. Indeed our type founders of this day give the old style a first place in their published specimens—dressed up a little in some respects, but not materially improved. The great object sought by the old printers was to achieve correctness and good impressions. The more showy elegance of the present time they never aimed at. Their highest conception of splendid printing seemed to end in the illuminating of a title page or initial letter with red ink, or an engraved device. The glory of their work was faithfulness. You may see this, if you hold the leaf of a book between you and the light, and observe how evenly one line is printed on the back of another, or if you note the uniformity of color.

But with the present century came a world of improvements in Printing, Type Founding and Paper Making—all growing rapidly together, with increasing demands and the spirit of the age. The old Hand Press, from whose dingy frame had radiated the brightest scintilations of centuries of thought and by whose means profoundest results of human wisdom had shown upon the world, as that world advanced, became an impediment in the way of what was required by the progress of the times. Though the stereotype had been discovered, and thus the means of multiplied impressions, by the use of many presses, had been secured ; the rapid production of impressions from one form hastily set up, from matter gathered at the last moment, so as to supply a vast reading public without delay, was impossible with any thing short of the Power Press. Such a machine was indispensible ; and yet there was an impediment to its developement in the want of a proper inking roller. With the hand press, puffy balls of buckskin or parchment pelts, stuffed with wool, had been used to spread the thick printing ink by beating it upon the surface of the types at each impression. This was a good and convenient process by hand ; but it could not be made to work in a machine. Leather rollers were tried without success; and the coming-forth of thepower press halted, till one lucky day it was discovered that a mixture of glue and molasses melted toge-

ther, could be cast in a round mould, after the manner of a candle, with a wood or iron core in the middle, that when cooled would make a roller of any desired length or diameter, with a smooth elastic surface, and be the best possible substance for putting the ink upon any form. This known, the printing machine was brought into immediate use; and thence forward the Daily Newspapers had no limit but the public demand. Still, to print by machinery and make paper by hand was useless; for the paper mill could not keep pace with the printing office. But the genius of the age was equal to the emergency; and by the time the power press was fairly in operation, a machine had been made that would produce a sheet of paper of indefinite length, with a capacity of production equal to the supply of any conceivable demand.

For more than three hundred years all the printing of the world was done on presses that were substantially all alike. The pictures of the old printing presses are familiar to every reader—whether they be of that on which Faust is represented as taking his first proofs of the Bible, or the one exhibited last summer at Philadelphia, because it is supposed that Franklin worked on it when a journeyman printer. They are good portraits of the machine on which, for that long period, mind depended for its great power of utterance. I know that they represent one on which I have more than once blistered my hands, when playing the Franklin on an old Ramage press, as it was called. I dare say they have been in use within the remembrance of many in this Province. To work on these presses required two men—one to *beat* the ink upon the form of type and the other to *pull* the impression. Two hundred and fifty sheets, (*a token*) was an hour's work for two expert hands, who alternated each hour. Eight *tokens* made a day's work; and I can testify a hard one.

At this rate, or slower, the printing of that three hundred and fifty years was performed. The workmen were mostly men who had served regular apprenticeships to their trade, and their work was usually well done. The art was regarded as of a higher grade than a mechanical calling; and they who learned it were ex-

pected to be qualified by more than ordinary education, before being accepted as apprentices; and those of noted proficiency were accorded a professional rank. But doubtless the printers, who were the best workmen, were the quiet, faithful, though obscure geniuses whose names never appeared in imprints. Theirs was the unproclaimed honor of being faithful "over a few things." In the true love of their calling, they found their reward in their daily bread and duty done. The laborious department of press-work could have been performed by more illiterate men; but the whole art was regarded as unit; and printers were required to set the type, or make the impressions, as the case required, tho' in the larger establishments the work would necessarily be divided into departments. For a time the art embraced the casting of the types and making the ink. At all times it was a trade that required capital; and therefore could not be readily set up every where. Until local newspapers came to be required, the printing offices were mainly connected with booksellers' houses or institutions of learning and departments of State.

The old books produced for a long time after the introduction of the art were what we would call plain. Their beauty consisted in their correctness, clear impression and good color of ink on white paper. Occasionally a title page would flame out with red letters, or a grotesque design would head or close a chapter or surround an initial letter. But the art of raised engraving was so imperfect that there was no temptation to use it ornamently, as it lent no beauty to the work. But the best work of the early days would be good work now. The bad printing done upon hand presses was really more general in later times, when the prices of labor had increased and there was an effort to cheapen the work.

As long as the printing of books was the sole employment of the *press*, it exerted comparatively little influence upon the intellectual world. The art was only a beast of burden for the learned and the makers of books. In this capacity it served the world through two centuries at least. At an early day there was an attempt at the newspaper of regular issue in many of the cities of Europe, but without real success, till the about

the year 1700, whence forward the newspaper took its place in the business of civilized life. First periodical issues of tracts, political and theological came, into use; then *Official Gazettes*, *Public Advertisers*, &c., in the interest of trade, came to be the channel through which public information, current news and political movements were presented to the people. By the middle of that century, the pamphlets and periodical papers on special subjects had settled into regular issues of monthly, weekly or daily periods. The newspaper of a city then became the chief avenue through which the thinkers of a community approached the public on general subjects; and soon the larger towns and even villages aspired to the use of this convenience. This was a phase of newspaper enterprize that was eminently intellectual. It was rather a joint stock operation of small authorship. It saved the writer the cost of printing and circulating his thoughts, while it opened the way for more or less careful thinking and writing. The newspaper was rather a circulator than originator of opinion—especially in the smaller places. Of itself it rarely attempted to make any public sentiment. In this respect the paper was nothing on its own account. It made few if any editorial notes or remarks, much less essays or discussions. Indeed many a newspaper made no pretence to have an editor at all. It was made up by the *Printer*, who collected news as he could, copied from other papers or the news budgets of ships. If a contribution was made by a local writer, it was addressed to *Mr. Printer*, or *To the Printer of the Advertiser*. Mr. Printer rarely said any thing to his correspondents or about them. If they took untenable ground on any question, there was somebody ready to take the opposite; and the printer accommodated both and all sides—limited of course by his spare room. If controversies arose, writers were given space and were left to flail away at each other to their heart's content, as well as the amusement of readers. Newspapers so conducted, were doubtless interesting sheets, small as they were: and few of them were over *medium* size, that is 19 by 24 inches square. Such served the purpose in Europe and America till a period "within the recollection of the oldest inhabitant," at

any rate. In this period of newspaper development, the term *Public Press* came into general and correct use, as signifying a press in which the public could hear and be heard. For the tradesman there was the advertising department and commercial news for them to contribute to or read; for the gossips there were the births and deaths; for the young ladies the marriages; the poets' corner for the rhymsters; and the general news and politics for whom it might concern; while the little remaining space went to anecdotes, etc. Through this medium, whoever thought expressed himself; and thus the habit of thinking and writing grew upon the people till it came to be more than the mere work of book-wrights. The recognized value of *the press* in this form gave it a consequence that was new and increasing. Printing offices sprang up in every town; and it was a very tame village that did not assert its right to starve a printer. In the very nature of things this was a business that paid but poorly. The profits of the public printer depended upon the number of *patrons*, as he politely called them, but many of whom were more properly *retainers;* and he was tempted by his hopes to deliver a large part of his issue without pay and make little debts that he could never collect; and as a consequence he became proverbially poor—to which it was the too common practice of these printers to add the humor of joking over their poverty, and thus accepting the situation, till half the newspaper readers seemed to regard it as the proper thing to withhold their just dues. With such treatment the profession of Village Printer fell into poor though honorable repute.

The freedom with which every calling was pursued in the English American colonies was favorable to this use of *the press;* and by the time of the American Revolution, the country was well provided with this means of intercommunication. The active men of that period did not neglect to use the press as a means of forming public opinion and preparing the sentiment of the people for the assumption of their independence. It soon became one of the necessities of the American public, both in the New States and in Canada; where it has maintained this local condition in the rural situations of both countries.

With the use of Newspapers in the politics of a popular government, they take on a kind of *personality*, by which every paper becomes an organ of some party or interest; and the editor finds it his business to fashion the expressions of the organ and make them representative of the party to which it belongs. In this way he assumes a higher character than belonged to the *Mr. Printer*, who had been the mere mouth-piece of those who met in his paper. He now came to take part in or direct the discussions of his journal, directing and expressing the complex views of his party, under the term *editorial;* in which capacity, with great propriety, he used the plural pronoun *we*. In the "make-up" of the paper, a special department and heading was assigned to what he wrote or as sometimes happened, what he fathered. The editor was held to have prepared these articles, and being responsible for them, was occasionally treated to the luxury of a thrashing or dilema of a challenge, by way of cheap martyrdom for opinion's sake, to say nothing of the libel suits in which he was at times involved. The courts very properly held that the printer of a libel was liable to the sufferer from it; and editors, publishers and printers acted upon the understanding that if they made libels public,—whether of their own writing or not,—they must fortify themselves with responsible names. The law, of libel, no doubt had a wholesome restraining effect upon publishers; but apart from such considerations, the honor of the craft, including all the workmen of a printing office, was always placed upon high grounds; and confidence was usually accorded to it. The famous *Letters of Junius* furnish a case in point, where fine upon fine, and endless suits failed to bring out the author, who with his publisher died with the secret of the authorship. The power and favor of Princes have failed to penetrate the secrets of the printing office; where the confidence of authors has ever been sacredly regarded by the craft. At the same time printers have maintained the greatest liberality and impartiality in serving the public. Even when particular papers came to support the interests of a party, the printers thereof have been impartial and fair to opponents, printing for them and preserving their secrets.

The printing office of the times of small papers and the hand-press, as it was when I first knew it, was an institution peculiar to itself. Though a concern of some pretension, it was limited in size and means, and mostly occupied but one room,—large, lighted with plenty of windows, and if possible, it was some where up stairs. The master printer, who was usually the editor of the paper also, would have a table and desk in one corner of the room, where he opened his exchanges and wrote his editorials. Here he also had a chair or two, where the gossips who came to tell the local news and read his exchanges, made themselves at home, and interrupted him and his work by their discussions of party prospects and plans and the politics of the country. Opposite a window stood the press, around the walls were ranged the cases of type, and in the middle of the floor the imposing stone, a slab on which the forms of the paper were made up. The "hands" or workers of the office were commonly an old journeman printer, who remained in employment as long as he was needed or was content to stay, and who when out of a place, travelled from town to town, seeking work and picking up additions to his store of experience; also two, but rarely three, apprentices – the younger of whom was condemned to perform the minor services and rough work of the concern under the irreverent soubriquet of *the Devil*. These three or four spent their idle time in the office—made it their home in fact. Here they read the papers received in exchange; read and discussed the communications and the writers, as well as public affairs, with which they were well acquainted; criticised the visitors to the office and public men of the vicinity; and in the absence of the editor, sat around his table to talk over public matters as if they had them in charge. It is a fact we often loose sight of, that what we call a great subject is about as easily managed as a small one. It is the complication of a subject that makes it difficult, rather than its vastness. A steam engine is quite as easy to understand, to construct and manage as a watch. A Province or a State is no harder to govern than a city; and a Congress of nations may only exceed in the extent of its relations, a meeting to settle a parish

quarrel. We can always compass what we study and learn to understand. These printing office boys took up the nation or the world as their lesson ; they studied it as an incident to their daily labors ; they made themselves familiar with the busy movements of mankind ; so that the grand operations of kingdoms and empires soon became to them matters of no more importance than the details that went to make up the manufacture of a suit of clothes in the adjoining tailor's shop. They acquired a breadth of view when they looked outward ; their scope of observation was expanded, and they learned to think on a grand scale and of all things. It was to them a liberal education, though an informal one. If a boy in a printing office had genius or talent it came forth and was nurtured by even meagre opportunities of this kind. They seemed to have entered the guild of letters and to belong by right to the fourth estate. The printing offices became colleges without a prescribed curiculum. Their defect was the want of system ; but genius and experience supplied much of that. The intercourse of these printers was free from restraints, and they learned of and instructed each other, and also gathered the waifs of information dropped by the loungers and talkers of the common room of the Office ; and these latter were often of the best cultivated minds of the town. The eminent Statesman, the aspiring, the successful leader of opinion and the man whose affection for letters attracted him—all came before these young printers as models, each furnishing material to stimulate as well as satiate their powers of intellectual absorption. They necessarily grew clever, and even brilliant if they had capacity. Great men have emanated from these printing offices, who had few other opportunities of mental culture. A long list of distinguished names might be presented as instances, even in the new country of the United States,—beginning with Franklin, but not ending with such men as Horace Greeley, Simon Cameron, Thurlow Weed, Bayard Taylor, Charles Brown (Artemas Ward,) Samuel Clement, (Mark Twain,) and many other well known names, [1]

[1] M. H , aurait pu mentionner son fils, W. D. Howells, auteur de plusieurs volumes bien connus et rédacteur de la principale revue littéraire de l'Amérique, comme étant l'un des gradués du bureau des impressions.

that might be cited. It did not follow that all these graduates of the printing office became greatly distinguished men, any more than those who have taken home their university parchments; though the comparative proportion shows well for the printers. Many of them never aspired to be any thing else than printers, as thousands devote their lives to the art from a love of it. The system of newspaper exchanges brought to every office more or less of the best publications of the times, and all the current material for reading. This supplied them with a vast amount of solid information and an endless fund of stories, anecdotes, puns, *bon mots*, rapartee and wit in all its phases. These they learned to handle skilfully; so that in conversation they were ready and piquant. I have never heard more brilliant talks than I have heard in a printing office. They learned to write well; and the peculiar style necessary for successful newspaper writing belonged to them of right. This was but natural. It is a heritage of the Fourth Estate that lawfully descended to them; and it is a talent that printers have seldom buried or hid in a napkin. The mass of the good writers on the city newspapers of America of the present time have been graduated from the small printing offices of the country, where boys who could but read, have developed into scholars, with an unrivaled readiness in the production of the matter best suited for the daily reader. They comprehend at once the detail and the compilation of the newspaper; they can therefore produce the materials to enter the make-up of a paper, and frame them together as literateurs cannot do; and in short, they supply a want that no others can. With such a class to conduct it, the growth of *The Press* to its present proportions has been most natural.

Considering as I do now, the condition of the *Press* in America chiefly, the time of the introduction of the art into the New World is a pertinent question, though somewhat difficult to answer. It seems however to be pretty well established that the first printing press in North America was set up in the city of Mexico; where it was used as the property of a monastry. This was some time before New England was settled by the

"Pilgrim Fathers," among whom one of the first uses of the press was the production of the Eliot Bible for the Massachusetts Indians. With the growth of the settlements we hear of *presses* in different parts of the country. Newspapers grew up in the last century, and took their place as an institution of the country in due time. Weekly papers supplied the smaller places, and a few dailies were issued in the rising cities, where they grew with the population, or requirements of trade.

As long as printers were confined to the use of the hand-press, it was impossible to extend morning or evening issues to any thing like the present volume. One hand-press, with two men at a time, working to the extent of their ability, could not produce more than six thousand impressions in each twenty-four hours. The present issues of many American city dailies —the New York papers for instance—often exceeds twenty-five thousand copies, all printed within three or four hours; while the sheets are six to ten times as large as those formerly worked by hand. The *daily press* of the hand-press days was only an increased issue of the small weeklies that sufficed for our grand fathers of the rural districts. But all the daily papers in America, say up to 1810, were a mere handful, compared with the present list. The great mass of news readers were content with weeklies; and of those who read dailies there were very probably ten readers to a paper. London furnishes a good example of this condition of dailies; where a dense population, in the exciting times of the wars that kept Europe in a ferment at the close of the last and beginning of this century, was clamorous for news; which had to be supplied from the multiplied issues of the hand-press. There it was not unusual to resort to the expedient of setting up the forms of type in duplicate and employing four presses with relays of pressmen, to meet the demand. In addition to this the readers economised the papers as *we* should not think of doing. The daily papers were "taken in," as the English say, by the reading rooms, and public houses, where they were read aloud to listening groups many times over; and after they became stale at one house, they were sold at second hand to a cheaper place, where

a poorer class absorbed the contents. With such expedients as these, the wants of the public were in a manner supplied by the slow means then at hand; and the reading public was content and happy, rejoicing in their wonderful facilities for looking over "the map of busy life." Then the enterprising newspaper boastfully told that its proprietors had secured the landing of a swift boat at a near point, with the news of the last great battle, and how fleet horses carried the dispatches overland in a few hours, and how they massed a force of printers at midnight and at day light laid the important news before the public in less than a week from the event,—and never dreamed that they might live to read at breakfast the last night's dispatches from around the whole earth.

But the world was growing, man was enlarging his sphere, and all his wants were expanding. The ever present *Necessity* called forth her child *Invention* to the work. The Power Press, the Stereotype plate, the Paper Machine were produced; and the means of supply became all that the demand could ever require. Then the power of human expression was indeed unfettered. Men could make known their thoughts as they willed, and intelligence waited only to be received. All the books could be made and all the periodicals issued that the entire world was prepared to read. Still this, which seemed to be the *ne plus ultra* of the art was not perfection, or the kind of perfection that we enjoy. But there waited to join the train, in the triumphant march of the *Fourth Estate* to its grandest domain,—the Railway, the Telegraph and the Photograph. These unite as if by elective affinity to produce the results we contemplate in The Press of our time,—an institution that once would have been thought magic; that within my own recollection, would have been called impossible, and which to-day creates no astonishment; because it has so entered every household with its marvelous effects.

We sometimes imagine the spirits of the great of other days coming back to earth to note the contrast of the times. I have contemplated in fancy, one of the fathers of this art,—Aldus or Caxton,—watching the

preparation and issue of one of our great morning Dailies. I can imagine the spirit of Father Caxton rising from the shawdowy past, to look upon the workings of the art he loved, and see what four hundred years had wrought of progress in a process that he was supposed to have completed, with his cast metal types. I see him, (inspired by a wish to know how far the art had blest mankind,) coming down to a land unknown in his time, where forty millions of men speaking his tongue, spread over a continent risen to fill the place of the lost *Atlantis*. He has alighted in the midst of a great city. It is night-fall; and he betakes himself to his beloved Printing Office, one of the thousand in the place, but one whose proportions are multiplied an hundred fold to any he had ever seen. He sees the same types, in the same cases, and distributed in the same order as when he used them; and the workmen are taking their places, each with the old composing stick and rule, as the printers of old were wont to use. They are for a night's work; and each compositor, before he begins, touches a little point with a lighted taper, and there flashes before him a new illuminating power, and reveals to the astonished ghost a modern composing room. The editors are at work in another apartment preparing the morning edition; a messenger brings the copy to the printers, where it is divided among them; in a few minutes it is all in type and they wait for a new supply, which is disposed of, till column after column is composed, proof-read and corrected; and there is before him a mass of reading, made up of news, editorials, correspondence, commercial and shipping intelligence, miscellaneous selections, poetry, advertisements, etc., equal to a year's work of his day. He inspects the matter, is attracted by the head "Despatches," each item beginning with a date that is the present time; and he reads before the same date,—London, Paris, St. Petersburg, Rome, Alexandria, Calcutta, Canton, Yeddo, and other places from as wide a world beside, to him unknown. It is now "the very witching time of night," and the clock points towards *one*. The last regular telegraph dispatches have been set up and the "latest" are waited for, while the forms are prepared. He curiously watches

the foreman as he builds up these columns into eight great pages; and when they are locked up, he turns to find the press on which they are to be printed. But instead, he sees them placed in a sliding elevator, and a workman taking his place with them on the platform to descend through four or five stories, to the underground floor; and he goes along to witness the process. There he sees these pages covered with layers of soft damp paper, which is pressed into the uneven surface of the types, till a perfect mould of every word and letter is made upon it, and it is lifted off, a complete matrix. He recurs to *his* effort to cast the first metal types, and the travail in which he devised the means to cast a single letter; and his wonder increases as he sees this paper mould, within a few minutes, dried and made ready to receive the moulten metal, which in a moment more will be a solid plate of the size of the whole page, bearing every letter and every point of the form. He beholds with admiration these eight pages cast, one after another, the last delayed a few minutes for the latest dispatches, and notes that it is now past one o'clock. He sees these plates taken up and carried forward to a grand apartment, formed under the street of the city, where they are bent to a perfect curve, around a large cylinder and made fast to its surface. Wonderingly he follows the workmen, as with cranes they lift this cylinder into its place in a vast machine, made up of rollers wheels and springs, so combined as almost to have the movements of life, and it dawns upon him that this is the press. At one end of it he observes a continuous sheet of paper a yard in width and hundreds long, rolled upon a cylinder; and his eye follows the process, as the end of this sheet is led along between guiding rollers till it passes over and around the cylinder covered with the plates of type, which are inked by those mysteriously flexible rollers, so important to the power press, — and thence directed through revolving shears, that cut off the sheets, fully printed on both sides, and whence they are passed into machines that fold them for the mails. The entranced spirit of this old Father of the Art looks on, and sees thousand after thousand of these immense journals thrown off, folded, wrapped, directed and mailed; and

long before the day-break cock crows, he has seen trains that baffle his very conception of mechanics, by their locomotion and their speed, start off with these mails, bearing these improved "maps of busy life," to greet with the rising sun, their expectant readers miles and leagues away. And well may he delay his flight till the cock crows, and contemplate it all. He has seen these mamouth sheets fall like the flakes of snow, has wondered over every step of the process of their manufacture, their superior execution, their variety and number. He has seen these sheets made up since the night set in; and like the fabled works of magic, it is the labor of a night; though it goes on and is repeated day after day, night after night, as if for all time, reciting the story of each day of the world's life to the world itself. He has seen the news of the day, in one hour, gathered from the ends of the earth, multiplied a myriad times and told again to a nation in a night. In short, he has seen, in the slow world of matter, so near a realization of his spirit home, that he might well doubt if he had left it, did not the messages he has seen called up and dispatched, tell such tales of woe and sorrow—tell so vividly that they belong to earth, and are the work of mortals.

INAUGURATION DES SALLES DE L'INSTITUT-CANADIEN-FRANÇAIS D'OTTAWA.

LA SOIRÉE MUSICALE.—LA CONVENTION.—LE BANQUET.

Compte rendu lu en séance de l'Institut-Canadien de Québec, le 3 novembre 1877,

Par M. J. J. B. CHOUINARD.

M. LE PRÉSIDENT, MESDAMES, MESSIEURS,

Cinq ans à peine après la fondation de Québec, le 13 mai 1613, un parti de voyageurs, montés sur des canots d'écorce, quittait Québec pour le Saut Saint-Louis. A la tête de l'expédition était le sieur de Champlain, capitaine ordinaire pour le Roi en la marine et lieutenant de Mgr. le Prince de Condé en la Nouvelle-France. Le motif qui poussait Champlain vers l'ouest, il nous l'apprend lui-même : «C'est, dit-il, le désir que j'ai toujours eu de faire de nouvelles découvertures en la Nouvelle-France, au bien, utilité et gloire du nom français.» Et dans l'esprit du fondateur et du père de la Nouvelle-France, à cette ambition noble et patriotique vient s'allier une pensée religieuse qui peint admirablement la foi des hommes de ce temps : la pensée d'amener à la connaissance de Dieu ces pauvres peuples jusque-là les seuls habitants et les maîtres absolus du continent américain. Champlain nous a laissé le récit de ce voyage au pays des Outaouais, et l'exactitude avec laquelle il décrit les lieux qu'il a visités, fait encore, aujourd'hui, l'étonnement des voyageurs. Le paysage est encore là. Seulement les choses ont bien changé ! Champlain avait tracé la route de la vallée des Outaouais. D'autres l'ont suivie.

Les chants joyeux des voyageurs canadiens des pays d'en haut, marchant à la conquête des richesses de la forêt, ont remplacé les cris de détresse des sauvages obligés de prendre cette route dangereuse pour échapper à la férocité de leurs ennemis. Ces rives, aujourd'hui si riantes, ont été sanctifiées par les travaux héroïques des missionnaires, et la prédication de l'Evangile dans ces contrées a rempli le vœu de Champlain.

A deux cent soixante-quatre ans de distance, un autre groupe de voyageurs partait de Québec, non plus en canots d'écorce, mais sur les palais flottants de la compagnie du Richelieu.

L'Institut Canadien de Québec envoyait ses représentants saluer, à Ottawa, un autre Institut Canadien qui, à force de travail et de persévérance, réalise avec eclat «pour le bien, utilité et gloire du nom français,» l'œuvre commencée par le père de la Nouvelle-France.

A l'endroit même visité et décrit par Champlain s'élève aujourd'hui Ottawa, la capitale de la Puissance du Canada. Sa population est composée pour un tiers de Canadiens-français. Sentinelle avancée de la race franco-canadienne sur les confins de la riche et populeuse province d'Ontario, Ottawa emprunte à la fois à l'humeur aventureuse des pionniers français et à l'esprit d'entreprise de nos concitoyens anglais une physionomie particulièrement intéressante. On y trouve heureusement fondues ensemble les qualités éminentes qui ont de tout temps assuré aux races latines une influence prepondérante dans la conduite des affaires, dans les temps modernes.

Ottawa possède depuis 1852, un Institut Canadien français, qui comme toutes les institutions de ce genre, après avoir traversé des temps difficiles, est arrivé à un haut degré de prospérite. Aux hommes énergiques et persévérants qui l'ont fondé a succédé toute une génération de littérateurs jeunes, entreprenants, aimés du public, qui ont fait de l'Institut-Canadien leur œuvre de prédilection et l'ont identifié avec les intérêts les plus chers de toute la population canadienne-française d'Ottawa.

Après quatre années de travaux, l'Institut-Canadien d'Ottawa s'est vu intallé dans un édifice magnifique qui

ne dépare pas les constructions élégantes et riches, si nombreuses déjà dans la capitale de notre confédération.

Pour inaugurer la grande salle de cette édifice, l'Institut d'Ottawa avait choisi l'occasion du 25e anniversaire de sa fondation. Et afin de donner plus d'éclat à cette fête, on avait décidé de convoquer en assemblée des représentants de toutes les sociétés sœurs de la Province de Québec. Une brillante soirée musicale et littéraire devait servir d'ouverture, et un banquet aux invités devait couronner la fête. Des sujets d'une haute importance étaient proposés aux délibérations de la convention littéraire, afin que cette réunion d'hommes de toutes les parties de la Province eut en même temps un résultat pratique. C'est ce que d'ailleurs explique d'une manière claire une circulaire envoyée par le comité d'organisation et conçue en ces termes :

« L'Institut-Canadien-Français célèbrera, les 24 et 25 octobre prochains, le 25e anniversaire de sa fondation, et inaugurera, en même temps, la grande salle de son nouvel édifice.

« Pour perpétuer le souvenir de ce double événement, il a été décidé de donner une soirée littéraire et dramatique le 24 du susdit mois et de tenir le lendemain, une convention, à laquelle sont invités nos littérateurs et journalistes, ainsi que les principaux membres des sociétés littéraires et historiques de la province de Québec.

« A cette convention seront traitées et discutées les questions suivantes :

« 1° Les meilleurs moyens à prendre pour développer la littérature franco-canadienne.

« 2° L'importance de nos archives historiques ; les lieux où elles sont disséminées ; les moyens à adopter pour en assurer la conservation et la publication

« 3° Les droits d'auteur au Canada ; ce qu'ils sont ; ce qu'ils devraient être. »

Pour répondre à cet appel, le bureau de direction de l'Institut-Canadien de Québec choisit pour le représenter à Outaouais, en cette circonstance, l'hon. P. J. O. Chauveau, MM. J. O. Fontaine, L. P. Le May, Louis P. Turcotte,

H. A. Turcotte et H. J. J. B. Chouinard. Notre digne président honoraire avait bien voulu consentir à agir comme président de la délégation.

Mercredi soir, le 24 octobre, à 5 heures, tous les délégués de Québec se trouvaient réunis à Ottawa.

LA SOIRÉE MUSICALE ET LITTÉRAIRE.

A 8 heures P.M., le 24, un nombreux et brillant auditoire se pressait dans la salle en amphithéâtre de l'Institut d'Ottawa.

Son Excellence le gouverneur-général, Madame la comtesse Dufferin et Mgr. Duhamel assistaient au concert donné sous leur patronage. Les honorables MM. Laflamme et Pelletier, plusieurs membres du clergé et la plupart des délégués à la convention étaient présents.

Le programme était fait de manière à contenter les plus exigeants en littérature et en musique. La partie littéraire était confiée à l'hon. P. J. O. Chauveau et à M. Alphonse Benoit.

Un excellent discours de M. le président Alphonse Benoit nous a fait connaître les commencements de l'Institut d'Ottawa. Il a raconté en termes émus les œuvres accomplies avec tant d'intelligence et de courage par les fondateurs modestes de cette institution aujourd'hui si florissante. Il a redit les angoisses qu'ont éprouvées bien des fois ces vrais patriotes et leurs dignes successeurs en songeant à l'avenir.

« Honneur, a-t-il dit, à ceux qui ont préparé les voies pour l'érection de ce monument que nous inaugurons aujourd'hui. Car ils n'ont pas eu pour les aider dans leurs travaux les riches présents des favoris de la fortune. Tout magnifique que soit cet édifice, ils ont voulu qu'en y entrant le plus pauvre pût se trouver chez lui. Il est vrai que tous y ont contribué généreusement, et que même plusieurs de nos concitoyens d'origine anglaise ont généreusement aidé la souscription ; mais dans la mesure de ses forces chacun de nos compatriotes a donné son obole. Si je ne craignais pas d'être insdiscret je vous dirais, a ajouté l'orateur, que dans les temps de gêne et de pénurie que nous avons traversés et qui durent encore, plus d'une des pierres de cet édifice a coûté à de pau-

vres ouvriers plusieurs jours de travail donné gratuitement, lors même que leurs familles souffraient des privations.

Ils ont tenu à honneur de dire que cet édifice élevé à la gloire des lettres et destiné à servir la grande cause de l'éducation et de la moralisation du peuple avait été élevé au moyen des offrandes du peuple, tant ils avaient bien compris que cette éducation relève et anoblit. Et cette œuvre a été accomplie avec un esprit de concorde et d'entente que rien n'est venu troubler. »

L'honorable M. Chauveau avait accepté de faire le discours de circonstance. Il faut lire en entier ce morceau qui défie toute analyse. Mais nous ne pouvons résister au plaisir d'en citer au moins quelques-unes des parties les plus saillantes. Après avoir parlé de la prise de possession de la vallée des Outaouais, par Champlain, en 1613, l'éloquent orateur poursuit ainsi :

» En adressant la parole aux membres de l'Institut Canadien-français d'Ottawa, il m'est impossible de ne pas songer qu'ils renouvellent aujourd'hui dans une certaine mesure la prise de possession qui fut faite, il y a si longtemps, de ce promontoire, de ce site qui ne le cède en beauté qu'à un seul autre en Amérique, celui de la ville fondée par Champlain lui-même, sur les bords du Saint-Laurent.

« Non pas qu'aujourd'hui ce site, cette ville, ce vaste territoire doivent appartenir à eux seuls, non pas qu'ils doivent voir avec jalousie ceux d'une autre race, d'une autre langue, d'une autre religion, qui, pénétrant presque de suite après la conquête, dans l'intérieur du pays, y ont fondé cette grande et puissante province d'Ontario ; mais bien parce qu'au centre de la confédération, sur les confins des deux provinces les plus importantes, il leur convient d'affirmer l'existence et la vitalité de leur nationalité, et parce qu'ils ne sauraient le faire d'une manière plus heureuse et plus inoffensive qu'en élevant ce nouveau sanctuaire aux lettres françaises sur la rive sud de l'Ottawa.

« Notre langue, messieurs, ah ! que de fois depuis plus d'un siècle a-t-on prédit qu'elle allait disparaître ! Que de fois on a voulu la perdre ! Que de fois on nous a invités à l'abandonner, à la dédaigner pour une autre

langue dont on ne nous vantait point l'incontestable beauté, mais que l'on nous présentait comme plus utile au point de vue de l'unique affaire qu'il y ait au monde, l'acquisition de la fortune !

« Eh bien, à cela il n'y avait qu'une réponse à faire, c'était celle du philosophe à qui l'on niait le mouvement et qui le prouvait en marchant.

« Vous avez su parler et écrire votre langue de manière à la faire aimer et admirer d'un grand nombre de ceux qui vous entouraient. Vous avez su faire reconnaître, en vous, par delà les mers, les cohéritiers de la gloire littéraire du dix-septième siècle, et si l'on vous reproche quelque chose, c'est de n'avoir point ajouté à l'héritage paternel les embellissements d'un goût douteux qui quelquefois le déparent ailleurs.

« Et avec cela un grand nombre d'entre vous ont suivi la moitié du conseil qu'on leur donnait. Ils n'ont pas oublié ni dédaigné le français, mais ils ont appris l'anglais.

« Ils ont cru que parler les deux langues par excellence du monde moderne n'était pour personne un signe d'infériorité. Ils ont cru qu'avoir à leur service ces deux puissants instruments de civilisation, qu'être libre de puiser dans ces deux grands trésors de la science et de la litterature, ce n'était tout au plus que l'embarras de trop grandes richesses.

« Ils se sont dit : si un trop grand nombre de nos co-sujets d'origine britannique dédaignent notre langue, si ayant tant d'excellentes occasions de l'apprendre, ils aiment mieux ne pas la savoir, alors, tant pis pour eux ! Pour nous, sachons affirmer les droits de notre nationalité ; pour les conserver, faisons même de généreux sacrifices de vanité ou d'influence personnelle ; mais soyons en mesure de pouvoir revendiquer au besoin nos priviléges de sujets britanniques dans la langue de l'empire.

« C'est ce qu'ont fait Papineau, Vallières, LaFontaine, Morin, Cartier pour ne parler que de ceux qui ne sont plus.

« Et ils avaient de grands exemples sous les yeux. Ils n'ignoraient pas qu'un des hommes les plus illustres de la magistrature anglaise, qu'un des plus éloquents défen-

seurs, je dirai mieux, un des fondateurs des libertés constitutionnelles de l'empire, Lord Brougham, était aussi fier de ses discours et de ses écrits en langue française que de ceux qu'il avait faits dans sa langue maternelle.

« Lord Elgin, qui le premier, je crois, a lu le discours du trône dans les deux langues, et cela au moment où nous venions seulement de reconquérir l'usage officiel du français, Lord Elgin, en plus d'une occasion a su être aussi éloquent dans la langue de Bossuet que dans celle de Shakespeare.

« Mais vous-mêmes, messieurs, vous avez dans le haut patronage accordé à cette soirée, un autre exemple d'un homme d'état anglais qui sait apprécier la langue de vos pères. Vous n'ignorez pas, non plus, que l'auteur d'un livre charmant sur les régions polaires s'est fait gloire d'écrire une lettre gracieuse et sympathique aux lecteurs de la traduction française de son ouvrage. »

Et s'animant au souvenir du passé :

« Et pourquoi en serait-il autrement ? Pourquoi ne formerions-nous pas un fonds commun des gloires de nos deux mères patries ? Pourquoi ne pas vénérer ensemble les grands hommes de notre histoire ? Pourquoi séparerions-nous le nom de Baldwin de celui de LaFontaine, puisqu'ils ont été unis à l'époque de nos plus belles luttes politiques ? Pourquoi n'imiterions-nous point la généreuse pensée de Lord Dalhousie qui, malgré ses torts envers nos hommes, au milieu des querelles dans lesquelles il s'était laissé entraîner, conserva assez de grandeur d'âme pour élever un même monument aux deux héros qui ont scellé de leur sang les plus belles pages de notre histoire, et pour l'orner d'une inscription sublime pleine d'enseignements pour la posterité canadienne.

« La Providence qui a permis qu'il en fut ainsi, qui a permis que les deux derniers combats livrés entre les Anglais et les Français, sous les murs de Québec, aient été l'un une victoire anglaise, l'autre une victoire française ; la Providence qui a inspiré assez de justice, assez de sages prévisions de l'avenir aux hommes d'état anglais pour conserver notre autonomie, à nous-mêmes assez de courage, de dévouement et de persévérance,

pour ne pas la laisser entamer, pour au contraire l'étendre et la développer, la Providence a certainement voulu qu'il y eût ici un peuple portant la double empreinte des deux nations auxquelles elle a, depuis tant de siècles, prodigué tant de bienfaits, en retour de l'accomplissement de la sublime mission de civilisation chrétienne qui leur a été confiée dans le monde entier. »

Après avoir rappelé que l'Institut d'Ottawa doit ses succès à l'union, au dévouement et à la persévérance de ses officiers et de ses membres, M. Chauveau les félicite de la noble pensée qu'ils ont eue d'élever ce monument, destiné à conserver pieusement les œuvres de la pensée humaine, à abriter ceux qui, au milieu des préoccupations matérielles et positives de la vie, viendront rafraîchir leur intelligence et réchauffer leur cœur dans le commerce avec les chefs-d'œuvre de la science, de l'art et de la littérature. En sortant de ce sanctuaire, ils se sentiront plus disposés à admirer cette grande et riche nature qui nous entoure, et que le père de la patrie a décrite avec enthousiasme, telle qu'il l'avait trouvée, dans toute sa splendeur primitive.

« Qui sait, a-t-il ajouté, si le grand esprit qu'adoraient les sauvages du temps de Champlain, du fond de quelque retraite ignorée ou peut-être planant, la nuit, dans les airs, indigné de la profanation accomplie par les envahissements incessants de l'industrie sur ces deux puissantes cataractes dont il était jadis le seul maître, qui sait dis-je, s'il ne se surprendra pas à sourire, en vous voyant lutter avec tant de courage pour conserver ce qui reste de poétique et d'idéal dans ce monde absorbé par les affaires. »

Tel est en résumé ce magnifique discours. Je m'y suis arrêté parce qu'il rend bien et l'idée qui a présidé à la convention d'Ottawa, et les sentiments du brillant et nombreux auditoire qui lui a prodigué ses applaudissements. Jamais, croyons nous, dans une circonstance aussi solennelle, aucun orateur n'a affirmé d'une manière à la fois aussi heureuse et aussi énergique, l'existence et la vitalité de notre littérature franco-canadienne.

LA CONVENTION.

Le lendemain, 26 octobre, à 10 heures s'ouvrait la convention. Les séances se tenaient dans la grande salle de l'Institut, sous la présidence de M. Alphonse Benoit. C'est M. Tassé qui avait organisé la convention.

Etaient présents les délégués et littérateurs suivants :

QUÉBEC.

L'Institut Canadien.—Représenté par : L'hon. P. J. O. Chauveau, MM. L. P. Lemay, Louis P. Turcotte, H. A. Turcotte et H. J. J B. Chouinard.

La Société Littéraire et Historique.—Représentée par : Le colonel Strange, M. J. M. LeMoine.

Le Cercle Catholique de Quebec.—Représenté par : le Dr. N. E. Dionne, le Dr. Miles, représentait le Surintentendant de l'Education dans la Province de Québec. MM. A. N. Montpetit, Ernest Gagnon.

MONTRÉAL.

Société Historique de Montréal.—Représentée par : L'honorable P. J. O. Chauveau.

L'Union Catholique de Montréal.—Représentée par : MM. A. de Bonpart, A. Leclaire et J. A. Descarries.

OTTAWA.

Institut Canadien Français.—Représenté par : MM. Alphonse Benoit, Joseph Tassé, B. Sulte, L. O. David, A. Laperrière, Dr. Saint-Jean, M. P. L. H. Filteau, J. A. Pinard.

Société Littéraire et Historique.—Représentée par : MM. LeSueur, Thornburn, E. A. Meredith.

Union Catholique.—MM. J. J. Kehoe, Dr. St. Pierre, S. Léveillé.

Dr J. C. Taché, Alphonse Lusignan, Achille Fréchette, Stanislas Drapeau, M. Brymner, l'abbé Tanguay, A. Evanturel.

Lecture fut donnée des lettres du Dr. H. Larue, l'abbé Casgrain, MM. L. J. C. Fiset, Faucher de Saint-Maurice, Joseph Marmette, N. Legendre, M. Desjardins, M. P., N. Bourassa, Edouard Huot, L. G. Desjardins, R. Bellemare, J. A. Poisson et L. H. Fréchette, M P., exprimant leur regret de ne pouvoir assister à la convention littéraire et faisant des vœux pour son succès.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, trois questions importantes ont été discutées dans les séances de la convention.

1° Les meilleurs moyens à prendre pour développer la littérature franco-canadienne.

2° L'importance de nos archives historiques ; les lieux où elles sont disséminées ; les moyens à adopter pour en assurer la conservation et la publication.

3° Les droits d'auteur en Canada ; ce qu'ils sont ; ce qu'ils devraient être.

Il n'entre pas dans le cadre de ce travail de vous donner même une analyse des discours qui ont été prononcés. Nos journaux de Québec les reproduiront cette semaine. J'arrive immédiatement aux résultats pratiques de la convention.

Chaque question était d'abord traitée à fond dans un travail que l'auteur avait eu le loisir de préparer longtemps d'avance, et dans lequel il recommandait l'adoption des mesures les plus propres à faire atteindre le but cherché. La discussion était ensuite ouverte à tous, et chacun était invité à apporter sa part de lumières.

Des résolutions pratiques terminaient le débat et l'on passait à l'autre ordre du jour.

La première question occupa toute la séance de l'avant-midi. M. le Dr. LaRue, retenu à Québec, avait chargé M. L. P. Lemay de lire une magnifique étude, dont les conclusions ont été unanimement adoptées par l'assemblée. M. Jos. Tassé et M. Benj. Sulte mêlèrent à la discussion des remarques pleines de justesse et d'à propos. Les débats occupèrent toute la séance du matin, et après un éloquent discours de M. Descarries, secrétaire de l'Union catholique de Montréal, les résolutions suivantes furent adoptées :

Proposé par M. Joseph Tassé, secondé par M. Pamphile Lemay,

Résolu :

Que cette convention est d'opinion que les moyens suivants seraient très-propres à répandre l'instruction et à faciliter le développement de la littérature canadienne :

1° La création d'un plus grand nombre de bibliothèques de paroisse ; la création de bibliothèques publiques sous les auspices des municipalités dans les différentes villes du pays ;

2° L'établissement d'instituts ou cercles littéraires, ou de clubs de discussion, là où il n'y en a pas, dans les centres assez populeux pour les maintenir ;

3° L'établissement de cours publics gratuits dans nos grandes villes, à l'instar des cours inaugurés par l'Université-Laval ;

4° La distribution de prix par l'Etat, par nos établissements d'éducation et par nos sociétés littéraires, dans des concours de poésie, d'histoire et d'éloquence ;

5° La distribution en prix dans nos écoles d'un plus grand nombre d'exemplaires d'ouvrages canadiens d'un mérite réel, qui auraient reçu, par exemple, l'approbation du Conseil de l'Instruction Publique ;

6° L'établissement d'une librairie canadienne par une société en commandite ou autrement, avec des succursales dans différentes villes, qui s'occuperait spécialement de la vente des ouvrages canadiens.

La deuxième question : nos archives, était confiée à un spécialiste distingué. J'ai nommé mon ami, M. Louis P. Turcotte.

M. l'abbé Tanguay, bien connu par ses travaux et ses recherches statistiques nous a revélé tout l'intérêt qu'offre une des parties les plus importantes de nos archives : les régistres de l'Etat Civil. Après quelques remarques échangées entre M. Taché, M. J. M. LeMoine et M. le colonel Strange, sur le dépôt d'archives du ministère de l'agriculture et sur nos archives militaires, la convention adopta les résolutions suivantes :

Proposé par M. Louis P. Turcotte, secondé par M. James LeMoine :

Résolu :—Qu'une demande soit faite au gouvernement fédéral et au gouvernement local de Québec les priant :

1o. De faire copier par des personnes compétentes les documents historiques en dépôt dans les archives de Londres, Paris, etc.

2o. De réunir toutes les archives de Québec dans un seul dépôt qui devrait être au bureau du Régistraire, vu qu'il contient déjà la plus grande partie des archives françaises.

3o. De réunir dans un autre dépôt à Ottawa les archives dispersées dans les divers ministères fédéraux, ce dépôt devant être au bureau de l'agriculture qui contient déjà une nombreuse collection de manuscrits.

« Les droits d'auteur : ce qu'ils sont en Canada ; ce qu'ils devraient être. » M. le docteur Taché est expert en cette matière. Dans un travail où l'érudition le dispute à la profondeur et à la clarté des vues et au charme du style, il nous a fait une étude complète de la question, ne laissant presque plus rien à dire à ceux qui viendraient après lui. Aussi la discussion a-t-elle été courte. L'hon. M. Chauveau et le Dr. Miles prirent la parole sur cette question.

Proposé par M. Ernest Gagnon secondé par M. le lieut.-col. Strange :

Résolu : — Que des démarches soient faites auprès de Son Excellence le gouverneur général pour engager Son Excellence à obtenir du gouvernement de Sa Majesté que l'enregistrement des droits d'auteur dans les colonies ait force et effet pour toute l'étendue de l'empire britannique à condition de déposer.

Proposé par l'hon. M. Chauveau secondé par M. Augustin Laperrière :

Résolu : — Qu'une demande soit aussi faite au gouvernement pour qu'il recommande d'étendre le droit d'auteur à toute la vie de l'écrivain et à au moins cinquante ans après sa mort.

L'heure avançait : après avoir entendu la proclamation du règlement concernant le discours d'éloquence de l'Institut-Canadien de Québec, les délégués se séparèrent pour ne se retrouver qu'au banquet chez O'Meara.

A midi, la convention s'était ajournée pour permettre aux délégués de se rendre en corps à Rideau Hall, pour saluer Son Excellence le gouverneur-général, qui se montra on ne peut plus gracieux à leur égard, et se déclara entièrement satisfait des vues exprimées par l'honorable M. Chauveau dans la soirée musicale. Ensuite, ils allèrent à l'évêché présenter leurs hommages à Mgr. l'évêque d'Ottawa qui, après avoir suivi en entier les débats de la première séance, afin de témoigner publiquement de ses sympathies pour l'Institut d'Ottawa, leur déclara qu'il ne pouvait résister à la tentation d'assister à la séance de l'après-midi. Il y vint en effet.

Un nombreux et bienveillant auditoire avait suivi avec intérêt les délibérations de la convention.

La présence d'un certain nombre de dames contribuait

à stimuler la verve et l'éloquence des orateurs. Bref, ces longues heures avaient passé avec la rapidité de l'éclair.

Rendons ici ce témoignage à messieurs les officiers et membres de l'Institut d'Ottawa. L'organisation avait été complète, et grâce à la prévoyance, au tact et à l'exquise courtoisie qu'ils ont déployés jusqu'à la fin, le succès a dépassé même leurs espérances. Et si la présence et les travaux des délégues d'ailleurs ont pu donner de l'éclat à ces fêtes; s'ils y ont même pris une part plus active, peut-être, que celle qu'on attendait d'eux, c'est qu'ils ont été entraînés, pour ainsi dire, par la franche et cordiale bienvenue qu'on leur a faite et par le charme et l'intérêt soutenus qu'offraient toutes les parties du programme.

Le comité d'organisation se composait de MM. Alphonse Benoit, Dr. St.-Jean, M. P.. Stanislas Drapeau, Joseph Tassé, Benjamin Sulte, J. A. Pinard, Augustin Laperrière, Emmanuel Tassé.

LE BANQUET.

A 8 heures, P. M., un magnifique banquet réunissait à l'hôtel O'Meara soixante invités.

Du banquet lui-même, c'est tout dire, que de constater que tous, sans exception, ont fait honneur aux choses excellentes qui se succédèrent sans interruption pendant toute une longue soirée. Puis vinrent les santés.

1o. La Reine.

2o. Son Excellence le gouverneur-général.

3o. Le gouvernement Fédéral.

4o. Sa Grandeur l'évêque d'Ottawa, patron de l'Institut.

5o. Les Sociétés Sœurs. Réponses du colonel Strange, H. J. J. B. Chouinard, Dr. Dionne.

6o. La Littérature Nationale ; proposé par M. Pinard. Réponses de MM. A. N. Montpetit, L. O. David.

7o. Le 25e anniversaire de l'Institut canadien-français. Proposée par M. Chauveau. Réponse par M. Jos. Tassé.

8o. Les Anciens Présidents de l'Institut. Proposée par M. E. Tassé. Réponse par M. B. Sulte.

9o. Les Dames. Proposée par M. DesCarries. Réponse par le Dr. Valade.

10o. La Presse. Proposée par le Dr. Godin. Réponses par MM. Montpetit, Brock, Nagle et McIntosh.

11o. Nos hôtes. Proposée par M. Lemay. Réponse par M. S. Drapeau.

La liste en était longue. On mit du temps à l'épuiser, grâce aux nombreux discours qui permettaient à l'éloquence de tous de se faire jour. Il nous a été donné d'entendre là de fort jolies pièces d'éloquence qui étaient comme un écho magnifique de la soirée de la veille et des deux séances de la journée.

Les réponses du colonel Strange, de l'hon. P. J. O. Chauveau, de MM. Jos. Tassé, L. O. David, Dr. Dionne, de Bonpart, L. P. Lemay, Brock, Nagle et McIntosh, ont été chaleureusement applaudies.

Les fêtes de l'inauguration de l'Institut d'Ottawa étaient terminées.

Le 26, presque tous les invités se séparaient enchantés de leur promenade à Ottawa.

Je ne sais trop comment ni pourquoi, mais en échangeant nos adieux avec nos amis d'Ottawa, nous nous surprenions à dire tous ensemble. «Au revoir, à Québec, à la prochaine convention littéraire.» Et ce mot, savez-vous, Mesdames et Messieurs, que les délégués de l'Institut Canadien de Québec ont été tentés de le prendre au sérieux ? Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi ?

Nous sommes revenus emportant avec nous un précieux souvenir et d'utiles enseignements. Nous avons rencontré là des compatriotes qui relégués à l'extrémité de notre Province, forment aujourd'hui au seuil d'Ontario un groupe très-important. Après avoir vécu longtemps ignorés, ils ont grandi peu à peu à force de travail et de persévérance, et la patrie canadienne-française les revendique avec orgueil comme un des plus beaux fleurons de sa couronne.

Avant même que Bytown eut un nom, les Canadiens-Français de cette partie du pays, recrutés pour la plupart dans la classe des voyageurs des pays d'en haut, jetaient les bases d'une institution littéraire aujourd'hui florissante C'est à eux que revient l'honneur d'avoir fondé l'Insttiut d'Ottawa Dans l'esprit de ces hommes simples et modestes, le culte de la langue, des souvenirs et des traditions de leur race avaient fait naître la pensée d'établir un centre intellectuel qui put servir à tous de point de ralliement. Cette idée une fois conçue ils travaillèrent

à la réaliser. L'Institut Canadien devint l'âme et le cœur de cette population généreuse. Des hommes sans instruction réussirent à le maintenir pendant des années, sans jamais perdre de vue cette pensée religieuse et patriotique : instruire le peuple et le moraliser. Soldats obscurs de l'honneur national, ils ont été fidèles à leur poste jusqu'à ce qu'il ait plu à la Providence de leur envoyer de précieux auxiliaires dans la personne d'hommes instruits, de savants distingués, de jeunes et brillants littérateurs, qui forment aujourd'hui, à Ottawa, une phalange d'élite. L'Institut d'Ottawa voit aujourd'hui à sa tête des hommes plus brillants, mais il n'en connaît pas de plus dévoués que ces hommes illettrés, peut-être, mais intelligents qui ont arboré le drapeau des lettres françaises sur les bords de la rivière des Outaouais. Ces hommes, nous les avons rencontrés, nous les avons vus à côté de leurs successeurs plus jeunes. Tous semblaient nous dire : « Votre visite nous fait honneur, vos compliments nous flattent. Vous nous voyez tous unis comme des frères, porter haut et ferme l'honneur du nom canadien-français. Vous voyez nos concitoyens anglais, écossais et irlandais participer à notre joie. Mais il manque quelque chose à cette fête. Cette terre est trop nouvelle encore pour que ces souvenirs français que nous évoquons y trouvent assez d'échos. Conviez nous donc à Québec, la ville du passé, la ville des souvenirs, qui, après avoir été le berceau de notre race, en Amérique en a été si souvent le boulevard. Cette nature plus grandiose encore que celle qui nous environne à Ottawa, cette atmosphère tout imprégnée de souvenirs, créeraient dans nos âmes des émotions profondes ; ces vieux murs, ces champs de bataille qui vous entourent, ces églises vénérables où allaient prier nos pères, ces magnifiques institutions de bienfaisance et d'éducation, foyers ardents d'où la religion, la science et la charité ont rayonné sur le continent américain, seraient le but d'autant de pélerinages, dont l'effet serait de raviver en nous le plus pur patriotisme ; tout enfin contribuerait à donner aux délibérations d'une assemblée convoquée à Québec pour discuter l'avenir des lettres françaises dans le nouveau monde, un cachet de grandeur et d'imposante solennité qui leur donnerait plus de prix. »

Ce vœu de nos frères d'Ottawa, messieurs, qui d'entre

vous ne serait heureux de le voir se réaliser ? Mais pour cela, il nous faudrait faire des efforts et des sacrifices. Et les motifs les plus puissants nous poussent à tenter cette entreprise.

L'Institut-Canadien d'Ottawa compte aujourd'hui 400 membres recrutés dans une population française relativement pauvre, composée seulement de 8,000 âmes. L'édifice inauguré, le 24 octobre, coûte $18,000, dont les trois quarts sont payés.

Québec compte à peu près 40,000 habitants Canadiens-français (5 fois plus qu'Ottawa) et compte 450 membres je n'ose dire payants. Inutile d'établir la proportion.

Pour tenir une convention à Québec il faudrait d'abord que notre Institut fût plus convenablement installé. Espérons que MM. les directeurs de la caisse d'économie dont le toit nous a toujours été si hospitalier, finiront par nous accorder ici même tout l'espace dont nous avons besoin.

Mais par-dessus tout, il nous faudrait le concours actif de tout ce que Québec possède de savants, de littérateurs, d'artistes. Nous verrions alors à Québec le spectacle que nous avons vu à Ottawa : des hommes venus de toutes les parties du pays, s'entendant à merveille sur des questions d'une importance vitale pour l'avenir de notre littérature. Nous sommes faits pour nous entendre : donnons nous donc la main. Dans la république des lettres, les littérateurs de tous les temps et de toutes les écoles sont en quelque sorte frères contemporains. Les œuvres de l'esprit humain sont un commun héritage dont il ne nous est pas permis de mépriser ni de détruire la moindre parcelle, pas plus qu'il n'est permis ou loisible au bon fils d'amoindrir ou de dénigrer le patrimoine de ses aïeux.

Faisons donc ensemble des vœux pour que l'Institut Canadien de Québec puisse bientôt, dans la cité de Champlain, faire les honneurs de l'hospitalité québecquoise aux représentans des lettres canadiennes de la province de Québec.

Tout nous y engage : la position de jour en jour meilleure de notre Institut, la protection éclairée du gouvernement de la province de Québec, qui nous permet d'espérer de lui davantage encore, l'attitude bienveillante des

autorités religieuses, et des institutions savantes, les encouragements précieux que nous donnent de généreux bienfaiteurs, le concours toujours empressé de nos premiers littérateurs, et le patronage toujours bienveillant d'un auditoire choisi dont l'assiduité crée, pour ainsi dire, dans nos salles un théâtre permanent sur lequel les aspirations et les talents de tous, même des plus jeunes, peuvent se produire. Aussi l'Institut de Québec envisage-t-il l'avenir avec confiance, parce qu'il espère mériter de plus en plus de nouvelles faveurs.

Mais, oserais-je le dire, mesdames et messieurs, en terminant, c'est surtout sur la jeunesse que l'Institut fonde ses plus belles espérances, et ces jeunes gens, mesdames et messieurs, c'est sur vous qu'il compte, pour les lui amener, car vous pouvez rendre sa cause populaire en le faisant connaître, en le faisant aimer des jeunes gens. L'Institut leur servira de point de ralliement, ce sera le lieu favori de leurs récréations instructives, et si nos plans d'agrandissement se réalisent, ce sera, plus tard, le théâtre de leurs amusements. Ils y trouveront de bons livres, des journaux, des revues sérieuses, des collections qui s'enrichissent de jour en jour. En retour, l'Institut recrutera parmi eux des travailleurs qui continueront et feront prospérer son œuvre toute de patriotisme. Car, des travailleurs il en faut à l'Institut. Il faut des hommes de chiffres, des hommes d'affaires pour gérer nos finances. Mais il faut aussi des hommes de dévouement pour compléter la bibliothèque, pour créer et enrichir nos musées et nos collections, pour alimenter nos publications annuelles, pour organiser et faire les frais de nos séances. Les éléments ne nous manquent pas. Sachons donc les utiliser. Nous n'avons qu'à suivre l'exemple frappant qui nous est donné par l'Institut d'Ottawa.

LES ARCHIVES DU CANADA. (1)

PAR LOUIS P. TURCOTTE.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESSIEURS,

Je regrette de n'avoir pas eu assez de temps à ma disposition pour vous présenter un travail complet sur la question des archives. Je tacherai cependant de traiter le sujet aussi longuement que possible, et dans la discussion qui va suivre bientôt, je me flatte que vos connaissances personnelles pourront combler les lacunes que laissera cette étude.

Je félicite d'abord Messieurs de l'Institut Canadien d'Ottawa d'avoir attiré l'attention des membres de cette convention sur une question aussi importante et aussi vitale. Les vieilles chroniques, sources de notre histoire, intéressent la société toute entière. Les historiens, les antiquaires les consultent soigneusement et les présentent ensuite aux lecteurs sous une forme attrayante dans leurs écrits. Et quels charmes n'offrent pas ces annales même aux étrangers qui se passionnent pour leur étude ! En effet, ne nous redisent-elles pas une série de luttes continuelles et d'une grandeur incomparable ; luttes avec les enfants du sol, luttes entre la France et l'Angleterre pour la prépondérance dans le Nouveau-Monde, luttes

(1) Cette conférence prononcée à la Convention Littéraire d'Ottawa, le 25 octobre 1877, a été relue à l'Institut Canadien de Québec, le 3 novembre 1877.

enfin pour la conservation de notre culte, de nos lois et de notre langue ?

C'est donc un devoir impérieux pour nous que de réunir tous les matériaux épars de notre belle histoire, aujourd'hui surtout que les travaux littéraires se poursuivent avec plus de zèle et d'éclat que jamais, que l'on remue la poussière des siècles pour y découvrir les reliques du passé. Nous savons qu'il y a à l'étranger des richesses précieuses, ignorées des savants. Ne suivrons-nous pas l'exemple des autres peuples qui se sont procuré les matériaux indispensables à leur histoire, les ont disposés avec soin, et en ont publié les pièces les plus importantes ? Si notre gouvernement, si nos sociétés savantes ont fait quelques démarches dans ce sens, nous verrons qu'il leur reste beaucoup à faire pour terminer cette tâche patriotique. Sans insister davantage sur l'importance de cette question, nous examinerons quels sont les principaux dépôts de nos annales, et quelles mesures ont été prises pour les conserver et pour les publier.

Autrefois, de l'aveu des hommes compétents, nos ancêtres possédaient à Québec les archives les plus complètes et les plus intéressantes. C'est dans cette antique cité que l'on allait chercher des copies ou des extraits de nombreux documents qui sont aujourd'hui disparus. Ces annales des premiers temps prennent une bien plus grande importance parce qu'elles sont presque les seules de l'Amérique Septentrionale.

Nous savons également qu'après la conquête les Français emportèrent avec eux une partie des actes officiels ; que pendant la révolution les archives françaises ont été dispersées, et malgré le soin que l'on a pris plus tard pour les réunir et les classer, on a constaté que beaucoup de pièces concernant le Canada avaient été perdues ; d'autres se retrouvent à l'étranger, au British Museum, par exemple, et jusqu'à Saint-Petersbourg.

Des archives restées au Canada beaucoup de pièces ont été également détruites, d'abord pendant le siége, et ensuite par la négligence du gouvernement anglais. Ce qui a échappé à ces désastres se retrouve dans les différents dépôts publics et dans quelques familles.

A la fin du dernier siècle, en 1787, le gouvernement commença à s'occuper des archives, et en fit faire un

inventaire. Des personnes compétentes qui ont consulté attentivement cet inventaire publié en 1791, ont constaté avec regret la disparition de nombreux volumes de manuscrits qui existaient à cette époque. De combien d'autres pièces importantes nos historiens n'ont-ils pas regretté la destruction, par exemple, d'une partie du *Journal des Jésuites* perdu à jamais pour les lettres.

Heureusement il se trouva des hommes dévoués qui ont empêché une destruction totale. On commençait alors à s'occuper d'histoire. Nos écrivains Smith, Bibaud et Christie eurent besoin de consulter les archives pour nous donner leurs premiers travaux, et ils constatèrent des lacunes regrettables. D'autres rendirent des services non moins éminents en réunissant les matériaux dispersés de notre histoire, et en sauvant de la destruction des manuscrits précieux. Les noms vénérés de Jacques Viger et de Faribault se présentent naturellement à notre mémoire, car personne n'a fait autant qu'eux dans l'intérêt de l'histoire ; toute leur vie a été consacrée aux antiquités canadiennes et à éclaircir nos annales. Honneur et reconnaissance à ces chercheurs infatiguables qui nous ont conservé et légué tant de travaux qui sans eux seraient aujourd'hui perdus !

Dans le même temps, la Société Littéraire et Historique de Québec, fondée dans un but tout à fait patriotique et national, s'occupait spécialement des documents historiques, et prenait de bonne heure les moyens de les réunir. Vers 1835, elle faisait à cet effet en Europe des démarches qui furent d'abord peu fructueuses.

Nos voisins, grâce à l'entremise du ministre des Etats-Unis, étaient plus heureux. M. Brodhead nommé agent pour se procurer des documents relatifs à l'état de New-York, fit copier (1841-44) 80 volumes de manuscrits. La législature décida de les faire imprimer *in extenso*, et le résultat a été 10 volumes in-4°, collection précieuse pour l'histoire de l'Amérique.

La Societé Littéraire et Historique fit copier de la collection Brodhead 17 volumes, qui comprennent la correspondance officielle des gouverneurs français avant la conquête. Elle obtint également 6 volumes d'extraits des documents de Londres (*Colonial Correspondence*), provenant de la même collection.

Grâce à une allocation du gouvernement, cette société avait déjà publié plusieurs manuscrits historiques fournis par le colonel Christie, lord Durham et l'abbé Holmes. Elle réimprima les voyages de Jacques-Cartier, devenus très-rares, collectionna cinq autres volumes de manuscrits importants, plusieurs volumes d'archives judiciaires, etc. Tels sont, en résumé, les premiers services rendus par cette institution, la plus ancienne des sociétés savantes du Canada. Avouons cependant que dans tous ces travaux la plus large part de mérite revenait à M. Faribault, notre antiquaire canadien.

L'accès aux archives de Paris étant devenu plus facile, le gouvernement canadien chargea, en 1845, l'Hon. M. Papineau, alors en Europe, de faire copier des manuscrits qui ont été déposés dans la Bibliothèque du Parlement et dans celle de la Société Historique de Québec.

Plus tard, en 1851-52, M. Faribault chargé d'une mission officielle en Europe, fit copier des archives des divers ministères la suite de la correspondance des gouverneurs du Canada sous le gouvernement français. Ces 24 volumes, qui renferment une foule de pièces importantes pour l'histoire de la domination française, sont déposés à la Bibliothèque du Parlement d'Ottawa. Il y a encore dans cette bibliothèque d'autres manuscrits intéressants dont on trouve la liste dans le catologue des ouvrages sur l'Amérique publié en 1858. Ce dernier travail que nous devons à M. Gérin-Lajoie, est fait avec le plus grand soin, et contient non-seulement le titre des pièces manuscrites de la Bibliothèque du Parlement mais aussi de celle de la Société Littéraire et Historique.

Depuis 1858, on a réuni seize autres volumes de manuscrits, comprenant entre autres la correspondance du gouverneur Simcoe, et divers documents recueillis en France par le R. P. Martin.

Le 8 juin 1853, les législateurs, tout en ordonnant la ré-impression des édits et ordonnances, firent une autre démarche qui ne me paraît pas avoir été mise à exécution. Ils adoptèrent une résolution déclarant qu'il y a dans nos archives nombre de documents qui méritent d'être imprimés, et prièrent le gouverneur d'en faire un choix, de les faire imprimer et distribuer pour l'information du public.

Jusqu'à ces dernières années nous ne voyons pas que le gouvernement ait pris d'autres mesures à l'égard des archives. Cependant il a favorisé les institutions qui se sont occupé des annales du pays. C'est ainsi que la Société Littéraire et Historique de Québec a pu continuer la publication de manuscrits intéressants sur la guerre de la conquête et sur celle de l'Indépendance, travaux qui sont dûs principalement à M. LeMoine, l'un de ses membres les plus zélés.

Elle vient d'imprimer, grâce à son digne président, M. James Stevenson, le commencement d'une série de documents sur la guerre de 1812.

Guidé par un si bel exemple, l'Institut-Canadien de Québec a pu lui aussi publier plusieurs volumes de ses annales qui renferment des travaux sérieux sur notre histoire. Nous espérons qu'il n'en restera pas là, et qu'il pourra mettre bientôt sous presse quelques documents importants. Qu'il n'hésite pas à faire des sacrifices dans ce sens, car ces publications sont le plus beau titre de gloire de nos institutions littéraires.

La Société Historique de Montréal s'est également procuré une collection de manuscrits précieux, et en a publié plusieurs entre autres le volume intitulé : Le règne militaire. Ce document préparé par M. Jacques Viger, a été complété et imprimé par M. l'abbé Verreau.

Inutile de constater que M. Verreau s'est montré le digne continuateur de M. Viger en réunissant une foule de matériaux sur l'histoire de la période anglaise et en commençant l'impression de ses volumes si précieux sur la guerre de l'Indépendance. S'il est des travaux qui méritent la reconnaissance et l'encouragement du public, ce sont bien ceux-là. Ce savant pourra, sans doute, continuer son œuvre patriotique et recevoir du gouvernement l'aide nécessaire.

Nous devons ajouter à sa louange que sa collection de manuscrits est peut-être la plus complète du Canada. Elle se compose d'un grand nombre de volumes reliés et d'autres pièces qui viennent pour la plupart de M. Jacques Viger et de Sir L. H. LaFontaine. Ces manuscrits il les a obtenus ou fait copier à ses propres frais. M. Verreau possède encore une des plus belles bibliothèques d'ouvrages sur l'Amérique, une collection de

portraits historiques unique dans son genre et des albums d'une grande valeur. Pour toutes ces collections, il s'est imposé et s'impose encore des sacrifices pécuniaires considérables, il s'est voué à un travail pénible.

Lorsqu'en 1873, le gouvernement fédéral décidait de s'occuper des archives, il faisait une excellente démarche en chargeant une personne aussi compétente d'aller faire des recherches dans les archives de l'Europe. Le rapport de M. Verreau prouve que le choix a été bon.

Après avoir dit un mot des collections intitulées : *Bouquet, Haldimand et Dorchester Papers*, et des autres documents du *British Museum* et de la Société Royale, M. Verreau donne la liste des pièces qu'il a examinées au *Public Record office* sous le titre de *Colonial Correspondance, Quebec.* Cette masse de documents « d'une grande valeur historique et dont il serait difficile de faire un choix, » comprend la période de 1759 à 1778, et forme avec les collections *Haldimand* et *Dorchester* qui en sont la suite, les sources historiques de cette époque si obscure et que nos historiens n'ont fait qu'ébaucher.

Il y a deux ans, je commençais moi-même sur cette époque une étude dont une partie, celle de la guerre de l'Indépendance, a été publiée avec pièces justificatives. J'ai été frappé du petit nombre de ressources mises à notre disposition, malgré les documents publiés récemment par l'abbé Verreau et par les sociétés historiques. Le rapport de M. Verreau et celui de M. Brymner ont été une révélation pour moi, et m'ont contraint d'arrêter mes travaux jusqu'à ce qu'il me soit permis de consulter les documents de Londres. Impossible, sans cela, d'étudier et d'approfondir l'histoire de ces temps.

M. Verreau a ensuite visité les archives nationales de Paris, celles de la Bibliothèque Nationale et du Ministère des affaires étrangères. Partout il a noté un certain nombre de documents historiques du Canada et de l'Amérique, ignorés ou peu connus.

C'est surtout au Ministère de la marine que se trouvent les archives les plus importantes pour l'histoire de la Nouvelle France. C'est de là qu'on a tiré les collections de la bibliothèque du Parlement d'Ottawa et de la Société Littéraire et Historique. M. Verreau, constate

de plus qu'il reste encore des pièces importantes à copier, et il a étendu ses recherches sur ce qui n'avait pas été analysé.

M. Verreau termine son rapport en nous parlant des autres documents répandus en différents endroits de la France et de ceux de la Bibliothèque Impériale de St. Pétersbourg.

Il regrette de n'avoir eu que quelques mois pour faire ces recherches. «Ce sont des années, dit-il, qu'il faudrait employer à un semblable travail, mais je puis espérer que plusieurs accompliront ce qu'un seul n'a pu faire.»

Même sans aller à l'étranger, nous avons ici un travail immense à faire pour connaître toutes nos sources historiques. Depuis leur naissance les communautés et les institutions ont conservé pieusement leurs régistres et leurs correspondances.

Notons en particulier les archives de l'Archévêché de Québec qui sont importantes non seulement pour l'histoire religieuse du pays mais même pour l'histoire civile et politique. L'occasion m'a été offerte d'en parcourir plusieurs volumes, et j'ai jugé quelques documents si importants, que j'ai demandé la permission de les copier pour moi-même.

Au Séminaire de Québec se trouvent une trentaine de cartons de manuscrits, dont plusieurs ont une grande valeur historique et sont consultés par nos écrivains. On est occupé, depuis deux ans, à faire un catalogue qui, une fois terminé, sera d'une grande utilité pour les recherches.

Mentionnons en passant les manuscrits des Ursulines, de l'Hôpital-Général, de l'Hôtel-Dieu de Québec, et ceux de la Société Littéraire et Historique dont nous déjà parlé assez largement.

Le principal dépôt d'archives à Québec se trouvent au bureau du Régistaire, à l'Hôtel du Gouvernement. Les documents se rapportant à la domination française forment un grand nombre de volumes, entre autres les régistres du conseil supérieur, les régistres d'intendance, les édits, arrêts et déclarations.

Tous sont d'importance si grande que nous devrions en avoir une deuxième copie qui serait mise dans un autre dépôt, dans la crainte que le feu ne détruise un jour cette unique collection.

Le magnifique travail de M. Lareau sur les archives nous donne d'amples détails sur ces pièces et sur celles du règne militaire. On peut consulter le même travail relativement aux archives déposées au Palais de Justice de Montréal, et qui remontent à la fondation de cette ville, et à celles qui concernent le règne militaire.

La Société Historique de Montréal possède, comme je l'ai dit, des manuscrits précieux, entre autres des copies tirées de la collection Haldimand. Les archives du Séminaire de Saint-Sulpice et des Dames de la Congrégation sont importantes à plus d'un titre.

Le dépôt des archives d'Ottawa est aussi considérable. A part les manuscrits déjà cités de la bibliothèque du Parlement, il y a les régistres du Conseil Privé, ceux du Secrétariat d'Etat, du bureau de l'Agriculture, etc.

Depuis 1872, à la demande de personnes influentes, un dépôt d'archives a été établi au bureau d'Agriculture et des statistiques. Ce département contient déjà 40,000 lettres et pièces originales au nombre desquelles sont des documents relatifs au gouvernement civil et militaire jusque-là déposés à Halifax, et de précieuses relations antérieures à la déclaration de l'Indépendance. Ces papiers ont été classés et mis en ordre par M. Brymner dans des chambres à l'épreuve du feu. M. Brymner chargé d'aller examiner les archives des provinces maritimes et celles de Londres, avant la mission de M. Verreau, a fait des rapports intéressants sur ces documents.

Outre cela combien de manuscrits importants se trouvent dans nos principales familles; par exemple, la correspondance de nos hommes d'Etat, de nos dignitaires ecclésiastiques et civils, dont copie pourrait être obtenue et placée dans nos dépôts d'archives ou dans les bibliothèques des Législatures.

Voilà un résumé de ce que nous possédons en fait d'annales historiques et des travaux exécutés jusqu'à ce jour. Mais avant de tirer des conclusions, citons quelques exemples de ce qui a été fait à l'étranger dans le but de faciliter les recherches historiques.

En France quels soins le gouvernement, les communautés et les sociétés savantes n'ont-ils pas donnés à la conservation des archives ? On a fait en 1782 une liste des dépôts qui existaient alors au nombre de 1225.

On avait antérieurement (1763) examiné ces dépôts et copié plus de 50,000 pièces manuscrites qui forment une des plus belles collections de la Bibliothèque Nationale. Non content de cela, on étendit les recherches à l'étranger et l'on se procura 120 volumes in-folio de documents en Angleterre; 50 volumes de lettres des Papes relatives à l'histoire de France; 220 volumes furent tirés des archives des Pays-Bas.

Et qui ne connaît la masse énorme des Documents inédits de l'histoire de France, collection de plus de 60 volumes in 4-to publiée par le ministre de l'Instruction Publique ?

En Belgique, le gouvernement a pris un intérêt tout particulier à la conservation des archives. De 1834 à 1862, il a publié 5 gros volumns in-4to des inventaires des diverses collections ; il fait aussi paraître chaque année plusieurs volumes de coutumes des diverses parties du pays.

En Angleterre, on a réuni dans un vaste édifice érigé dans Londres, les archives publiques dispersées dans une foule d'endroits différents. Le *Public record Office*, construit à l'épreuve du feu, reçoit les documents qui ont plus de vingt ans d'existence. Des fonctionnaires spéciaux sont chargés de leur garde et de leur classification, et ils publient chaque année plusieurs volumes de catalogue ou table analytique (*Calendar.*)

Aux Etats-Unis, on a fait des efforts immenses pour augmenter les collections de documents historiques. Les Américains semblent mettre plus de soins que nous à se procurer des manuscrits qui concernent spécialement le Canada. En effet, la Législature de l'Etat de New-York n'a-t-elle pas traduit et imprimé des documents dont nous avons des copies originales depuis vingt ans, fait qui n'est pas à notre honneur et que je regrette de constater ? L'exemple de l'état de New-York a été suivi par plusieurs autres états. Chaque gouvernement a mis les archives sous la garde du bibliothécaire de l'Etat, qui, pour cela, reçoit une forte rémunération Cet officier les classe et en imprime un catalogue.

A Washington, chaque département a aussi ses archives. Mais les documents d'un intérêt général sont sous la surveillance du président lui-même, qui accorde la

permission de les consulter et d'en prendre des copies. Le gouvernement fédéral a publié, sous le titre de *American archieves*, une masse de documents historiques, qui comprennent 9 volumes in-folio.

Mais il n'est pas nécessaire d'aller bien loin pour chercher des précédents. La Nouvelle-Ecosse nous en offre un digne à imiter. En 1857, la législature, sur motion de M. Howe, décida de faire une collection des annales historiques de cette province, et le resultat a été la réunion, en 1864, de 200 volumes de manuscrits que l'on a classés et catalogués, et d'un volume imprimé, qui contient les pièces les plus précieuses. Ce volume a paru en 1869.

Maintenant, grâce à la mission de M. Verreau, aux recherches et aux travaux de MM. Brymmer, Lareau, Miles et autres, nous sommes suffisamment renseignés sur la nature et l'importance des manuscrits historiques que récellent les archives du Canada et de l'Europe.

Il ne reste plus qu'à prendre des mesures pour nous mettre sur un pied d'égalité avec les autres pays.

I. La première démarche serait de faire copier sans délai par des personnes compétentes toutes les pièces qui nous manquent. Pour cela le gouvernement fédéral et le gouvernement de Québec pourraient se partager l'ouvrage. Le premier obtiendrait la correspondance des gouverneurs anglais, les collections du *Public Record office*, les *Haldimand*, *Dorchester Papers* et les autres manuscrits de Londres qui sont d'une absolue nécessité pour l'histoire après la conquête.

II Le gouvernement de Québec se chargerait des documents de Paris qui n'ont pas encore été copiés et les déposerait à Québec qui est déjà le dépot principal des archives françaises. Québec comme ville historique et française, avec ses vieilles institutions et ses bibliothèques, devrait posséder de préférence cette collection, et de plus avoir une copie de tous les autres documents qui se rattachent à la domination française et à la Province de Québec. Le dépot pourrait rester au Bureau du Régistraire de la Province qui possède déjà la plus grande collection des anciennes archives.

III. Un dépot général d'archives serait établi à Ottawa pour y recevoir tous les documents épars dans les divers

ministères fédéraux du Conseil Privé, du secrétaire d'Etat, du Bureau d'Agriculture, etc. Il serait très important d'y avoir aussi une copie de certaines séries précieuses de nos manuscrits originaux, par exemple, des Régistres du Conseil Supérieur, de crainte que le feu ne détruise un jour l'unique copie que nous possédons à Québec. Le dépot fédéral pourrait rester au Bureau d'Agriculture et des statistiques que le gouvernement a spécialement chargé de réunir les documents épars du Canada.

IV. Un employé serait chargé de faire un inventaire ou catalogue des documents déposés dans les départements publics, les institutions littéraires et les communautés. Cet inventaire serait imprimé, contiendrait un résumé de chaque pièce et indiquerait l'endroit où elle est déposée.

V. Les législatures entreprendraient la publication de quelques collections importantes, par exemple la correspondance officielle des gouverneurs français, que l'Etat de New-York a fait en partie traduire et imprimer, la correspondance des premiers gouverneurs anglais et les collections Haldimand, Dorchester, etc.

VI. On encouragerait d'une manière encore plus libérale les sociétés littéraires disposées à publier des annales et des manuscrits. Chaque société a parmi ses membres des hommes dévoués qui se chargent volontiers de ce travail, et cela sans rémunération. En même temps cette aide permettrait aux sociétés d'augmenter leurs bibliothèques et de former des musées d'antiquités canadiennes et d'histoire naturelle, et, par conséquent, aiderait beaucoup au développement de la littérature et des sciences.

VII. On favoriserait spécialement ceux qui ont la force d'entreprendre de grandes publications historiques, dans le genre des *Relations des Jésuites*, du *Journal des Jésuites*, des documents sur la guerre américaine de l'abbé Verreau, du *Dictionnaire généalogique* de l'abbé Tanguay, des grandes histoires du Canada, etc. Le gouvernement achetterait un certain nombre d'exemplaires de ces ouvrages si importants et les mettrait à la disposition des bibliothécaires des Législatures, pour être échangés avec les bibliothèques des pays étrangers ; ceci, loin d'être une charge au public, serait d'un grand bénéfice,

car on obtiendrait ainsi des publications d'une plus grande valeur, et on répandrait des ouvrages qui feraient connaître le Canada à l'étranger.

Voilà les humbles suggestions que j'ose soumettre à votre bienveillante considération. Nous avons tous intérêt à les faire accepter et à augmenter ainsi la série de nos annales. La tâche est immense, il faut se l'avouer, mais c'est en redoublant d'ardeur, c'est en répétant nos recherches chacun de notre côté, c'est en poussant nos investigations jusqu'à leurs dernières limites, que nous parviendrons à un bon résultat. C'est par un semblable travail que nous découvrons chaque année de nouvelles pièces pour l'histoire.

Si nous, littérateurs et historiens, nous pouvons faire quelque chose privément, quelle influence n'exerceront pas les associations littéraires et les sociétés savantes ? C'est à elles de donner le mouvement. Leurs travaux passés sont une garantie de leurs travaux et de leurs succès futurs.

Permettez-moi, messieurs, en terminant, d'espérer un grand bien des conventions littéraires inaugurées par l'Institut-Canadien d'Ottawa. Elles mettront plus d'union entre les écrivains, les feront travailler dans un même but, avec une organisation commune au développement de la littérature nationale. Il faudra donc les répéter, et j'ose croire que Québec trouvera un jour l'occasion de vous réunir dans ses murs hospitaliers. Vous pourrez alors constater les progrès faits depuis cette convention.

Telle est, messieurs, la tâche patriotique que nous devons poursuivre, et si nous unissons tous nos efforts, nos hommes d'Etat finiront par céder à des demandes si justes. Comptons surtout sur le patriotisme de nos jeunes ministres fédéraux et locaux. Eux, au début de leur carrière administrative, dans la force de l'âge, sont plus en état que tout autre de prendre quelque démarche active pour compléter les annales de notre histoire. Sans aucun doute, ils recevront en cela l'appui et l'approbation de tous les hommes politiques.

Quand il s'agit d'une question si vitale, nous devons nous placer sur un terrain neutre où les passions de parti, les divisions de races soient bannies. Mais si ces annales

intéressent même les races étrangères, elles nous touchent de plus près, nous Canadiens d'origine française. N'hésitons pas à faire notre part de cette tâche, nous guidant sur les travaux des Viger, des Faribault, des Laverdière, qui ont été les premiers pionniers dans le travail gigantesque qu'ils nous ont tracé. Si nous ne commandons pas dans les choses matérielles, sachons au moins conserver la place que nous occupons dans les travaux de l'esprit.

(APPENDICE.)

Trentième Rapport Annuel du Bureau de Direction de l'Institut Canadien de Québec,

POUR L'ANNÉE FINISSANT LE PREMIER LUNDI DE FÉVRIER 1877,

Par M. ED. REMILLARD, *Président actif.*

MESSIEURS LES MEMBRES DE L'INSTITUT,

Le Bureau de Direction a l'honneur de vous faire, aujourd'hui, son rapport annuel.

Le 2 décembre dernier, 1876, l'Institut Canadien de Québec entrait dans la trentième année de son existence. Ses fondateurs lui avaient donné pour mission de travailler, dans la mesure de ses forces, à répandre les lumières de l'instruction au milieu des jeunes gens, en popularisant surtout le goût de la lecture et des études sérieuses.

Et pour permettre au public de juger s'il accomplissait fidèlement cette mission, ils imposèrent à ceux qui seraient chargés de la diriger, l'obligation de rendre chaque année, un compte exact de leurs travaux.

Nous pouvons le dire avec satisfaction, messieurs : rarement, dans l'histoire de l'Institut, il a été donné au Bureau de Direction de pouvoir se présenter, devant vous, à la fin d'une année aussi bien remplie que celle qui vient de s'écouler.

Les progrès faits par l'Institut depuis la dernière assemblée générale annuelle, sont dus, en grande partie, il faut le dire, à l'entente et au zèle qui n'ont cessé de régner parmi ses membres.

Le Bureau de Direction a admis 70 nouveaux membres actifs ; le nombre des démissions a été comparativement assez restreint, et l'Institut compte aujourd'hui 450 membres actifs.

Nous avons, en outre, admis comme membres correspondants : MM. Benj. Sulte, Joseph Tassé, Stanislas Drapeau, J. N. Provencher et l'hon. W. C. Howells. Et comme membres honoraires : Mgr. Raymond, l'hon. Juge Fournier, l'hon. Juge Routhier et M. Baby, M.P.

Vous serez, messieurs, appelés, ce soir, à confirmer l'élection de ces derniers, ainsi que l'exigent nos règlements.

Tout récemment nous avons eu à déplorer la mort du premier président honoraire de l'Institut, l'Hon. René-Edouard Caron, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

A ce propos, nous nous empressons d'attirer votre attention sur le portrait de ce bienfaiteur de l'Institut, lequel vient d'être place parmi les autres figures d'hommes illustres qui ornaient deja nos salles. Ce magnifique portrait est l'œuvre de notre artiste distingué, M. L. P. Vallée, qui en a fait libéralement don à l'Institut.

Le Bureau de Direction a tenu 16 séances régulières, et il a tout lieu de se feliciter de l'assiduité de tous vos officiers.

La bibliothèque s'est enrichie d'un grand nombre d'ouvrages sur des sujets variés, choisis avec soin, afin de procurer à la jeunesse qui fréquente l'Institut, une lecture saine, instructive et agréable.

Notre laborieux et zélé bibliothécaire vous fera connaître ce qui se rapporte plus particulièrement à ce département.

Le rapport de M. le trésorier constate que l'état de nos finances est très-satisfaisant. Nos recettes, qui n'étaient que de $839, en 1874, s'élèvent, cette annee, malgré la crise financière actuelle, à $1,561. Il est vrai que, depuis trois ans, nous avons eu l'avantage de pouvoir ajouter aux contributions ordinaires des membres, la somme de $500 par année, octroyée à l'Institut par notre législature.

Et c'est un devoir bien agréable pour nous de profiter de cette occasion pour offrir de nouveau au gouvernement et à notre législature, nos plus sincères remerciements pour cet octroi.

Des conférenciers habiles ont donné, dans nos salles, sous le titre de conférences, causeries, essais de divers genres, des travaux fort appréciés, savoir :

1. Causerie sur l'histoire naturelle, par M. l'abbé Provancher, 13 janvier 1876.
2. Quelques réflexions sur la littérature dans la Province de Québec, par M. N. Legendre, 16 février 1876.
3. Conférence sur le roman, par M. l'abbé Côté, 23 février 1876.
4. Essai sur le mauvais goût dans la littérature canadienne, par M. J. O. Fontaine, 2 mars 1876.
5. Causerie sur l'histoire naturelle, par M. l'abbé Provancher, 30 mars 1876.
6. Conférence sur Madame de Maintenon, par M. P. J. Jolicœur, 19 avril 1876.
7. Causerie sur un voyage en Egypte, par le Dr. Arthur Vallée, 28 avril 1876.
8. Conférence sur l'Ile d'Anticosti, par M. Faucher de St. Maurice, 13 novembre 1876.
9. Conférence (en anglais) sur la presse, par l'Hon. W. C Howells, consul des Etats-Unis d'Amérique, à Québec, 23 décembre 1876.
10. Conférence sur les crises financières, par M. J. C. Langelier, 12 janvier 1877.
11. Conférence sur St. Benoit et les Bénédictins, par M. l'abbé L. N. Bégin, 19 janvier 1877.
12. Conférence sur les poëtes anglais, par M. J. P. Tardivel, 26 janvier 1877.

Le Bureau de direction a fait publier notre troisième annuaire,

qui renferme les pièces du centenaire de l'assaut de Québec en 1775, et du concours d'éloquence ouvert par l'Institut, lues dans deux séances solennelles. On y trouve aussi l'intéressante conférence de M. Joliœur sur Madame de Maintenon. Suivant l'exemple qui nous avait été donné par nos dévanciers, pour la séance du centenaire de l'assaut de Québec, nous avons donné autant d'éclat que possible à la séance à laquelle a été proclamé le lauréat du concours d'éloquence.

Pour la circonstance, messieurs les syndics et membres du comité de regie de l'Institut St. Patrice, avaient gracieusement mis la Salle Victoria à notre disposition.

La médaille d'or donnée par M. Théophile Ledroit, a été décernée à M. Onézime Fortier, avec un diplôme revêtu du sceau de l'Institut, et portant les signatures du president et du secrétaire archiviste.

Le jury chargé d'examiner les pièces envoyées au concours se composait de M. l'abbé Beaudet, M. Henri Taschereau et du Dr. Hubert LaRue.

M Henri Taschereau en a été le rapporteur.

L'hon. M. Chauveau a fait le discours de circonstance.

Les journaux de cette ville ont été unanimes à louer le brillant discours de M. Chauveau, le fin et piquant rapport de M. Taschereau, et le mérite de la pièce couronnee.

L'Institut peut se glorifier à bon droit, d'avoir réuni à cette séance, l'élite de la société de Québec.

Il est de notre devoir, messieurs, de vous faire remarquer que nos salles sont déjà trop petites pour les besoins de l'Institut ; l'espace manque au nombreux auditoire qui se presse d'ordinaire aux conférences ; le nombre des membres augmenterait d'avantage si nous avions plus de confort à offrir, et il faudrait au plus tôt aviser aux moyens d'améliorer la position de l'Institut sous ce rapport.

Il est grandement à désirer que nous puissions rencontrer parmi nos concitoyens riches, des hommes éclairés, assez ambitieux de la gloire qui rejaillit sur le nom des bienfaiteurs de l'humanité, pour gratifier notre Institut de dons et de legs, qui nous permettraient, à l'instar de nos amis d'Ottawa et de plusieurs autres villes, de bâtir un édifice suffisant et digne de la mission que l'Institut s'est donnée.

Le bureau des directeurs, en terminant, est heureux de pouvoir féliciter l'Institut de l'encouragement qu'il a reçu du public en général et de messieurs les membres du clergé.

Sa Grâce Monseigneur l'Archevêque de Quebec, s'est rendu avec un empressement qui nous honore, aux séances auxquelles nous avons cru pouvoir respectueusement l'inviter.

Esperons, messieurs, que l'Institut, en continuant à marcher dans la voie large et droite que lui ont tracée ses fondateurs, ne cessera jamais de meriter ce bienveillant patronage.

Ed. Rémillard,
Président actif.

ETAT DES FINANCES DE L'INSTITUT CANADIEN POUR L'ANNÉE 1876-77

RECETTES :

Balance en caisse 1er février 1876	$126 66	
Contribution annuelle des membres	934 74	
Allocation de la Législature	500 00	
		$1,561 40

DÉPENSES :

Publication de l'Annuaire	$ 215 00	
Abonnements aux journaux et revues	138 95	
Achats de livres et reliure	358 01	
Salaire du Gardien et *bonus*	240 00	
Loyer des salles	100 00	
Dépenses diverses, gaz, chauffage, etc	421 44	
	$1,473 40	
Balance en caisse 1er février 1877	$ 88 00	
		$1,561 40

L. P. VALLÉE,
Trésorier.

Rapport du Bibliothécaire.

En novembre 1876, la Bibliothèque de l'Institut se composait d'environ 5,000 volumes. Depuis cette époque elle s'est accrue de 570 volumes et brochures, dont 280 achetés à Paris et au Canada. Le reste, c'est-à-dire 290 volumes et brochures, représente le chiffre des dons faits à la Bibliothèque par des personnes bienveillantes qui ont bien voulu répondre à l'appel que nous faisons tous les ans à la générosité du public.

Nous croyons devoir mentionner d'une manière toute spéciale l'honorable P. Fortin, qui, à lui seul, nous a donné 180 volumes, ouvrages divers et documents publics de la plus haute importance. A tous ces bienfaiteurs, le Bureau de Direction offre au nom de l'Institut, l'expression de sa plus vive reconnaissance, et il espère que leur généreux exemple trouvera de nombreux imitateurs. Pendant l'année écoulée le 1er novembre 1877, les achats faits et les dons reçus ont donc porté le chiffre des volumes que contient notre bibliothèque à 5,570 volumes. Durant la même période, la circulation des livres a considérablement augmenté, et un plus grand nombre de nos membres actifs ont profité des avantages de la Salle de Lecture et de la Bibliothèque.

Mais si nous avons lieu de nous réjouir des progrès accomplis dans le département de la Bibliothèque qui a toujours, à bon droit, absorbé davantage l'attention des Directeurs de cet Institut, depuis sa fondation, nous avons le regret de constater que l'Institut a fait une perte très sensible dans la personne de son gardien, M. Zéphirin Cantin, décédé dans le mois d'octobre dernier. Au

moment où il fut nommé à ce poste, les améliorations et les changements faits dans le gouvernement intérieur de la Bibliothèque et de la Salle de Lecture rendaient nécessaires les services d'un homme compétent, capable de comprendre les besoins et les exigences d'une situation nouvelle. Employé modeste et consciencieux, M. Cantin a rempli durant plus de deux ans ses fonctions avec une intelligence, un zèle et une assiduité qui n'ont pas peu contribué à augmenter la popularité de notre Bibliothèque et de notre Salle de Lecture. Le meilleur éloge que nous puissions faire de lui, c'est de souhaiter que l'Institut puisse toujours s'assurer les services d'hommes dévoués qui, comme lui comprennent la mission de notre Institut, et qui le servent avec autant d'intelligence et de fidélité que lui.

M. Abraham Cantin a remplacé son frère comme gardien de l'Institut.

Liste des livres ajoutés à la Bibliothèque en 1877.

Années de campagne, par un curé de ville, 1 vol. in-12.
Artaud de Montor (le chevalier) —Considérations sur le règne des quinze premiers papes qui ont porté le nom de Grégoire, 1 vol. in-8.
Avril (Adolphe d').—L'Arabie contemporaine, 1 vol. in-8.
Barbey d'Aurevilley.—Le chevalier des Touches, 1 vol. in-12.
Bausset (le card.).—Histoire de Fénélon, 4 vol. in-8.
Bayle (l'abbé).—Thalie, ou l'arianisme et le concile de Nicée, 1 vol. in-12.
— La perle d'Antioche, 1 vol. in-12.
Bernadille.—Esquisses et croquis parisiens, petite chronique du temps présent, 1 vol. in-12.
Berthoud (S. H.).—L'esprit des oiseaux, 1 vol. in-8.
Biart (Lucien).—A travers l'Amérique, nouvelles et récits, 1 vol. in-8.
— Aventures d'un jeune naturaliste, 1 vol. in-12.
Bigot (S.) —Adrien et Emile, 1 vol. in-12.
— Le manuscrit de Raoul, 1 vol. in-12.
— Les orphelins de Montfleuri, 1 vol. in-12.
— Le château de Bois le Brun, 1 vol. in-8.
— Laure de Cernan, 1 vol. in-8.
Bougaud (l'abbé).—Le christianisme et les temps présents, 2 vols. in-12.
Bougeault (Alfred).—Histoire des littératures étrangères, 3 vols. in-8.
Bourdon (Mde).—La femme d'un officier, 1 vol. in-12.
— Le Val Saint Jean, 1 vol. in-12.
— Anne Marie, 1 vol. in-12.
— Madame de Neuville. Ida de Chanfontaine. Béatrix. 1 vol. in-12.

Brochures canadiennes diverses réunies en 4 vols.
Buet (Chs.).—La dame noire de Myans, 1 vol. in-12.
— Morogh à la Hache, histoire du 6e siècle, 1 vol. in-12.
— Philippe monsieur, 1462, 1 vol. in-12.
— Les gentilshommes de la Cuiller, 1527-1536, 1 vol. in-12.
— Le capitaine Gueule d'acier, 1536-1541, 1 vol. in-12.
— L'Hôtellerie du prêtre Jean, 1520-1527, 1 vol. in-12.
— Le crime de Maltaverne, 1 vol. in-12.
— L'homme au capuchon rouge, 1 vol. in-12.
Busseret Steinbecque (la comtesse).—Jean de Parthenay, 1 vol. in-12.
Capendu (E.).—Bibi-Tapin, 2e partie du Tambour de la 32e, 4 vols. in-12.
— Le chasseur de panthères. 1 vol. in-12.
Carrier (L. N.).—Evènements de 1837-38, 1 vol. in-12.
C. G. ****.—Deux histoires : Catherine, M. Alexandre, 1 vol in-12.
Chandeneux (C. de).—Les terreurs de lady Suzanne, 1 vol. in-12.
— Val Régis la Grande, 1 vol. in-12.
Chantelauze (M. R.).—Marie Stuart, son procès et son exécution. 1 vol. in-8.
Chantrel (J.).—Brutus le maudit, 1 vol. in-12.
Chauveau (l'Hon.).—L'Instruction publique au Canada, 1 vol. in-8.
Chenier (J. M.).—Œuvres posthumes, 3 vols. in-8.
Chevalier (l'abbé).—Géologie contemporaine, 1 vol. in-8.
Collas (Ls.).—Jean Bresson, 1 vol. in-12.
Collin de Plancy (J.).—Légendes du Juif Errant, 1 vol. in-8.
— Légendes des 7 péchés capitaux, 1 vol. in-8.
— Légendes des origines, 1 vol. in-8.
— Légendes infernales, 1 vol. in 8.
Compiègne (De).—Voyages, chasses et guerres, 1 vol. in-12.
Conscience (H.).—Le jeune docteur, 1 vol. in-12.
— La préférée, une voix d'outre tombe, 1 vol. in-12.
Craven (Mde. A.).—La sœur Natalie Narischkine, 1 vol. in-12.
Cummins (Miss).—Mabel Vaughan, traduit par H. Loreau, 1 vol. in-12.
— Les fantômes du cœur, 1 vol. in-12.
Curicque (l'abbé).—Voix prophétiques. 2 vols. in-12.
Cyrille.—La France au Monténégro, 1 vol. in-12.
— Voyage sentimental aux pays Slaves, 1 vol. in-12.
Darville (Lucien).—Les deux cousines, 1 vol. in-12.
Debreyne (le R. P.).—Pensées d'un croyant catholique, 1 vol. in-8.
Desdouits.—Leçons d'astronomie, 1 vol. in-8.
Deslys (C.).—Maître Guillaume, 1 vol. in-12.
— La loi de Dieu, 1 vol. in-12.
Desmeslettes.—Rodoald ou le dernier prince Lombard, 1 vol. in-12.
Desnoyers (Ls.).—Les mésaventures de Jean-Paul Choppart, 1 vol. in-12.
— Les aventures de Robert Robert, 1 vol. in-12.
Doudan (X.).—Mélanges et lettres, 3 vols. in-8.
Dubois (J. N.).—Pierre le Grand, 1 vol. in-12.

Dunn (Oscar).—Dix ans de journalisme, 1 vol. in-8.
Dupanloup (Mgr.).—La femme studieuse, 1 vol. in-18.
— L'enfant, 1 vol. in-18.
Emery.—Robert de Saverny, 1 vol. in-12.
Essarts (Alfred des).—La femme sans Dieu, 1 vol. in-12.
— Le meneur de loups, 1 vol. in-12.
Eyma (Xavier).—Scènes de mœurs dans le Nouveau Monde, 1 vol. in-12.
Faber (le R. P.).—Sir Lancelot, traduit par de Maricourt, 1 vol. in-12.
Fabre (l'Hon.) —Chroniques, 1 vol. in-12.
Faucher de St. Maurice.—De tribord à babord, 1 vol. in-12.
Fénélon.—Œuvres choisies, 1 vol. in-8.
Féval (Paul).—Le Bossu ou le Petit Parisien, 2 vols. in-12.
Figuier —L'année scientifique, 1 vol in-12.
Fleuriot (Mlle Z.).—Un fruit sec, 2 vols. in-12.
— La petite duchesse, 1 vol in-8.
Foyer (le), Journal de la famille. 1876, 2 vols. in-4to.
Foyer domestique (le). 1876-1877, 2 vols. in-4to.
Franco (le R. P.).—Tigranate, 3 vols. in-12.
Fréchette (L. H.).—Pêle-mêle, 1 vol. in-18.
Gaulle (De).—Semno l'affranchi, 1 vol. in-12.
Gaume (l'abbé).—Lettres sur le paganisme dans l'éducation, 1 vol. in-8.
Gauthier (Jules).—Histoire de Marie Stuart, 2 vols. in-8.
Gauthier (Léon).—Lettres d'un catholique, 1 vol. in-12.
Géramb (R. P. de).—Pélérinage à Jerusalem et au mont Sinaï, en 1831-32-33, 3 vols. in-8.
Gerbert (Mgr.).—Esquisse de Rome chrétienne, tôme III, 1 vol. in-12.
Gouraud (Mlle J.).—Les deux enfants de Saint-Domingue, 1 vol. in-12.
Guénot (C.) —Warderick ou le servage au 8e siècle, 1 vol. in-8.
— Marie de Blamont. 1 vol. in-8.
— Le comte de Saint-Yon, 1 vol. in-8.
— Les abeilles d'or, 1 vol. in 8.
Guénot (H.) —Felynis ou les chrétiens sous Domitien, 1 vol. in-12.
— L'ermite du mont des Oliviers, 1 vol. in-12
Guérin (Eug. de).—Lettres publiées par G. S. Trébutien, 1 vol. in-12.
Hahn-Hahn (la comtesse de) —Pérégrin, 2 vols. in-12.
— Deux sœurs, esquisse contemporaine, 2 vols in-12.
— Doralice, 1 vol. in-12.
— Eudoxia, tableau du 5e siècle, 1 vol. in-12.
Hebrard (l'abbé).—Les articles organiques devant l'histoire, le droit, 1 vol. in-8
Herbert (lady).—Amour et sacrifice, 1 vol. in-12.
Huc (l'abbé).—Le christianisme en Chine. 2 vols in-8
Jasmin.—Las papillôtos, 1 vol. in-12.
Journaux (Des) —Le chevalier aux armes vertes, 1 vol. in-12.

Ketteler (Mgr. de).—Le concile œcuménique, 1 vol. in-12.
Labadie (A. de).—Nysa, 1 vol. in-12.
Laferrière (J.).—De Paris à Guatémala, 1 vol. in-8.
Lafon (Mary).—Rome depuis sa fondation, 1 vol. in-8.
La jeune Mère, Journal de l'enfance, 1875-76, 2 vols. in-4to.
Lamothe (A. de).—La fille du bandit, scènes et mœurs de l'Espagne contemporaine, 1 vol. gd. in-8.
— Le proscrit de Camargue, 1 vol. in-12.
— Le fils du martyr, 1 vol. in-12.
Largeau (V.).—Le Sahara, premier voyage d'exploration, 1 vol. in-12.
Lascaux (l'abbé).—Valéria ou la vierge de Limoges, 1 vol. in-12.
Legendre (N.).—Echos de Québec, 2 vols. in-18.
Lehmann.—Césonia ou l'Eglise et l'Empire romain sous Septime Sévère, 1 vol. in-12.
Le Play.—La réforme sociale en France, 3 vols. in-12.
L'Olivier (Pauline).—Liseron, 1 vol. in-12.
— Jacinthes, 1 vol. in-12.
— Pervenches, 1 vol. in-12.
— Bluets, 1 vol. in-12
L'Ouvrier, Journal illustré, 1876, 1 vol. in-4to.
Loyseau (Jean) —Rose Jourdain, 2 vols. in-12.
Magasin Pittoresque, 1876, 1 vol. in 4to.
Maintenon (Mde. de).—Entretiens sur l'éducation des filles, 1 vol. in-12.
Manuel (E.).—Pendant la guerre, poésies, 1 vol. in-12.
Marcel (Etienne) —Jeanne d'Aurelles, 1 vol. in-12.
— L'héritière, 1 vol.
— Les héros d'Israël, récits historiques, 1 vol. in-12.
— Le chemin du bonheur, 1 vol. in-12.
— La ballade du lac, 1 vol. in-12.
— Un double sacrifice, 1 vol. in 12.
Margerie (E de).—Angèle, histoire d'une chrétienne, 1 vol. in-12.
— Les aventures d'un berger, 1 vol. in-18.
— Cinquante proverbes, 1 vol. in-18.
— Nouvelles histoires, 1 vol. in-18.
— Cinquante histoires, 1 vol. in-18.
— Scènes de la vie chrétienne, 1 vol. in-12.
Margotti (l'abbé).—Rome et Londres, 1 vol. in-8.
Maricourt (R de).—Marcien ou le magicien d'Antioche, 1 vol. in-12.
Marin de Livonnière.—La chambre des ombres, 1 vol. in-12.
— Un philosophe, 1 vol. in-12.
Marlitt (E.).—Gisèle, comtesse de l'Empire, 2 vols. in-12.
— Le secret de la vieille demoiselle, 2 vols. in-12.
— La plus heureuse de la famille, 1 vol. in-12.
Marmier (X).—Les Etats-Unis et le Canada, 1 vol. in-8.
— A la maison, 1 vol. in-12.
Martin (R. P T.).—Le Marquis de Montcalm et les dernières années de la colonie française au Canada, 1 vol. in-12.
Meilleur (le Dr).—Mémorial de l'éducation, 1 vol. in-8.

Mirville (de).—Des esprits et de leurs manifestations diverses, 7 vols. in-8.
Missions catholiques (les), 1875-76, 2 vols. in-4to.
Molinari (G. de).—Lettres sur les Etats-Unis et le Canada, 1 vol. in-12.
Monsabré.—Conférences de Notre-Dame de Paris, 1875-1876, 2 vols. in-8.
Montalembert.—Les moines d'Occident. Vols. VI et VII, 2 vols. in-8.
Montpetit (A. N.).—Major L. N. Voyer, 1 broc. in-8.
Moreau.—Histoire de l'Acadie française, 1 vol. in-8.
Navery (Raoul de).—Les parias de Paris, 2 vols. in-12.
— La maison du sabbat, 1 vol. in-12.
— Zacharie, le maître d'école, 1 vol. in-12.
— La route de l'abîme, 1 vol. in-12.
— Les idoles, 1 vol. in-12.
— Le trésor de l'abbaye, 1 vol. in-12.
— Jean Canada, 1 vol. in-12.
— Jeanne-Marie, 1 vol. in-12.
— L'abbé Marcel, 1 vol. in-12.
— Le missionnaire de la Terre Maudite, 1 vol. in-12.
— Martyr d'un secret, 1 vol. in-12.
— Aglaé, 1 vol. in-12.
— Le cloître rouge, 1 vol. in-12.
— L'ange du bagne, 1 vol. in-12.
— Le pardon du moine, 1 vol. in-12.
— Les chevaliers de l'écritoire, 1 vol. in-12.
— Les héritiers de Judas, 1 vol. in-12.
— Le Juif Ephraïm, 1 vol. in-12.
Parkman.—Count of Frontenac, 1 vol. in-12.
Piccirillo.—L'orpheline des Calabres, 1 vol. in-12.
Pontmartin.—Nouveaux Samedis, vols. 12e, 13e et 14e, 3 vols. in-12.
Poujoulat.—Les folies de ce temps en matière de religion, 1 vol. in-8.
Quatrelles.—A coups de fusil, 1 vol. in-12.
Quebec (the) and Lower St. Lawrence tourist's guide, 1 vol. in-18.
Quinton (A.).—Le gentilhomme de 89, 2 vols. in-12.
— Aurélia, ou les juifs de la Porte Capène, 1 vol. in-12.
— Le dieu Plutus, 1 vol. in-12.
Raymond (Mde.).—La plus heureuse de la famille, 1 vol. in-12.
Renaud (l'abbé).—Les fleurs de l'éloquence, 1 vol. in-8.
Revue de Montréal, 1877, 1 vol. in-8.
Reynald (H.)—Histoire de l'Angleterre depuis la mort de la reine Anne jusqu'à nos jours, 1 vol. in-12.
Richaudeau (l'abbé).—Lettres de la Révde. Mère Marie de l'Incarnation, 2 vols. in-8.
Rivarol.—Ecrits et pamphlets, 1 vol. in-8.
Ribbe (Chs. de) —La vie domestique, ses modèles et ses règles, 2 vols. in-12.
Roux (R. P.).—Conférences de Notre-Dame de Paris, Avent 1875-76-77, 3 vols. in-8.

Roy (J. J. E.).—Histoire de Henri IV, 1 vol. in-12.
Sandeau (J.)—Mademoiselle de la Seiglière, 1 vol. in-12.
— Le docteur Herbaut, 1 vol. in-12.
Sauzet (P.) —Rome devant l'Europe, 1 vol. in-12.
Ségur (Cte A. de).—Païens et chrétiens, 1 vol. in-12.
— Un hiver à Rome. Portraits et souvenirs, 1 vol. in-12.
Servan (Félix de).—Les aventures du roi Louis, 1 vol. in-12.
Sociétés secrètes (les) et la société, ou philosophie de l'histoire contemporaine, 2 vols. in-8.
Sommervogel (le R. P.).—Le marquis de Montcalm et le maréchal de Bellefonds, 1 vol. in-12.
Souvestre (Emile) —Les soirées de Meudon, 1 vol. in-12.
St. Aubin (A. de).—Histoire de Henri V, 1 vol. in-8.
St. Germain (de).—Pour une épingle, légende, 1 vol. in-18.
St. Germain Leduc.—Serviteurs et Commensaux, 1 vol. in-8.
St. Ignace de Loyola.—Lettres, 1 vol. in-8.
Stolz (Mde. de).—La couronne de roses blanches, 1 vol. in-12.
Tholmey (A.).—Les fils de la montagne, 1 vol. in-12.
Tissot (V.).—Voyage aux pays annexés, 1 vol. in-12.
— Les Prussiens en Allemagne, 1 vol. in-12.
— Voyage au pays des milliards, 1 vol. in-12.
Todière.—La Fronde et Mazarin, 1 vol. in-8.
— Louis XIII et Richelieu, 1 vol. in-12.
— L'Angleterre sous les trois Edouard, 1 vol. in-8.
Ubicini.—La Turquie actuelle, 1 vol. in-12.
Verne (J.).—Les voyages extraordinaires, Michel Strogoff, 2 vols. in-12.
— L'abandonné. (L'Ile Mystérieuse). 1 vol. in-12.
— Les Indes Noires, 1 vol. in-12.
Veuillot (Louis).—Les Couleuvres, 1 vol. in-12.
— Le fond de giboyer, 1 vol. in-12.
Villefranche.—Cinéas ou Rome sous Néron, 1 vol. in-12.
— Eliza de Montfort, 1 vol. in-12.
Yriarte (Chs.).—Bosnie et Herzégovine, 1 vol. in-12.
Zachelli (A.).—Stephane, 1 vol. in-18.

Dons faits à la Bibliothèque en 1877.

L'Hon P. Fortin, M. P. P.

Rapports sur l'Agriculture, 28 vol. in-8.
— Travaux Publics, 17 vol. in-8.
— Postes, 13 vol. in-8.
— Milice, 9 vol in-8
Comptes publics 30 vol in-8.
Rapports sur la Marine et les Pêcheries, 14 vol. in-8.
— Commerce et Navigation, 12 vol. in-8.
Autres rapports, 75 vol. in-8

Lemoine.—Maple Leaves, 1st. series, 1 vol. in-8.
Hervieux.—Traité sur les hypothèques, 1 vol. in-12.
Year-Book of Canada, 2 vol. in-8.
Colonisation des Cantons de l'Est, 1 broch. in-8.
Russells.—Hudson s Bay, 1 vol. in-8.
Baillargé —Géométrie, toisé, etc., 1 broch. in-8.
Annuaire du Commerce de Québec, 1 vol in-16.
Code Municipal Province de Québec, 1 vol. in-18.
50 autres brochures diverses.

MGR. RAYMOND.

Entretien sur St. Thomas d'Aquin, 1 broch.
Devoirs du Citoyen.—Discours, 1 broch.
Raymond (Mgr.)—Discours sur l'action de Marie sur la société, 1 broch
— Carmel. Premières protestantes canadiennes, 1 broch.
— Eloge de Messire Girouard, 1 broch,

L'HON. JOHN EATON, ETATS-UNIS.

Public Libraries in the United States, 1 vol.

L'HON. P. GARNEAU.

Harcus (W.)—South Australia, its history, 1 vol. in-8.
Official Catalogue of the British Section, Exhibition of 1876, 1 vol.
France.—Objets d'Arts à l'Exposition de Philadelphie, 1 vol. 8vo.
List of awards to Canadian Exhibition Philadelphia, 1 vol. 8vo.
Catalogue of the Argentine Republic, 1 vol. 8vo.
Hawaian Almanac for 1876, pamp. 8vo.
Rapports officiels de la Province de Québec.

M. B. SULTE.

Le Canada en Europe, par lui-même, 2 broch. in-8.
Mélanges d'histoire et de littérature, par lui-même, 1 vol. in-18.

LE COBDEN CLUB, LONDRES.

M. Stuart.—The history of free trade in Tuscany, 1 vol. 12vo.

LA CORPORATION DE QUÉBEC.

City treasury accounts of the City of Quebec 1875-76, 1 vol. 8vo.
Comptes du trésorier de la Cité de Québec, 1 vol. 8vo.

L'UNIVERSITÉ DE TORONTO.

The Calendar of University College, Toronto 1876-77, pamp. 8vo.

Dr. Arthur Vallée.

Karr (Alph).—Les fleurs, 1 vol. in-12.
Autran J.—Milianah, 1 vol. in-12.
Bresciani.—Le Zouave Pontifical, 1 vol. in-12.

M. L. F. G. Baby, M. P.

Mémoires de la Société Historique de Montréal, livraisons 1, 2 et 3.

M. Chs. Raillargé.

Rapports de la Société Nationale d'encouragement au bien et autres brochures, 8vo.

Révérend M. C. A. Collet.

Ingram, J. S. The Centennial Exposition, 1 vol. 1-8.

M. Cantin.

Essai sur la vie de Mgr. Flaget, 1 vol. in-12.

H. J. J. B. Chouinard,
Bibliothécaire.

Québec, 20 Novembre 1877.

Rapport sur le Musée.

C'est pour moi une tâche agréable que de constater par ce rapport une augmentation sensible dans le Musée de l'Institut Canadien. Grâce à l'aide reçue de plusieurs officiers et au vote d'une certaine somme destinée à l'achat de vitrines, etc., nous avons pu augmenter et commencer plusieurs collections importantes.

Déjà la collection numismatique compte 9 médailles, 55 pièces d'argent et plus de 500 pièces de cuivre ; toutes sont dues à la générosité de quelques membres et amis de l'Institut. Nous avons également reçu plusieurs objets d'antiquités canadiennes d'une grande valeur, des lettres autographes et quelques gravures. Un don qui mérite une mention spéciale est la magnifique gravure représentant les armes de l'Institut, œuvre de notre artiste canadien, M. Eugène Hamel. Nous le prions ainsi que les autres donateurs d'agréer, au nom de l'Institut, les sentiments de la plus vive reconnaissance. Grâce à quelques achats et dons, la collection des oiseaux du Canada compte aujourd'hui 50 pièces qui ont été identifiées et classés par notre taxidermiste de Québec, M. Bélanger : la liste en est donnée plus loin à la suite des dons faits au musée.

Nous espérons pouvoir facilement augmenter toutes ces collections, si la générosité du public sur laquelle nous comptons ne nous manque pas ; et même, lorsque le local le permettra, nous commen-

verons des collections des produits de nos forêts ainsi que de nos minéraux, et nous comptons compléter aussi notre faune canadienne.

J. N. Proulx,
Curateur du Musée.

Liste des dons faits au Musée.

Dr. A. Vallée.
Une rose de Jéricho.
8 pièces de monnaies Belges, Autrichiennes, Egyptiennes, etc.
M. Louis P. Turcotte.
12 pièces d'argent, Angleterre, Portugal, etc.
78 " de cuivre.
Pierre détachée des murs du Chateau Bigot.
Lettres autographes de Mgr. E. A. Taschereau, M. Etienne Parent et M. J. C. Taché.
1 médaille de l'exposition provinciale de 1877.
M. P. E. Dugal.
1 Tête de caribou
1 casque Prussien.
M. H. J. J. B. Chouinard.
2 pièces d'argent.
63 pièces de cuivre.
Un autographe de l'abbé Holmes.
Un morceau de toile ayant servi à envelopper une momie égyptienne.
M. L. P. Vallée.
Portrait de l'Hon. R. E. Caron, Lieutenant-Gouverneur.
M. Eugène Hamel.
Dessin représentant les armes de l'Institut Canadien.
M. Lafrance.
Photographie de l'album du clergé canadien présenté au St. Père.
M. L. P. Sirois.
17 pièces de monnaie de cuivre.
M. Ed. Rémillard.
Une pièce d'argent et une pièce de cuivre.
Epaulette et autres insignes d'un officier de milice de 1775.
Canne du Frère Louis, dernier Récollet de Québec.
L'Hon. Juge D. Roy.
Commission appointing J. F. Cugnet french translator.
Rév. M. Roy.
2 pièces de monnaie.
M. L'abbé Provancher.
6 pièces d'argent d'Italie, de France, de Norvége, etc.
M. D. J. Montambault.
2 pièces de monnaie.
Charbon provenant des ruines de l'Eglise des Récollets.
M. Chs. Côté.
1 pièce de monnaie d'Espagne.
M. Chs. Joncas.
1 pièce de monnaie de France.
Mme. Gariépy.
1 aigle et 1 hibou.

M. Chs. Dionne.
1 allouette, *tringa semipalmata.*
M. Ths. Et. Roy.
Commission nommant M. Parent sergent d'armes.
Plusieurs échantillons minéralogique.
Une pièce d'argent.
M. Th. LeDroit.
1 pièce d'argent.
25 pièces de cuivre.
Echantillon des mines de cuivre de Leeds.
M. A. Lafrance.
Une pièce d'argent.
M. Pampalon.
Une pièce de cuivre.
M. Ths. C. Casgrain.
Une pièce d'argent.
3 " de cuivre.
M. Cyrille Tessier.
Médaille du centenaire Américain.
Médaille commémorative du Pont Victoria.
Médaille de l'Exposition de Philadelphie 1876.
12 pièces d'argent.
74 pièces de cuivre.
M. J. D. Bilaudeau.
5 pièces d'argent de différents pays.
114 pièces de cuivre.
M. l'Abbé A. A. Blais.
Autographe de Lord Elgin.
6 pièces de monnaie.
M. l'Abbé A. Rhéaume.
1 pièce d'argent d'argent des Etats du Pape.
M. E. Larochelle.
Médaille du Tunnel de Londres.
M. le Recteur de l'Université Laval.
Médaille du concours de poésie de l'Université Laval.
L'Hon. G. Ouimet.
Médaille du Prince de Galles donnée aux Écoles Normales.
M. Alphonse Lusignan.
Assignat de l'Intendant Bigot.

Liste des Oiseaux.

LES RAPACES.

Pandion carolinensis,	*Aigle pêcheur.*
Nyctea nivea,	*Chouette blanche.*
Syrnium cinereum,	*Chouette lapone.*
Syrnium nebulosum,	*Chouette barrée.*
Surnia ulula,	*Chouette-épervier.*
Bubo virginianus,	*Grand-Duc.*
Nyctale acadica,	*Petite Chouette.*

GRIMPEURS.

Picus villosus,	*Pic chevelu.*
Colaptes auratus,	*Pic doré.*

PASSEREAUX.

Ceryle alcyon,	*Martin-pêcheur.*
Cyanura cristata,	*Geai bleu.*
Chaulelasmus streperus,	*Bec-jaune.*
Turdus migratorius,	*Merle ♂ & ♀ 2.*
Plectrophanes nivalis,	*Oiseau blanc.*
Turdus solitarius,	*Grive solitaire.*
Collyrio borealis,	*Pie-grièche.*
Zonotrichia albicollis,	*Pinson à cou blanc.*
" leucophrys,	" *à couronne blanche.*
Chrysomitris tristis,	*Chardonneret ♂ & ♀ 2.*
Pyranga rubra,	*Tangara écarlate.*
Icterus baltimorensis,	*Oriole de Baltimore.*
Dolychonix oryzivorus,	*Goglu ♂ & ♀ 2.*
Spizella monticola,	*Pinson des montagnes.*
" socialis,	"
Carpodacus purpureus,	*Oiseau rouge ♀ & ♂ 2.*
Junco hyemalis,	*Niverolle de Wilson.*
Pœcaetes gramineus,	*Pinson des Prés.*
Passer domesticus,	*Moineau.*
Melospiza melodia,	*Rossignol ♀ & ♂ 2.*
Hirundo bicolor,	*Hirondelle à ventre blanc.*
Dendroica coronata,	*Fauvette couronnée.*
Geothlypis trichas,	" *trichas.*
Dendroica æstiva,	*Fauvette jaune.*

GALLINACÉS.

Bonassa umbellus,	*Perdrix grise.*
Tetrao canadensis,	*Perdrix de savanne.*

ÉCHASSIERS.

Tringoïdes maculàrius,	*Alouette solitaire*
Tringa semipalmata,	*Alouette semi-palmée.*
Ægialitis semipalmata,	*Cou-blanc.*

PALMIPÈDES.

Mergus americanus,	*Harle.*
Dafila acuta,	*Queue pointue.*
Anas obscura,	*Canard noir.*
Aix sponsa,	*Canard branchu.*
Nettion carolinensis,	*Sarcelle à ailes vertes.*

Liste des Revues et des Journaux reçus à l'Institut Canadien.

La Revue de Montréal.
Le Foyer Domestique.
La Revue Canadienne.
Le Naturaliste Canadien.
The Canadian Monthly.
L'Opinion Publique.
Journal de l'Instruction Publique.
Journal of Education.
The Canadian Illustrated News.
The Monetary Times, Toronto.
L'illustration, Paris.
Le Correspondant, Paris.
La Revue Britannique.
Les Etudes Religieuses et Philosophiques.
La Revue du Monde Catholique.
La Revue Catholique des Institutions et du Droit.
L'Echo des Deux-Mondes.
La Jeune Mère.
Bulletin de l'Union Allet.
Revue Littéraire, supplément de l'Univers.
The London Illustrated News.
Frank Leslie's Illustrated News.
Scientific American.
La Gazette de Joliette.
L'Univers, Paris.
Le Courrier des Etats-Unis.
The Globe, Toronto.
The Mail, Toronto.
Le Moniteur Acadien.
Le Métis, Manitoba.
La Minerve.
Le National.
Le Nouveau-Monde.
The Gazette, Montréal.
Le Journal de Québec.
Le Canadien.
L'Evénement.
Le Courrier du Canada.
The Morning Chronicle.
The Quebec Mercury.
The Budget.
Le Courrier de Saint-Hyacinthe.
Le Journal des Trois-Rivières.
Le Constitutionnel.
Le Franco-Canadien.
Le Nouvelliste.

Présidents Honoraires et Actifs de l'Institut Canadien depuis sa fondation.

	PRÉSIDENTS HONORAIRES.	PRÉSIDENTS ACTIFS.
1848-49	L'Hon. R. E. Caron.	L'Hon. M. A. Plamondon.
1849-50	" "	M. J. B. A. Chartier.
1850-51	" "	" F. R. Angers.
1851-52	" "	L'Hon. P. J. O. Chauveau.
1852-53	L'Hon. Ls. Panet.	M. F. X. Garneau.
1853-54	L'Hon. N. F. Belleau.	L'Hon. U. J. Tessier.
1854-55	L'Hon. Jos. Cauchon.	L'Hon. Nap. Casault.
1855-56	M. F. X. Garneau.	M. Cyrille Delagrave.
1856-57	" "	" L. J. C. Fiset.
1857-58	" "	" Octave Crémazie.
1858-59	" "	" P. J. Jolicœur.
1859-60	" "	" Gaspard Drolet.
1860-61	" "	" L. B. Caron.
1861-62	" "	" R. J. Z. Leblanc.

PRÉSIDENTS HONORAIRES.	PRÉSIDENTS ACTIFS.
1862-63—M. F. X. Garneau.	M. Jacques Auger.
1863-64 " "	L'Hon. H. Langevin.
1864-65 " "	" "
1865-66 " "	M. J. C. Taché.
1866-67—M. P. A. DeGaspé.	" H. T. Taschereau.
1867-68 " "	" Frs. Langelier.
1868-69 " "	" " "
1869-70 " "	" D. J. Montambault.
1870-71 " "	" T. Ledroit.
1871-72—M. J. B. Meilleur.	" " "
1872-73— " Cyrille Delagrave.	" Jean Blanchet.
1873-74— " L. G. Baillargé.	" " "
1874-75—Hon. P. J. O. Chauveau.	" J. F. Belleau.
1875-76 " " "	" " "
1876-77 " " "	" Ed. Rémillard.
1877-78 " " "	" J. O. Fontaine.

Officiers de l'Institut Canadien pour 1877-78.

Hon. P. J. O. Chauveau..... Président honoraire.
MM. J. O. Fontaine.....Président actif.
Louis P. Turcotte, } .....Vice-présidents.
Dr. Arthur Vallée, }
L. P. Vallée ....Trésorier.
L. P. Sirois .....Assistant-trésorier.
Achille LaRue..... .....Secrétaire-archiviste.
Charles Vallée, } .....Assistants-sec.-arch.
Cyprien Labrecque, }
H. Adjutor Turcotte.. .....Secrétaire-correspondant.
Charles Langelier, } .....Assistants-sec.-correspond.
Dr. Edwin Turcot, }
H. J. J. B. Choumard.....Bibliothécaire.
J. N. Proulx..... .....Curateur du Musée.

Bureau de Direction.

Le Président-actif; les Vice-présidents : le Trésorier ; le Secrétaire-archiviste ; le Secrétaire-correspondant ; le Bibliothécaire ; le Curateur du Musée ; Mgr. Cazeau, M. le Curé de Québec, M. l'abbé L. N. Bégin, l'Hon. P. Garneau, M. P. P., H. T. Taschereau, M. P., Ph. J. Jolicœur, T. Ledroit, L. J. C. Fiset, Ferdinand E. Hamel, D. J. Montambault, Victor Bélanger, E. Rémillard, T. E. Roy, Chs. Joncas, Cyprien Labrecque et L. P. Sirois.

LISTE DES MEMBRES ACTIFS

DE

L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC.

A

Amyot, D E
Anctil, Joseph
Angers, Hon A R, M P P
Angers, Panet
Archambault, Oscar
Archambault, Octave
Arel, Jos Ferdinand
Asselin, Nil H
Asselin, L N
Auclair, Rév Joseph
Audette, F M
Audette, J George
Auger, Amedée J
Auger, Jacques
Auld, John

B

Baby, William
Baillargé, Ls G
Baillargeon, Elzéar
Baillargeon, Hon P
Barnard, Ed A
Barthe, I R
Bazin, P J
Beaudet, Elisée
Bédard, H A
Bédard, Simon
Bégin, Edouard
Bégin, Rév L N
Bélanger, F X
Bélanger, Jules
Bélanger, Victor
Belleau, Achille
Belleau, George
Belleau, Isidore
Belleau, Jas F
Belleau, Jos A
Bender, Albert
Benoit, Séverin
Berlinguet, F X
Berlinguet, Thos
Bernard, Anastase
Bigaouette, J E
Bilodeau, Louis
Bilodeau, Pierre D
Binet, George
Blanchet, Dr H
Blanchet, Jean
Blouin, Edmond
Blouin, Moïse
Blumhart, Wm
Boivin, Joseph
Boivin, Moïse
Bonneau, Rév M
Bouchard, Auguste
Bouchard, Charles
Bouchard, George
Bouchard, Jos
Bouchard, Philéas
Bouchette, R S M
Bourbeau, Frs
Bourget, Alfred
Bourget, Joseph
Bourget, Louis
Bradley, Dr C D
Breton, Joseph
Brisson, N
Brousseau, J D
Brousseau, Léger
Brunet, J C
Brunet, Philémon
Burroughs, John
Bussière, P G
Bussière, Samuel

C

Cadoret, J E
Campeau, O F
Campeau, Félix
Cannon, L J

Caron, A P, M P
Carrell, James
Carrier, R P
Casault, Hon L N, J C S
Casgrain, P B, M P
Catellier, Dr L
Cauchon, Hon Jos
Cazeau, Mgr
Cazeau, Vincent
Chabot, Marcel H
Chalifour, M Théodore
Champlain, Eugène de
Chaperon, J A E
Charlebois, J A
Chartier, Charles
Chartré, Charles
Chassé, Félix
Chauveau, Alex, M P P
Chauveau, Hon P J O
Cherrier, Benjamin
Chinic, Hon Eugène
Chinic, E N
Chouinard, Alfred
Chouinard, H J
Chouinard, H J J B
Chouinard, Mathias
Chouinard, P Z
Cimon Alfred
Cinq-Mars, Chs.
Cloutier, Arsène
Cloutier, Charles
Collet, Rév C A
Consigny, F X
Consigny, Nicholas
Cousin, Paul
Côté, Alphonse
Côté, M
Côté, Augustin
Côté, Chs Toussaint
Côté, George
Côté, Jean
Crémazie, Joseph

D

Damiens, Martin
Darveau, A F
Darveau, Joseph
Dastous, L A
De Blois, Pierre
Dechêne, Edmond
Dechêne, Frs M
Dechêne, Pierre
Deguise, Gustave
Delâge, J B
Delagrave, Dr C G
De Léry, W C
De Léry, Hon A C
Delisle, P G
Demers, S J
Derome, J B
Derome, Victor
Déry, Ed Joseph
Déry, Elzéar A
De Varennes, Ferd
Dion, Alphonse
Dion, Arthur
Dion, Aurélien
Dion, F X
Dion, J B
Donati, Joseph
Dionne, Ernest
Dorion, Eugène
Dorion, Isaac
Dorion, Joseph
Dorion, Napoléon
Dorion, Hon W J C
Dostie, Edouard
Doucet, P A
Doyle, George
Doyle, William
Drolet, Albert
Drolet, Gaspard
Drolet, Ignace
Drolet, Jacques
Drolet, Louis
Drouin, François
Drouin, F X
Drouin, J B
Dubeau, Ed J
Duchesnay, E J
Duchesnay, T G, Lt-Col
Dugal, Alfred
Dugal, P E
Dufresne, L N
Dumas, François
Dumas, Louis
Dumoulin, P B
Dunn, Oscar
Duquet, Cyrille

Durand, Ferd
Durand, Pierre
Dussault, Louis
Duval, Hon J

E

Evanturel, Arthur
Evanturel, Gustave

F

Fabre, Hon Hector
Faucher de St Maurice, Jules
Faucher de St Maurice, Narcisse
Fiset, L J C
Flynn, Edmond J
Fontaine, J O
Fortin Hon P, M P P
Fortier Félix
Fortier Dr J E
Fortier, Taschereau
Fournier, Hon T, J C S
Fraser, Auguste
Fréchette, Ls H, M P
Fréchette, Ovide

G

Gaboury, Augustin
Gagnon, Chs A
Gagnon, Gustave
Gagnon des Belles Isles L
Gariépy, Alexis
Garneau, Didier
Garneau, Eugène
Garneau, Jos Henry
Garneau, Hon P, M P P
Gauthier, Ed C E
Gauvin, Chs Ed
Gauvreau, Elzéar
Gauvreau, Etienne
Gauvreau, Ferd
Gauvreau, F E
Gauvreau, Léon A
Généreux, J M
Genest, F X
Genest, P M A
Gervais, L B
Giard, A F
Giard, Dr Louis
Giguère, Dr J P
Gilbert, J B
Gingras, Auguste
Gingras, Cyrille
Gingras, Philippe
Girard, J A
Girard, Augustin
Giroux, Joseph
Giroux, Ed
Giroux, J Elzéar
Glackemeyer, Edouard
Globensky, B nj
Godbout, P E
Gouge, Pierre
Gouin, Charles
Gourdeau, Alphonse
Gourdeau, Godfroi
Grenier, Gustave
Grenier, Hector
Grenier, Isidore
Grondin, Tancrède
Guay, George
Guillet, Edmond
Guy, Louis

H

Hamel, Adolphe
Hamel, Alphonse
Hamel, Charles N
Hamel, Eugène
Hamel, Ferdinand
Hamel, Joseph
Hamel, J A
Hamel, Léon
Hardy, Alexandre
Hardy, Alphonse
Hardy, Amédée
Hardy, Joseph
Hébert, F X
Hébert, J B C
Hianveux, G A
Houde, Philippe
Hudon, J A
Hudon, Théophile
Huot, Edouard
Huot, Emmanuel
Huot, L H
Huot, L J
Huot, Philippe

J

Jackson, Onézime
Jacques, R
Jobin, Adolphe
Jobin, Pantaléon
Jodoin, Isaïe
Jolicœur, P J
Joly, H G, M P P
Joncas, Charles

L

Labrecque, Cyprien
Labrecque, Cyrille
Labrecque, Magloire Alphonse
Lachaine Frs M
Lachance, Joseph
Lafrance A
Lafrance, A R
Lafrance, C J L
Laliberté, J B
Lambert, Alexandre
Lamontagne, Louis
Lamontagne, P B
Langelier, Chs
Langelier, Frs
Langelier, Jean
Langelier, J C
Langlois, Charles
Langlois M
Langlois, Edouard
Langlois, Jean, M P
Lapointe, Arthur
Lapointe, George
LaRue, F Achille
LaRue, Roger
LaRue, Dr F A H
LaRue, George
LaRue, Gilbert H
Laurin, J O
Lavallée, Jean
Lavoie, Napoléon
Lebel, Joseph
Leclerc, U Théophile
Leclerc, Victor
Ledroit, Joseph
Ledroit, Théophile
Lefaivre, Léonard
Lefaivre, L C
Lefaivre, P F X
LeMay, Pamphile
Lemelin, Jean
Lemieux, F X
Lemieux, Télesphore
Lemoine, Edouard
Lemoine, Gaspard
Lemoine, George
Lemoine, Jules
Lepage, F R
Lepage, Thomas J
Leroy, P
Lépine, George
Lesage, Siméon
Lespérance, Pierre
Lessard, Louis
Letellier de St Just, Son Excel l'Hon
Letellier, Alphonse
Levasseur, Théophile
Lippens, Bernard
Livernois, Jules Ernest
Livernois, Victor
Lottinville, Horace
Lyonnais, Joseph

M

Mackay, Pierre
Maguire, Dr W
Maheux, Eusèbe
Malouin, Auguste
Malouin, J A
Marceau, Arthur
Marcoux, Edouard
Marmette, Joseph E
Marois, Charles
Morois, J B
Marsan, Antoine T
Martel, C E
Martel, J B
Martineau, J Louis
Massé, P N A
Masson, P Timothée
McLean, John
Michaud, Arthur
Michaud, Chs R
Michaud, Ths Silvio
Moisan, Alfred
Montambault, D J
Moreau, Edouard
Morin, Tancrède

Morin, P A
Myrand, Ernest

N

Nadeau, Joseph
Nelson, T R
Nesbitt, Edouard
Noël, Léonidas
Nollet, John
Nolet, T
Normand, Fabien

O

Otten, Joseph
Ouimet, Hon G

P

Pageau, J O
Pampalon, Joseph
Panet, Hon Eugène
Paquet, E T, M P P
Paradis, Ls A
Parent, Chs A
Parent, Isidore
Patry, H. Hilarion
Peachy, Ferd
Pelletier, Alfred
Pelletier, Hon C A P, M P
Pelletier, Elzéar
Pelletier, George
Pelletier. H Cyrias
Picher, F X
Plante, D O
Plante, Félix
Poliquin, Joseph
Potvin, Ol
Potvin, Octave
Potvin, Thomas
Pourtier, Dr M
Pouliot, Alphonse
Pouliot, Joseph
Prejen, Ls Joseph
Prévost, Capt Oscar
Proulx, J Narcisse
Pruneau, J-B

R

Rémillard, Ed
Renaud, J-B
Renaud, Louis
Rinfret, Chs
Riverin, Louis
Roberge, Amédée
Robitaille, Chs Isidore
Robitaille, C N
Robitaille, L A
Robitaille, Dr O
Rochette, Léon
Ross, l'Hon J J
Rouillard, Eugène
Rouleau, Fortunat, M P
Rouleau, Joseph A
Rousseau, Edmond
Rousseau, Dr E
Rousseau, H B
Roy, Hon David
Roy, Chs E
Roy, Dr F E
Roy, George
Roy, Odilon
Roy, Thomas
Roy, Thos Etienne

S

St. George, Alf de, M P
St. Laurent, Alfred
Saucier, F X B
Savard Amédée
Séguin, Napoléon
Shehyn, J, M P P
Simard, Dr L J A
Simoneau, Napoléon
Sirois, L P
Suzor, C T

T

Taché, E E
Talbot, Achille
Talbor, Aimés
Tardivel, J M
Tardivel, Jules P
Tarte, Israël, M P P
Taschereau, Mgr E A
Taschereau, Hon J T, J C S

Taschereau, Henri T, M P
Taschereau, Linière
Terreau, Alphonse
Tessier, Cyrille
Tessier, George
Tessier, Jules
Tessier, Ulric, jnr
Tessier, Hon U, J C S
Têtu, Horace
Têtu, Laurent
Thibaudeau, Alfred
Thibaudeau, Hon Isidore
Tousignant, J O
Tremblay, J B
Trudel, Edouard
Turcot, Dr Edwin
Turcotte, Arthur J
Turcotte, H Adjutor
Turcotte, Israël
Turcotte, Louis P
Turcotte, Nazaire
Turgeon, Elie Zotique
Turgeon, Louis

V

Valin, P V
Vallerand, André
Vallerand, F O
Vallée, Dr Arthur
Vallée, Charles
Vallée, L P
Vandry, Joseph
Vandry, Zéphirin
Varin, Arthur
Venner, Dr T A
Verret, Barthélemy
Vézina, Adolphe
Vézina, George
Vezina, Ludger
Vézina, Ulric
Vocelle, Elzéar

Membres Honoraires.

Hon M A Plamondon, J C S, d'Arthabaska
Hon L B Caron, J C S, de Québec
M l'abbé H Verreau, de Montréal
M A Gérin-Lajoie, d'Ottawa
M J C Taché, d'Ottawa
M A Rameau, de Paris
M F Le Play, de Paris
Mgr Raymond, de St. Hyacinthe
M F Gaillardet, de Paris
M Alph LeRoy, Professeur à l'Université de Liége
M Charles de Bonnechose, de Paris
M A Lefaivre, Consul général de France à Québec
M le comte Premio Réal, M A, Consul d'Espagne à Québec
M le comte de Toreno, Ministre de l'Instruction Publique à Madrid
M D Jacobo Prendergast, Ministre Plénipotentiaire à Madrid
M D Placido de Jove, Ministre Plénipotentiaire, directeur des consulats, Madrid.

Membres Correspondants.

L'abbé T A Chandonnet, Montréal
M Samuel Benoit, Ottawa
M P Lafrance, Sherbrooke
M Benjamin Sulte, Ottawa
M Joseph Tassé, Ottawa
M Stanislas Drapeau, Ottawa
M L'abbé Provancher, Cap-Rouge
M Paul de Cazes, de Paris.

Règlement concernant le Concours d'éloquence française établi par l'Institut Canadien de Québec.

L'Institut Canadien, à raison de diverses représentations qui lui ont été faites et qui lui ont paru bien fondées, a cru devoir modifier les règlements qu'il avait adoptés le 14 septembre dernier, concernant le concours d'éloquence française qui a été annoncé.

Le règlement suivant devra donc être considéré comme le seul ayant force au sujet du dit concours.

Article I.—L'Institut Canadien de Québec, grâce à la générosité de l'un de ses membres, ouvre un deuxième concours d'éloquence française auquel sont appelés tous les Canadiens.

Article II.—Chaque concurrent devra adresser, le ou avant le premier septembre prochain, deux plis cachetés au secrétaire-archiviste de l'Institut Canadien ; le premier, contenant son travail et une épigraphe ; le second, la déclaration signée que l'ouvrage est inédit, avec la reproduction de l'épigraphe susdite, suivie du nom de l'auteur et de l'indication de sa demeure.

Article III —Les juges de l'ouvrage seront : l'Honorable J. O. Beaubien, le Dr. Hubert LaRue et Siméon Lessage, écuyer ; ils décideront d'après le mérite absolu.

Article IV.—Les lauréats seront proclamés en séance solennelle de l'Institut, et recevront, à la discrétion du jury, soit un seul prix de cent piastres, soit un premier prix de soixante-quinze piastres, et un deuxième prix de vingt-cinq piastres.

Article V.—Nul n'est exclu du concours, si ce n'est celui qui, d'une manière ou d'une autre, se fera connaître comme concurrent avant la proclamation du lauréat.

Article VI.—Le sujet du concours sera : Eloge de l'agriculture ; ce qu'est l'art agricole en Canada ; des moyens de l'y faire progresser.

Par ordre,

Achille LaRue,

Sec.-Archiviste.

Québec, 20 octobre 1877.

Adresse de l'Institut Canadien à l'Hon. M. Chauveau.

L'Institut Canadien présentait mercredi soir, le 17 septembre 1877, à sa salle, l'adresse suivante à l'Hon. M. Chauveau à l'occasion de son départ de Québec :

A l'Honorable Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, C. R., président honoraire de l'Institut Canadien de Québec, shérif du district de Montréal.

Monsieur,

Les membres de l'Institut Canadien de Québec ont vu avec plaisir votre nomination à la charge de shérif du district de Montréal, et sont heureux de vous offrir aujourd'hui leurs sincères félicitations.

Le pays tout entier vient d'applaudir en vous voyant appelé à ces hautes fonctions, car le peuple se souvient encore avec reconnaissance de votre longue carrière uniquement consacrée à son service et se fait une gloire de vous compter au nombre de ses plus illustres enfants. Pour nous, membres de cet institut, il nous est impossible d'oublier que vous êtes l'un des fondateurs de notre société, l'un de ses premiers présidents actifs ; que vous avez contribué pour une large part à l'asseoir sur des bases solides ; qu'au milieu de graves préoccupations de la vie publique, et même, lorsque les destinées de cette Province étaient entre vos mains, vous n'avez pas cessé de lui donner de nombreuses marques d'encouragement.

Nous étions fiers, et tout Québec, nous pouvons le dire, se réjouissait avec nous, de vous voir depuis quelques années présider à nos fêtes littéraires dont votre présence rehaussait l'éclat, et nous avions l'espoir de conserver longtemps à notre tête le doyen de nos hommes de lettres canadiens.

En vous éloignant de notre vieille cité vous emportez nos regrets. Nous espérons cependant avec confiance que votre départ ne brisera pas les liens qui vous ont uni jusqu'à ce jour à notre société, et qu'il nous sera donné de vous revoir de temps à autre dans les salles de l'Institut et d'y entendre encore votre parole éloquente et facile.

Veuillez agréer, monsieur, l'expression des vœux que nous formons pour votre bonheur et celui de votre aimable famille.

J. O. Fontaine,
Président actif.
A. LaRue,
Secrétaire.

A Monsieur le Président Actif et à Messieurs les membres de l'Institut Canadien, etc., etc.

Messieurs,

Veuillez agréer mes bien vifs et bien sincères remerciments pour les paroles si bienveillantes que vous venez de m'adresser, elles sont un des plus agréables souvenirs que j'emporterai de ma ville natale que je quitte pour la seconde fois.

Je vous remercie, messieurs, d'avoir bien voulu apprécier avec tant d'indulgence les efforts que j'ai faits pour me rendre utile à votre belle institution.

Je vous suis encore, s'il est possible, plus reconnaissant de l'invitation que vous me faites de continuer sous une autre forme les rapports que nous avons eus ; soyez certains que je ne manquerai pas de m'en prévaloir.

Permettez-moi à mon tour de vous féliciter sur les grands progrès qu'a faits votre institution depuis plusieurs années, l'accroissement du nombre de ses membres, l'augmentation de sa bibliothèque et de son musée, la publication de son annuaire, les nombreuses et intéressantes conférences faites sous ses auspices, enfin sur les fêtes littéraires et patriotiques dont elle a pris l'initiative.

Agréez les vœux que je forme pour la continuation de ces progrès ; pour que le même zèle se fasse voir chez les membres de l'Institut ; pour qu'il ait et reçoive le même appui et les mêmes encouragements de la part du public et des autorités religieuses et civiles.

De ma part et de la part de ma famille, veuillez agréer mes plus sincères remerciements pour les vœux que vous formez pour notre bonheur, et acceptez ceux non moins sincères que nous formons pour votre félicité et pour celle de toutes les personnes qui vous sont chères.

P. J. O. Chauveau.

TABLE DES MATIÈRES.

Page.

Légendes Canadiennes, par l'Hon. P. J. O. Chauveau 1

Les Frères des Écoles Chrétiennes, par M. P. J. Jolicœur.... 35

Les poètes anglais, par M. Jules P. Tardivel 63

L'étude des insectes, par M. l'abbé Provancher..... 91

Printing and the Public Press, by the Hon. W. C. Howells. 115

Compte rendu des fêtes de l'inauguration des Salles de l'Institut Canadien d'Ottawa, etc., par M. H. J. J. B. Chouinard. 133

Les archives du Canada, par M. Louis P. Turcotte..... 151

APPENDICE:

Rapport du bureau de direction, par M. Rémillard 165

Etat des finances de l'Institut Canadien pour 1876-1877 168

Rapport sur la bibliothèque et liste des livres achetés en 1877. 168

Rapport sur le musée et liste des dons..... 176

Liste des journaux et revues 180

Présidents honoraires et actifs de l'Institut depuis sa fondation 180

Officiers de l'Institut Canadien pour 1877–78..... 181

Liste alphabétique des membres actifs, honoraires et correspondants..... 182

Règlement concernant le 2e concours d'éloquence..... 189

Adresse de l'Institut Canadien à l'Hon. M. Chauveau et réponse 190

On peut se procurer au prix de cinquante centins chacun des Annuaires de l'Institut Canadien de Québec, chez les libraires suivants :

M. Crémazie, Québec.

Lépine & Darveau, Québec.

J. B. Rolland & Fils, Montréal.

AS
42
I5
no 4

Institut canadien de Québec
Annuaire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY